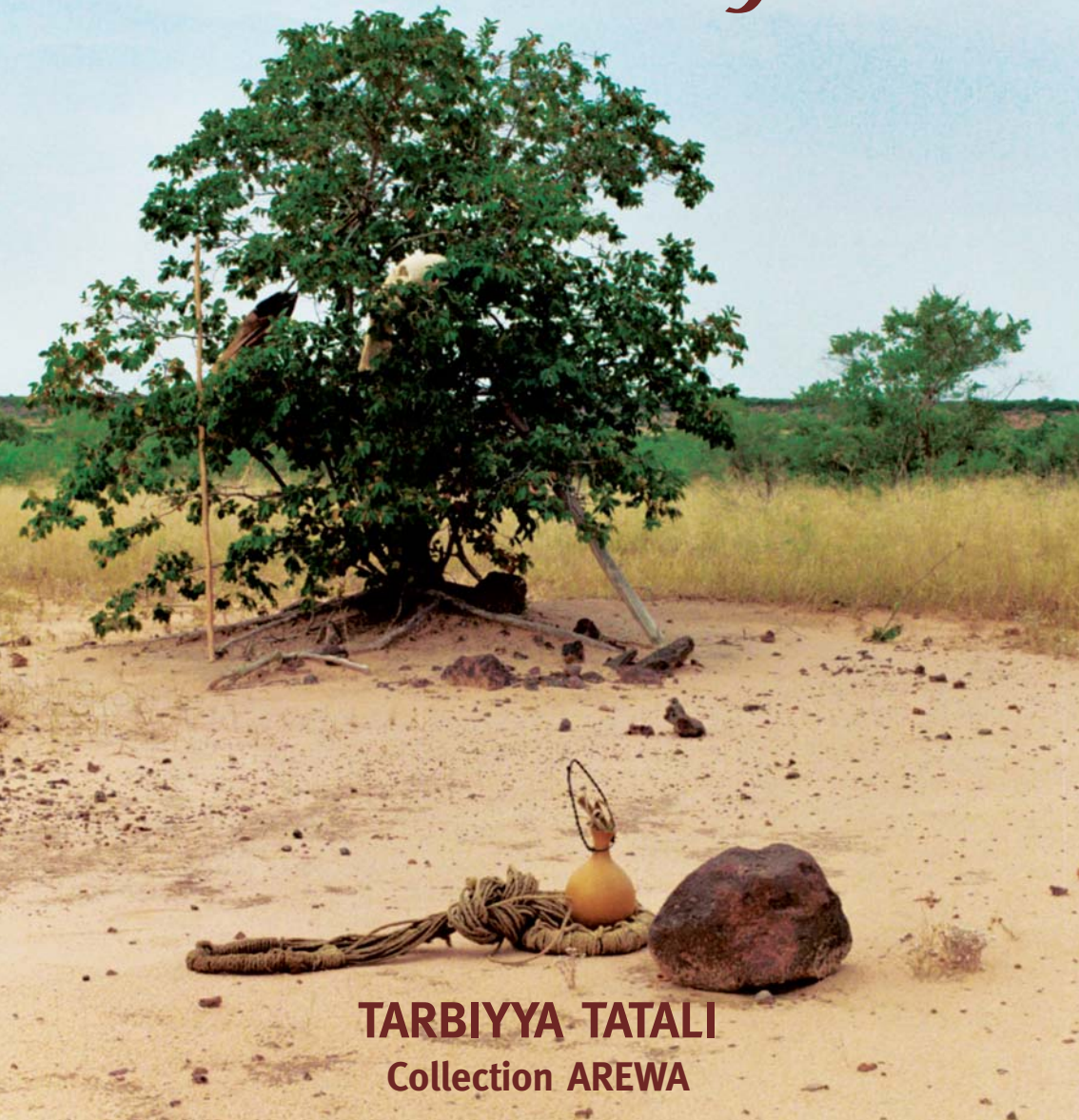


Nicole Moulin • Boubé Namaiwa
Marie-Françoise Roy • Bori Zamo

Lougou et Saraouniya



TARBIYYA TATALI
Collection AREWA

Lougou
et
Saraouniya

Photos : TARBIYYA TATALI

Ce livre est vendu au profit
de l'association Tarbiyya Tatali,
pour financer les actions de développement
de la communauté de Lougou

ISBN : 978-2-9523276-1-9

Nicole Moulin
Boubé Namaïwa
Marie-Françoise Roy
Bori Zamo

Lougou et Saraouniya

TARBIYYA TATALI

AECIN

Association d'échanges Culturels Ille et Vilaine - Niger

RAEDD

Réseau d'actions Éducatives pour un Développement Durable

Collection AREWA



L'organisation non gouvernementale Tarbiyya Tatali (Aide à l'auto-développement) créée en 1996 est le fruit d'une rencontre entre étudiants et enseignants nigériens et français à Rennes (France). Tarbiyya Tatali a pour objectif général de soutenir, à travers des actions éducatives, et grâce à la solidarité nationale et internationale, les efforts du peuple nigérien engagé dans le processus d'auto-développement. Elle est maintenant composé de trois associations :

- Au Niger, le RAEDD (Réseau d'Actions Educatives pour un Développement Durable) analyse la situation locale, met au point les projets, en contact avec la population, mène les actions sur place, participe à la vie associative nigérienne.

- En France, l'AECIN (Association d'échanges culturels Ile et Vilaine- Niger) et les AMIS du NIGER, cherchent des partenaires, organisent des événements, font connaître le Niger et les activités de l'association, collectent des fonds et suivent leur utilisation.

Aider au développement de l'école.

Nos actions se diversifient d'année en année. Nous avons d'abord mené à bien des projets dans le domaine strict de l'éducation, dont trois nous paraissent particulièrement significatives :

- Donner la possibilité à chaque élève d'avoir un manuel en français, en maths et en histoire en confiant les manuels à des comités de gestion qui les louent moyennant un demi euro environ. Cette action a pu être menée grâce en particulier au fonds d'aide au développe-

ment alloué par la Ville de Rennes. La coopération canadienne a permis d'étendre l'action : 56 écoles ont ainsi été concernées par ce mode de gestion et les comités des écoles n'ont désormais plus besoin de notre aide. Nous aidons maintenant les collèges.

- Faire participer les élèves des écoles à un concours de contes annuel. Un conteur traditionnel raconte en haoussa dans une classe, les élèves transcrivent en français le conte qui parvient au jury à Niamey et en France à l'AECIN. Deux brochures ont déjà été éditées avec l'appui de l'ONG Aide et Action et servent dans les écoles d'ouvrage de lecture. Un livre de contes a été publié en 2004 qui est l'émanation de ce travail.

- Créer dans une banlieue défavorisée de Niamey, une classe de 50 élèves déscolarisés leur permettant de réintégrer le cursus scolaire normal. Cette classe fonctionne pour la quatrième année consécutive. Elle s'étend depuis la rentrée 2006 à 100 élèves par an avec un enseignement bilingue, français/haoussa.

Développer des activités génératrices de revenus.

Puis, nous nous sommes attachés à favoriser le développement des activités productives. Ainsi se constituent dans le village de Lougou, des ateliers de filage de coton et bientôt de tissage. Les femmes de ce village, organisées en atelier ont généré par leur travail un petit pécule qui va leur permettre de démultiplier leur activité.

Favoriser des actions dans le domaine de la santé.

Ensuite, nous avons pris en charge des actions dans le domaine de la Santé. Nous avons pu mettre à la disposition du Centre de Santé Intégré de Dogondoutchi, un poste de médecin et équiper des cases de santé de villages en matériel et médicaments.

Faire connaître l'histoire et la culture de l'Arewa.

Enfin, nous nous sommes engagés à faire connaître l'histoire et la culture de l'Arewa, région de Dogondoutchi. Pour cela, nous avons

Lougou et Saraouniya

entrepris de produire des écrits sur ces thèmes et envisageons la création d'un conservatoire des traditions culturelles de l'Arewa à Dogondoutchi.

Nos moyens de financement viennent de quatre sources :

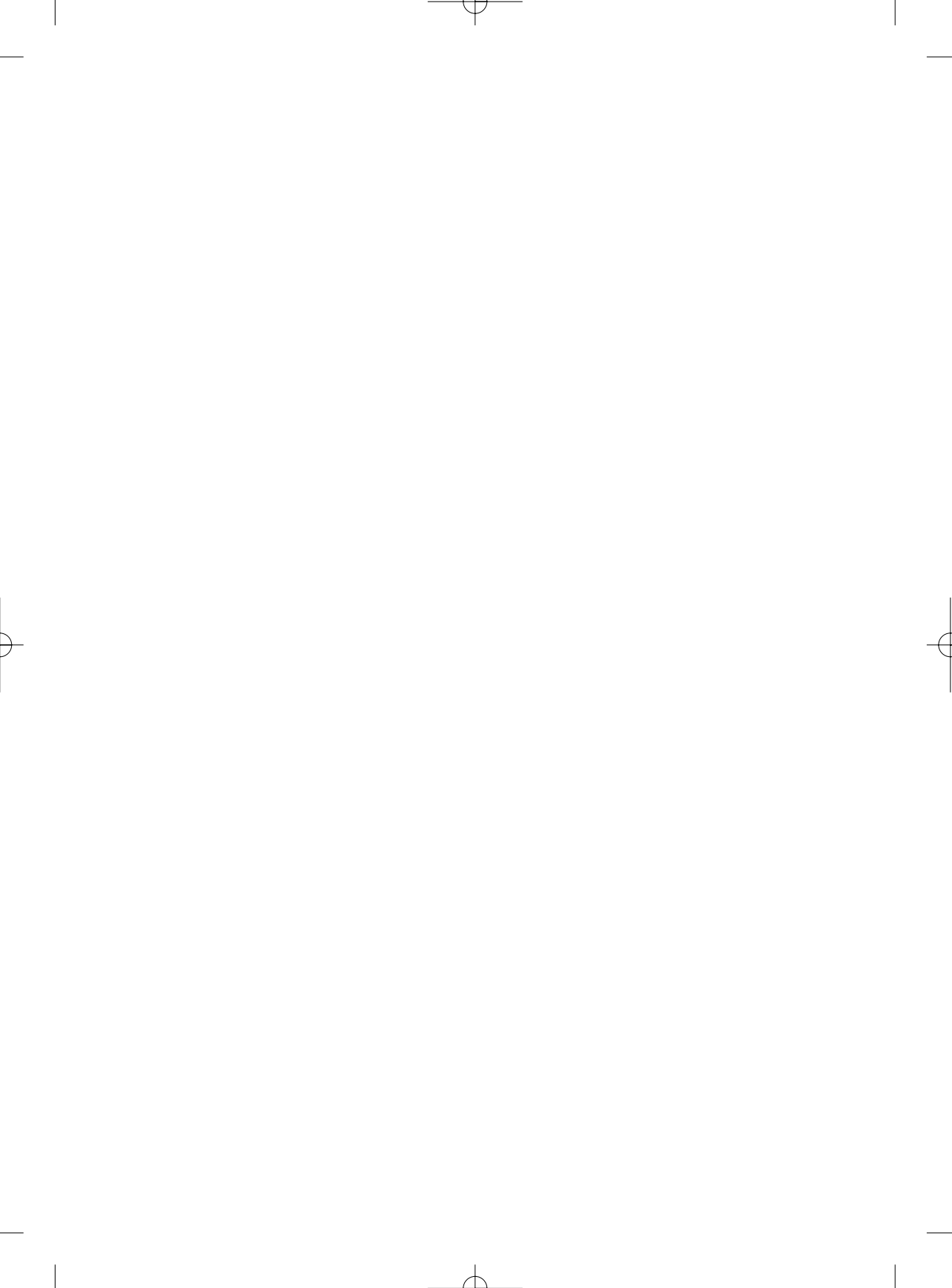
- des subventions des collectivités locales,
- des dons de particuliers,
- des événements que nous créons
- et des activités productives locales.

La décision des actions est prise en commun par les branches de l'association. Des visites régulières au Niger des membres de l'AECIN permettent de suivre les projets, des visites des membres du RAEDD en France font connaître le Niger. Il est à noter enfin que des étudiants nigériens de Rennes participent activement à la vie de l'AECIN.

Tarbiyya Tatali (AECIN) travaille aussi avec d'autres associations de solidarité internationale en tant qu'adhérent à la Maison Internationale de Rennes, membre du REPTA, le réseau d'éducation pour tous en Afrique et animateur de réunions des associations bretonnes qui travaillent au Niger.

Remerciements

Nos remerciements vont à Saraouniya Aljimma, Baura Gamba, Kara Tomo, Alou Doki Namäiwa, Idi Issa Tondi, Yvon Logéat, Inno Ibro, Mariama Katambé, Hiya, Assadi Malam Arzika, Bangana Samna, Ousmane dan Lele, Adamou Goube Gaoh, Maman Tourba, Atto Marafa Kada, Ouba Zada Gaoh, Jean Maidabo, Kiouya Améra Manni, Dabo Sambda, Gérard Malam Kaillou, Antoinette Tidjani-Alou, Adeline Masquelier, Patricia et Alain Blos Royet, Alain Roux, François Hébert, Patrice Briquet, Mariana Da Silva, Michel Coste, Denis Coste, Floriane Capocci et Elise Coste pour leur aide.



Préface

Depuis que je connais le nom de Lougou, je n'ai cessé d'être hanté par l'histoire de ce village et par le personnage de sa reine, Saraouniya. On avait évoqué devant moi, de vagues faits à propos de l'arrivée des Français, dans cette province de l'Arewa, à l'ouest du Niger. En 1899, une attaque brutale au canon contre une troupe de guerriers massés au bas d'une falaise, la fuite d'une reine dont les descendantes se cacheraient depuis maintenant plus de cent ans, par honte de la défaite ; des ossements épars sur une colline, restes de guerriers vaincus auxquels il n'a même pas été accordé, depuis, de sépulture.

Des lectures me mettent sur les traces de deux capitaines français, Voulet et Chanoine. Qui, en France, a fait ressurgir l'histoire de ces deux hommes qui auraient pu être aussi célèbres que Caillé, Foureau et Lamy ou Marchand? Deux ou trois romanciers et récemment, en avril 2006, Serge Moati, dans son film Capitaines des ténèbres. Mais pas grand chose dans les livres d'histoire!

Le poids de la honte?

Et donc, si l'Algérie – d'ailleurs à juste titre – défraie encore la chronique, qui se soucie aujourd'hui du Niger, de son histoire et des tristes événements que lui ont valu l'arrivée des Français? Pourtant, pouvons-nous oublier que là-bas aussi, des hommes et des femmes ont dû résister à des troupes armées qui envahissaient leur univers sans crier gare? D'où vient que l'on veuille encore se souvenir d'Oradour sur Glane et que l'on se taise sur Sansanné Haoussa, Tougana, Lougou, Birnin Konni? Et en parlerais-je aujourd'hui, si cette colonne

Lougou et Saraouniya

infernale n'avait achevé son ouvrage par l'assassinat du Colonel Klobb et la blessure du Lieutenant Meynier envoyés par le gouvernement français alarmé, en avril 1899, pour en arrêter les chefs? D'autres expéditions en Afrique avaient aussi été à l'origine d'exactions et on n'en parlera plus du tout.

Questions lancinantes, je cherche à connaître l'histoire de Lougou et de la reine, Saraouniya. Se forme peu à peu, en moi, l'image d'un lieu où l'on vient consulter la reine comme on consultait la Pythie de Delphes, où près de la pierre sacrée, sur une sorte d'esplanade avec ses masques de fétiches, sculptés dans le roc, les hommes noirs se prosternent, attendant la réponse de l'oracle. Un brin d'exotisme, vieux restes des images de romans et de films de mon enfance. Mais la réalité?

La réalité, je la découvre à Lougou, le dimanche 20 octobre 2002. Ici, point de sanctuaire, point d'esplanade, point de foule mais un coin de brousse sans charme particulier où la pierre sacrée est semblable aux caillasses qui l'entourent, où une chèvre blanche broute, où quelques hommes sont assis mais où le calme et la paix de la nature me paraissent aussi plus sensibles qu'ailleurs. Peut-être suffit-il de décider qu'un lieu a part au mystère ou au sacré pour qu'il devienne mystérieux ou sacré?

Comme d'autres membres de notre association l'auront fait avant moi, je me prête aux rites, je consulte Tunguma, la pierre sacrée, je demande audience à la reine avec nos amis, Idi et Bori. La pierre a jugé nos questions sincères et notre entreprise possible. La reine nous reçoit, dos tourné, tête couverte, mais visible, et accueille avec bienveillance notre désir de travailler dans cette région de l'Arewa.

Un travail a pu commencer qui a mené quatre d'entre nous à remonter le cours de l'histoire et à dévider les fils de l'écheveau : un peuple a subi l'intrusion d'un autre qui se souciait peu de son existence. Et les intrus jugeaient insupportable toute opposition à leur désir de conquête. Les habitants de Lougou, entre autres, subissent

Préface

encore, au début du XXI^{ème} siècle, les conséquences de cette intrusion qui a ruiné le village, éparpillé ses habitants, réduit à la misère ceux qui ont voulu résister à la destruction de leurs modes de vie et de leurs valeurs.

Que dire des moments de cette histoire commune, souvent tragique, parfois paisible, toujours stimulante, quand on en a retrouvé des bribes dans les correspondances, les documents officiels, les livres et les témoignages oraux? Comment rendre compte de ce temps où l'on affirmait l'inéluctable disparition de cultures et de communautés africaines pour l'établissement d'un nouvel état de civilisation dont les nations dites civilisées s'autoproclamaient les généreuses dispensatrices?

Sans prétendre à la moindre exhaustivité historique ou ethnologique, deux françaises et deux nigériens, membres de notre association, riches de leurs compétences diverses et de leur amitié, ont entrepris de travailler à une reconnaissance de l'histoire et de la culture azna du village de Lougou au Niger, et de contribuer ainsi à sa lutte pour la survie et un développement durable.

Il n'y a dans ce livre, aucune nostalgie d'une Afrique romantique à l'état de nature, aucune repentance, qui tenterait par les mots de faire oublier les crimes du passé, mais une volonté affichée de reconnaître qu'un chemin commun n'est possible que si l'on a examiné ensemble le passé, reconnu ses conséquences sur le présent de nos deux cultures et jeté les bases de nouveaux échanges solidaires.

Yvon Logéat,
Président de l'AECIN
(Association d'échanges Culturels Ille et Vilaine Niger)

Conventions de transcription

Les mots en haoussa, langue africaine très répandue, parlée autour de Lougou, sont donnés dans l'orthographe standardisée de cette langue, dans le dialecte de l'Arewa. Pour des raisons de lisibilité et de cohérence ces règles ont été appliquées aux citations utilisées.

Précisons les règles de prononciations quand elles diffèrent du français :

- | | | | | | |
|------|-------------|-----|------|-------------|-----|
| – ai | se prononce | aiè | – ge | se prononce | gué |
| – e | se prononce | é | – gi | se prononce | gui |
| – ei | se prononce | eï | – s | se prononce | ss |
| – u | se prononce | ou | – sh | se prononce | ch |
| – c | se prononce | tch | – w | se prononce | ou |

Les consonnes se prononcent toutes, même à la fin des mots :

- Bagube se prononce Bagoubé
- Arewa se prononce Aréoua
- Daura se prononce Daoura
- Ganci se prononce Gantchi
- Gida se prononce Guida
- Shigaba se prononce Chigaba
- Tunguma se prononce Toungouma
- Wasa se prononce Ouassa

Nous avons toutefois adopté quelques exceptions, notamment pour des mots usuels que nous orthographions à la française: par exemple Dogondoutchi, haoussa, Lougou, Mangou, maouri, Saraouniya, ainsi que pour certains noms de personnes.

Les mots haoussa sont expliqués lors de leur première apparition dans le texte ou dans une note en bas de page, et, s'ils apparaissent plusieurs fois, sont inclus dans le glossaire. Le glossaire contient aussi des explications, reprenant et précisant les notes en bas de page, concernant quelques autres expressions ou personnages.

Itinéraires vers Lougou

Ce livre est né de cheminements personnels, de rencontres déployées dans le temps et dans l'espace, de coïncidences dont l'enchaînement forme un motif que nous tentons d'interpréter et de déchiffrer avec l'intelligence et le cœur : quatre personnes, à partir de circonstances différentes se sont prises de passion pour Lougou. Elles ont voulu en témoigner en écrivant ce livre.

Bori, ancien directeur d'école, natif de l'Arewa, militant associatif, était destiné à s'intéresser à Lougou et s'y rend souvent pour rencontrer les villageois, les autorités locales et Saraouniya. Il sert d'intermédiaire aux visiteurs attirés par cette culture azna qui est encore le ciment des relations entre les habitants de l'Arewa, comme en témoignent le respect envers Saraouniya et la consultation régulière de la pierre sacrée, Tunguma. Il est soucieux de la transmission de ce patrimoine dont Lougou est un symbole car il y voit une clé du développement durable de son peuple.

Boubé, philosophe, va parfois à Washington exposer les traditions de l'Arewa. De la famille de Saraouniya Mangou qui doit sa célébrité à la résistance qu'elle a opposée aux capitaines Voulet et Chanoine en 1899, il rêvait de cette terre que son arrière grand père avait dû quitter au moment de l'invasion. Il n'y était jamais allé avant que Marie-Françoise ne l'y ait finalement mené. Il était loin d'imaginer qu'une française serait à l'origine du retour d'un enfant de Lougou au village : comment cette nation qui avait autrefois meurtri le pays de ses ancêtres, aurait-elle pu faire naître en son sein des individus capables de se passionner pour les traditions des azna?

Marie-Françoise, mathématicienne, a le Niger au cœur. Elle a

Lougou et Saraouniya

enseigné les mathématiques à l'Université de Niamey en 1981-1983. Son amie Nicole lui avait parlé de Lougou et de sa Reine, elle avait lu son mémoire d'ethnologie qui concernait le village. Elle attendra plus de quinze ans avant de découvrir Lougou, de s'adresser à Saraouniya et de se prendre de passion pour ce village dirigé par une reine. Ses engagements pour la cause des femmes ne sont pas étrangers au travail qu'elle voue inlassablement à la connaissance de la pensée azna, au développement de Lougou et à l'amélioration de la condition des femmes nigériennes.

Nicole, ethnologue, psychologue, est revenue à Lougou après 20 ans. Elle y avait passé deux mois au début des années 80 et les oppositions qu'elle avait rencontrées de la part des autorités ont encore approfondi son amour pour le village et ses habitants dont elle parle avec émotion et lucidité. Son amie Marie-Françoise l'a retrouvée après tout ce temps et elle a accepté de reprendre cette route d'autrefois vers Saraouniya, ses prêtres - conseillers et les villageois dont elle a de nouveau partagé la vie quotidienne en décembre 2005. Au cours de sa recherche, des liens personnels se sont tissés à Lougou.

Chacun des quatre auteurs décrit son itinéraire vers Lougou et les circonstances de sa participation à cet ouvrage collectif.

Bori

Malgré les nombreuses écoles de l'Arewa, nos enfants et nous-mêmes, la première génération des intellectuels de l'Arewa, ne connaissons pas notre histoire et notre culture.

J'avais visité Lougou en 1974, lors d'un recensement. Appartenant à la zone géographique du Dallol Maouri, une vallée asséchée entourée de plateaux, le village de Lougou, est situé dans un cirque, en dehors des voies principales de communication. On y accède difficilement par une piste. Je n'y suis revenu qu'en 2001 dans le cadre de notre association Tarbiyya Tatali, qui œuvre à l'auto-développement

du Niger, notamment dans l'Arewa, en utilisant le levier de la solidarité nationale et internationale. Je voulais montrer à nos amis français un lieu historique et culturel important de la région. Nous avons découvert un village dépeuplé et appauvri et nous nous sommes attachés à son développement. L'une de nos premières actions a porté sur l'amélioration des conditions de travail à l'école, puis nous avons abordé de nouveaux volets : organisation des femmes pour le filage et le tissage du coton, case de santé, eau potable, sécurité alimentaire.

Peu à peu mes connaissances de la tradition culturelle de Lougou se sont éclaircies et approfondies et j'ai pris conscience de l'importance de ce lieu. De là, s'est renforcée ma conviction qu'un peuple qui ignore sa culture est un peuple voué à la disparition. Nous travaillons donc à mieux connaître notre passé, notre économie, notre langue, nos traditions culturelles, notre organisation sociale et politique, notre conception du monde. C'est indispensable au développement durable de notre communauté.

Ce travail sur la culture a commencé avec le concours de contes réalisés depuis 2001 dans les écoles. Les enfants recueillent des contes en langue locale, auprès de conteurs, et les traduisent en français en classe. Le livre "A l'école des contes du Niger" est diffusé à la fois au Niger et en France. Ce livre sur Lougou, nourri des apports de toutes les communautés de l'Arewa que nous avons consultées, est une nouvelle étape. Il y en aura d'autres. Par exemple, nous avons en projet un manuel scolaire d'histoire et de culture, un livre de proverbes, un conservatoire des traditions culturelles, présent dans plusieurs sites importants de l'Arewa, qui combinera présentation d'objets et productions audiovisuelles.

Boubé

Professeur de Philosophie à Dakar, j'ai gardé en moi, au fil des années, le projet qui me tient le plus à cœur : contribuer à la connais-

sance du monde des azna, auquel j'appartiens. Les azna forment une communauté animiste, dans plusieurs zones du Niger et du Nigeria: l'Arewa, l'Ader et le Gobir.

Ma famille étant originaire de l'Arewa, c'est aux traditions de cette région que je m'intéresse particulièrement. À la lecture des travaux de plusieurs ethnologues ou anthropologues, j'avais constaté une grande distance entre ce qui est décrit et la réalité du terrain. Me frappait aussi la rareté des textes sur les azna de l'Arewa, région considérée pourtant par les nigériens comme un sanctuaire de génies. Je tentais donc de combler cette lacune en témoignant plus complètement de la vérité. Mais, chemin faisant je me heurtais à une difficulté : celle du secret. Je finis par comprendre les manques de la littérature anthropologique à ce sujet. Les chercheurs qui ont travaillé sur les azna sont des occidentaux étrangers à notre culture. Or, en Afrique, n'a pas accès à l'information qui le veut, de même, n'importe qui n'est pas autorisé à parler. La connaissance porte le sceau du secret, car certaines frontières sont dangereuses à franchir. "*Le ventre, dit un adage des chasseurs azna, n'est pas qu'un simple réceptacle d'aliments*". Je réfléchissais sur les moyens de contourner les écueils et de lever ne serait-ce qu'un pan du voile. Entre communications et articles, je menais donc mes petits travaux sur les azna, depuis Dakar. Je collaborais avec des américains dans cette direction.

La France et les français, c'était autre chose. Je me méfiais d'eux pour une raison toute simple. Toute mon enfance avait été nourrie par des histoires sur Lougou que se plaisaient à me raconter, sans y avoir jamais mis les pieds, ma tante Tahantsi, mon oncle Atto et bien sûr mon père Alou Doki. Lougou! Le village d'origine de leur grand-père surnommé Barewar Lougou, la Gazelle de Lougou. Barewar Lougou était le fils – le neveu dirait-on en France – de Saraouniya Mangou, reine de Lougou et de tout l'Arewa. Il racontait que Lougou était une cité très prospère, une sorte de jardin d'Eden où régnaient la paix et l'abondance. En l'espace des trois générations passées depuis sa des-

truction, cette cité forteresse était donc devenue dans ma famille un mythe, une légende. On la décrivait comme une cité crainte à la fois par les touaregs et les peuls¹. Les chasseurs guerriers de Lougou, aux flèches fortement empoisonnées, étaient redoutés. On dit d'ailleurs chez nous que les touaregs ne craignent que deux choses après Dieu : le rhume et les flèches des azna.

Les azna n'attaquaient personne. Mais celui qui osait les déranger recevait une réponse qui lui faisait regretter son imprudence. Ainsi, le village de Lougou était-il resté invaincu jusqu'à l'arrivée des français en 1899. On me racontait que c'étaient les français qui l'avaient détruit, qu'ils avaient égorgé ses guerriers, vaincu Saraouniya Mangou et causé l'exil de mon aïeul. On me racontait aussi qu'aujourd'hui encore, par endroits, on pouvait voir les ossements des combattants et qu'en d'autres leur graisse mélangée à leur sang remontait à fleur de sol lorsqu'il faisait chaud.

On m'a appris à me méfier des français, sans tomber pour autant dans le piège de la haine. Méfiance sans haine! C'était ce que l'on nous demandait de mettre en œuvre dès notre tendre enfance. *"Un chiffon peut contenir soit de l'or soit des excréments. Gardez-vous de vous ruer sur un tel objet sans précaution. Mais ne lui tournez jamais le dos sans avoir pris connaissance de ce qu'il contient"*. Entreprise délicate car comment savoir où mettre la frontière entre méfiance et haine?

La plaie ouverte par le passage de la mission Voulet-Chanoine, chez nous, saigne encore. La douleur est vive! Nourri de toutes les histoires sur Lougou, disposant à présent, du fait de mes études, d'outils d'analyse, je décidai alors d'écrire sur le monde de ma jeunesse, celui qui me fait rêver : Lougou et ses azna. Et il était, pour moi, hors de question de travailler avec des français puisque leurs ancêtres avaient exterminé les miens. De là mon refus persistant de séjourner en

¹ Touaregs et peuls sont des peuples, originellement nomades, de l'Afrique de l'Ouest.

Lougou et Saraouniya

France alors que les occasions de m'y rendre n'ont pas manqué. Je n'ai longtemps connu de ce pays que l'aéroport Roissy Charles De Gaulle, passage obligé pour parler des azna aux Etats-Unis. J'ai beaucoup lu sur la France : sa géographie, son histoire, sa littérature, sa philosophie... Mais toute cette beauté, ce cosmopolitisme, et autres traditions françaises tant chantés à travers le monde, me laissaient indifférent. Une seule idée restait bien incrustée : en France, vivent les descendants de ceux qui ont contraint mon arrière grand-père à l'exil, détruit Lougou et massacré ses habitants. Je ne pouvais d'ailleurs imaginer que des français s'intéressent à ce qui reste encore de Lougou : les nigériens eux-mêmes, pour la plupart, ignorent qu'une reine vit encore dans cette localité.

Un soir, pourtant, veille d'un départ pour Washington, où je devais présenter une conférence sur "les difficultés d'un chercheur face à la notion de secret en Afrique : cas des chasseurs azna de l'Arewa au Niger", j'ai dû complètement réviser mes positions. Mon camarade et ami, Issoufou Katambé, professeur de mathématiques à l'université Abdou Moumouni de Niamey, est en mission à Dakar. Sachant que je suis originaire de l'Arewa, il me parle d'une française qui s'intéresse à la Saraouniya de Lougou. Il était loin de savoir qu'il s'adressait à un arrière-petit fils de Saraouniya Mangou. Sur le coup, je ne dis rien. Un peu plus tard, sachant que Katambé n'est pas du genre à parler de futilités, je lui demande si la française est une ethnologue. Sans doute encore une de ces ethnologues avides d'exotisme! Dans le secret de mon être, je suis irrité. Mais, lorsque Katambé me parle d'une mathématicienne, intrigué, je surmonte méfiance et irritation. Que peut bien chercher une telle personne à Lougou et que peut représenter pour elle, la reine des azna dont beaucoup de nigériens ignorent l'existence? La méfiance reprend le dessus. Je fais comprendre à Katambé, – c'est la première fois que je me présente à lui sous cet angle –, que je suis un descendant de Mangou et que je ne vois aucun intérêt à rencontrer une française. Sur l'insistance de mes amis et ne pouvant rien refuser à Katambé, j'accepte le principe de la rencontre. Je ne serai

pas déçu. Marie-Françoise m'a désarmé. Elle me parle de Tarbiyya Tatali, association franco-nigérienne de solidarité et d'échanges culturels, des circonstances dans lesquelles ils se sont rendus à Lougou son mari et elle. Yvon, un de ses amis, est allé consulter Tunguma, la pierre de divination et de justice venue avec la première Saraouniya et respectée dans tout l'Arewa. La pierre a confirmé leurs bonnes intentions et a laissé entendre qu'ils étaient les bienvenus à Lougou. Saraouniya Aljemma les a reçus, lui et ses amis nigériens, après leur consultation de Tunguma. Chose rare, Yvon a vu Saraouniya de dos, alors qu'elle reste d'habitude invisible à ses visiteurs étrangers. Pour moi, le signe est là. A partir du moment où Tunguma et Saraouniya les ont acceptés, rien ne m'empêche de travailler avec cette équipe. Guidés par leurs amis nigériens, ils ont su emprunter le bon chemin pour approcher les azna.

Quel motif aurais-je désormais à me méfier d'eux? S'ils n'avaient pas de bonnes intentions Tunguma les aurait démasqués. On peut penser ce qu'on veut de moi en lisant ces réactions : je suis azne d'abord, avant d'être philosophe. Un échange de correspondance entre Marie-Françoise, Yvon et moi finira par me convaincre.

Et les promesses sont tenues puisque, grâce à eux, je retourne avec Marie-Françoise à Lougou : le premier de la famille, après ma grand-mère à renouer le fil, après toute une génération mise entre parenthèses. Saraouniya nous reçoit, cette fois, à visage découvert, comme elle le fait avec ses proches. J'ai pu voir les actions de solidarité que mènent sur place les membres de l'association Tarbiyya Tatali. J'ai accepté enfin de me rendre en France, à Rennes, sur invitation de Marie-Françoise. J'y ai parlé des azna. Mon épouse a eu raison : après la lecture d'une lettre de Marie-Françoise, elle avait dit avec un œil moqueur : "*Jusqu'ici tu as refusé d'aller en France mais cette dame t'y amènera*".

C'est fait et je ne le regrette pas puisque désormais pour moi il y a deux France : celle de Voulet et Chanoine et de leurs semblables,

ennemis de mon peuple, et celle des amis tels les premiers anticolonialistes respectueux du droit des peuples, dont les membres de Tarbiyya Tatali sont les héritiers.

J'ai donc accepté de m'associer à la rédaction de l'ouvrage que vous avez en ce moment entre les mains. Il est destiné à faire connaître Lougou, la belle cité forteresse, dirigée par une reine et détruite par les français. La première rencontre entre les français et mon univers, le 14 Avril 1899, a été douloureuse, provoquant le déracinement de toute ma famille et le mien propre. Ce jour-là, je perdis, comme plusieurs descendants des redoutables chasseurs-guerriers de Lougou, l'environnement qui aurait dû être le mien. Ma grand-mère Baouya, plus connue sous le diminutif Baou, connaissait Lougou. Mais ses enfants étaient encore trop jeunes pour parcourir la distance qui sépare Wassadahatchi, le village où elle vivait dans le sud de l'Arewa, de Lougou. Elle était donc la seule qui connaissait la maison. Et moi, je n'ai pas connu Baou! Elle est décédée avant ma naissance.

Nous avons été très bien accueillis dans le sud de l'Arewa, la greffe a si bien réussi que de l'extérieur il n'existe aucun signe apparent d'un drame. Et pourtant, secrètement, j'étais comme envoûté par l'idée de Lougou. Je vivais en secret un déchirement que je tentais de noyer dans des activités multiples, notamment mon activité de comédien. Jusqu'ici l'héritage était trop lourd pour moi à porter, et je ne parlais jamais de ma filiation avec Saraouniya Mangou. Je ne suis d'ailleurs pas le seul dans ce cas car dans un pays où les gens sont prompts à décliner leur identité et, au besoin, à s'inventer des ascendants nobles, personne ne se vante d'être de cette descendance. Attitude peut-être due aussi à une modestie typiquement azna! Certains de mes amis savent que ma première fille s'appelle Mangou. Quant à la deuxième, la toute dernière, elle s'appelle Saraki ce qui signifie princesse chez les azna. Je savais ce que je faisais et ma famille comprenait les raisons de ces choix. Mais de là à rendre public mon arbre généalogique, il y a un pas que je n'osais franchir. Maintenant, enfin, je suis prêt.

Marie-Françoise

C'est au début des années 1980 que je rencontre le Niger lors d'un séjour de deux ans où mon mari Michel et moi enseignons les mathématiques à l'Université de Niamey. Partis au Niger avec nos deux enfants, en octobre 1981, nous éprouvons un choc énorme à notre arrivée. Le sous-développement cesse d'être une abstraction, nous comprenons que ce n'est pas seulement la pauvreté, la misère, le manque de tout c'est aussi et peut-être surtout l'ignorance, l'incurie, la bêtise, la division, le manque de dévouement et de motivation, la difficulté à trancher, chez les blancs comme chez les noirs. La passion de l'Afrique nous envahit, pour toujours. Amour révolté, révolte devant la corruption, la misère, le féodalisme, la condition des femmes, la mort des enfants mal nourris et sans soins médicaux. Amour contemplatif devant ces paysages superbes, ces africaines et africains sereins et souriants malgré les difficultés de la vie. Amour actif pour tenter de changer la vie, ici aussi, avec le risque par impatience et par manque d'interlocuteurs de tenter de faire le bonheur des gens malgré eux. Difficile à décrire mais pourtant fondamental, le calme intérieur créé par le temps et l'espace africain.

Aucune activité associative sur place, alors qu'il y aurait tant à faire : rien pour l'éducation, rien pour les femmes, rien pour la santé, à part Caritas Niger. Et, encore plus désolant, très peu de contacts possibles avec les nigériens. Le régime militaire autoritaire de Seyni Kountché n'incite pas nos quelques collègues nigériens à la fraternisation. Je dévore tout ce que je peux comme livres sur l'Afrique au centre culturel franco-nigérien, mais j'ai du mal à établir des vrais liens. Lors d'une mission à Zinder, je rencontre Mahamadou Saïdou, qui anime un groupe d'enseignants. Il est calme et souriant, épanoui, avec un charisme évident. Ce que j'aime surtout chez lui c'est que je peux lui poser des questions sur la culture et la conception du monde nigérienne, il me répond toujours. Il m'évite ainsi de commettre des impairs, dus à mon manque de connaissance des usages. C'est en

germe la notion d'échanges culturels qui se définit. Il viendra plusieurs fois à Rennes, puis s'inscrira dans un cursus de sciences de l'éducation pour trois ans. C'est à la fin de son séjour, au milieu des années 1990, que le projet d'associations jumelles en France et au Niger prend racine. En France l'Association d'Echanges Culturels Ile et Vilaine Niger (AECIN), au Niger le Réseau d'Actions Educatives pour un Développement Durable (RAEDD), associations regroupées dans Tarbiyya Tatali. Mahamadou est maintenant le coordinateur du RAEDD Tarbiyya Tatali au Niger.

La deuxième année de notre séjour, arrive à Niamey Nicole Moulin, une étudiante d'ethnologie qui veut faire des recherches au Niger. Est arrivé aussi Issoufou Katambé, mathématicien de retour de Russie. Comme il était actif dans le mouvement étudiant et le cœur à gauche, le gouvernement nigérien lui a généreusement attribué une bourse en Union Soviétique, à l'Université Patrice Lumumba, plutôt qu'en France : tu es de gauche, va donc voir chez les communistes russes si c'est aussi bien que cela.

L'été suivant notre retour du Niger, nous revoyons Nicole, qui nous donne à lire le texte de son DEA. Elle est allée à Lougou et a rencontré Saraouniya, une reine prêtresse animiste. Son texte est passionnant, je le dévore ; ma fibre féministe vibre à l'évocation de ce pouvoir exercé par une femme, qui crée et maintient la tolérance et l'hospitalité de la société. Toutefois je n'ai pas l'occasion d'approfondir ces intuitions. Nicole voudrait faire sa thèse à Lougou mais n'en aura jamais l'autorisation. La culture animiste, les traditions régionales, l'équilibre des pouvoirs entre les hommes et les femmes, ne sont pas en odeur de sainteté dans le contexte du pouvoir de Seyni Kountché qui met en avant l'islam et l'unité nationale.

Lougou, Saraouniya. Ces mots restent gravés en moi, avec le regret de ne pas en savoir plus. Plus tard à Rennes je verrai le film Sarraounia de Med Hondo. Je n'ai aucune conscience claire de la localisation de Lougou, au Niger. Aucun lien avec Voulet et Chanoine ne se fait dans

mon esprit, j'avais lu le récit de leurs exactions pourtant mais sans savoir qu'ils étaient passés à Lougou.

Avec le développement de Tarbiyya Tatali au Niger à partir de la fin des années 1990, les actions se développent dans la région de Dogondoutchi dont Mahamadou est originaire. Des membres de Tarbiyya Tatali AECIN s'y rendent régulièrement pour y suivre les activités. En 2001, François et Alain, membres de l'association, visitent Lougou, proche de Dogondoutchi, avec des membres du RAEDD. Alain m'a montré ses photos, prises auprès de Tunguma, la pierre de justice et dans le village. Il m'a raconté le champ de bataille, le village presque désert, la promesse faite dans un élan de compassion de nourrir les enfants de l'école du village, pour faire revivre celle-ci, le projet d'une monographie sur le village.

Nous allons nous aussi à Lougou, mon mari Michel et moi-même, en janvier 2002. Je vois le champ de bataille, les os blanchis des guerriers, j'imagine la colonne tirant de haut, au canon, la fierté des guerriers de Lougou détruite, le village incendié, ses habitants dispersés, j'assiste au rite de Tunguma, dans ce calme, cet échange, cette écoute si particuliers. Saraouniya nous reçoit, elle est cachée dans la partie secrète de sa case mais elle nous parle. Mes amis nigériens m'encouragent à lui adresser la parole. Très intimidée, je lui dis que nous aimerions faire mieux connaître le village de Lougou et l'aider à se développer de nouveau ; je demande son accord, elle nous remercie et nous encourage. On me dit qu'elle vit ainsi retirée par honte de la défaite causée par mes compatriotes et ennemis politiques, car ses guerriers réputés invincibles ont été défaits par l'expédition française, son canon et ses fusils. Je repars avec le projet d'en savoir plus et l'engagement d'agir sans relâche pour Lougou.

Bori et Idi les animateurs locaux de Tarbiyya Tatali reviennent à Lougou plusieurs fois pour discuter avec les habitants du village. A l'automne suivant, Yvon se rend à Lougou. Les projets se sont précisés : soutien à l'école avec l'organisation de repas journaliers pour les

Lougou et Saraouniya

enfants, réintroduction du filage et du tissage du coton. Mais surtout Saraouniya accepte de lui parler de la bataille de Lougou, lui précise ce dont le village a besoin, l'assure de notre adoption par le village et le remercie d'avance de ce que nous pourrions faire. Elle le reçoit cette fois-ci le dos tourné, couverte d'un voile de coton blanc, elle n'est plus cachée derrière le mur de séparation. Quand Yvon me rapporte cette rencontre à son retour, je fonds en larmes à l'idée que malgré le passé cruel, les liens peuvent se nouer entre nous et Lougou.

Lors d'un séjour mathématique à Dakar, Issoufou Katambé me propose de rencontrer Boubé Namaïwa, qu'il me présente comme le petit fils de Saraouniya. C'est une rencontre bouleversante pour moi comme pour lui. Boubé Namaïwa, dont l'arrière grand-père a quitté Lougou au moment de la destruction du village, a depuis toujours le projet de travailler à faire connaître Lougou et la culture azna. La rencontre, à travers moi, d'un groupe de français portant le souci de Lougou, le motive encore davantage et il décide de s'associer avec nous dans l'écriture d'un livre.

En septembre 2003, lors de mon retour à Lougou avec Bori et Boubé, où nous passons une nuit sous les étoiles, nous sommes complètement adoptés par le village : Saraouniya nous reçoit à visage découvert, cette fois-ci, comme ses proches, elle s'inquiète de notre santé, elle sort à la nuit tombée de sa case sacrée pour assister à la réunion que nous tenons le soir avec les femmes du village à propos de l'école, du puits, du filage du coton. Tous sont ouverts à nos questions et nous permettent d'approfondir notre compréhension du village. Notre engagement pour Lougou nous ouvre des clés multiples dans le pays maouri : à Lougou même, à Bagaji chez le Baura, une autre autorité du monde azna, auprès de tous les intellectuels de l'Arewa, prêts à travailler ensemble et avec nous, à étudier et faire connaître l'histoire et la culture de la région.

Nicole

Tout a commencé par une passion découverte dans les années 80 pour l'étude de l'art africain et tout ce que son analyse me révélait des cultures et cosmologies africaines. Pour approfondir, j'avais décidé donc d'entreprendre des études d'ethnologie et de vivre au Niger de 1982 à 1986. Je préparais un DEA et alors que je m'interrogeais sur un sujet de recherche, je fus amenée à discuter avec les Pères Blancs de la mission de Dogondoutchi qui me confirmèrent l'existence d'une chefferie féminine à une quarantaine de km à l'Est, à l'écart de la route, non loin de Dogondoutchi, dans le village de Lougou.

L'existence de cette institution tenue par une femme dont la connaissance semblait confinée aux seuls spécialistes, ma sensibilité de femme mêlée de solidarité confuse et certainement de curiosité, me décidèrent à choisir Lougou comme terrain de recherche.

Je déposai une demande d'autorisation au Ministère de l'Intérieur et me mis en quête d'un interprète qui pourrait me seconder et également m'apprendre la langue haoussa. J'eus la chance de le trouver rapidement, au CELTHO de Niamey, avec d'autant plus de joie que nous nous étions cooptés mutuellement. Mais, l'autorisation de recherche émanant du Ministère de l'intérieur stipula la condition sine qua non d'accepter un interprète désigné. Ceci, sans aucune explication et sans discussion possible, nous étions sous le règne d'un parti unique. Avec incompréhension et beaucoup de regrets, tant il est important de pouvoir choisir quelqu'un avec lequel vous serez amené à partager des jours et des jours, je dus accepter ces conditions et me séparer de mon sympathique interprète. Je compris ensuite, par des indications données à demi-mot, que Saraouniya et Lougou étaient des sujets sensibles. On me dit : "*La Saraouniya, c'est comme un pape au Niger*" et on ajouta que certains membres du gouvernement étaient amenés à la consulter.

Nous sommes donc partis, le nouvel interprète et moi, sur le terrain

en janvier 1984. Après un mois de travail, dans ce village éloigné de tout, il me demanda de rentrer à Niamey pour trois jours, ce que j'acceptai. Le jour du retour prévu, j'attendis en vain, à la descente du bus, l'interprète que je ne revis jamais. Sur les conseils des Pères Blancs, ne voulant pas me mettre en situation irrégulière, je dus signaler son absence au Ministère de l'Intérieur et je continuai mon enquête avec l'aide d'un traducteur recruté sur place. Quand je revins à Niamey, on me signifia une interdiction de continuer mes recherches. Aucune de mes démarches auprès du Ministère ne me permettra d'obtenir de réponse officielle à mes demandes d'explication ou de confrontation. On me dira toutefois que mon interprète, s'étant mis en situation de faute professionnelle, aurait demandé au Ministre de l'Intérieur, qui était aussi son ancien camarade de promotion, d'intervenir pour le couvrir.

Le temps courait et j'avais promis aux habitants de Lougou qui faisaient alors face à un problème d'eau – le seul puits existant, de 80 mètres de profondeur était endommagé – de revenir pour le réparer. Je revois encore les villageois venant s'assurer que mes propos ne resteraient pas une de ces vaines promesses dont ils avaient l'habitude. Je bénéficiais de la bienveillante attention d'une ONG, dont je n'ai pas retrouvé le nom, qui mit à disposition son équipement, sa voiture, son équipe, un budget pour se déplacer et effectuer la réparation. Nous voilà donc partis un week-end et à Dogondoutchi, au pointage habituel chez le préfet, je présentai le but de ma visite. Coup de téléphone à Niamey, la consigne est impérative : interdiction de me rendre à Lougou. Comme il ne voulait rien entendre quant au but purement caritatif de ma démarche, je lui proposai de laisser l'équipe de l'ONG aller à Lougou sans moi. Il refusa, sans explication et nous somma de rentrer sur-le-champ à Niamey, nous menaçant de nous arrêter.

La pleine saison sèche provoque des problèmes d'eau cruciaux, accompagnés de souffrances pour la population rurale et également pour les nomades venant abreuver leurs bêtes au puits. Cette indiffé-

rence, voire ce dédain à couper le souffle de la part d'un responsable politique, quant au sort de ses compatriotes, me révoltaient mais me laissaient impuissante! S'ajoutait à cela, le tourment d'imaginer les habitants de Lougou m'associant à la masse de ceux qui ne tenaient jamais leurs promesses. L'ONG me promet qu'elle ferait une nouvelle tentative quelques mois plus tard. J'apprendrai, des années après, qu'elle avait tenu son engagement.

Mon mémoire de DEA rédigé, j'en remis un exemplaire à Marie-Françoise avec qui j'avais fait connaissance lors de sa deuxième année de séjour au Niger.

Fin du premier épisode.

Des années plus tard, en 2003, un message de Marie-Françoise me fait part de l'existence de l'ONG Tarbiyya Tatali, des actions qu'elle entreprend en faveur de Lougou et du projet d'écrire un livre avec des amis nigériens sur le village et la Saraouniya. Ce livre servirait à faire connaître ce patrimoine vivant. Je donne donc avec joie l'autorisation de se servir de mes travaux de recherche.

Que le travail fait avec des hommes, des femmes, dans le village qui m'a accueilli, puisse sortir des bibliothèques et leur revenir pour leur bénéfice, est pour moi une chance inouïe. C'est ce qui peut arriver de mieux à un ethnologue en remerciement des rencontres, de la confiance témoignée, des regards, des heures qui lui ont été dédiées par les détenteurs d'un savoir qu'ils n'hésitent pas à répéter, encore et encore, avec patience, à ceux qui viennent demander.

Je pense surtout à Dogo, un des deux prêtres de Saraouniya, déjà vieux lors de mon passage, à son sourire éclatant. Dans une période difficile de pénurie alimentaire – il faisait déjà très chaud et il y avait peu à manger dans le village, du mil, pas de viande, quelques œufs – il me fit don d'un de ses rares poulets en ne me laissant aucune chance de lui offrir une contrepartie. Puis revient le souvenir du Magaji Na Allah, le deuxième prêtre, qui répondit aussi à mes questions. Bien

Lougou et Saraouniya

sur j'évoque, avec gratitude, Saraouniya Aljimma, reine tout récemment élue, avec la déchirure et la douleur de la séparation d'avec ses enfants, sa famille, son village, palpables dans nos rencontres. Sa naissance à un autre monde jusqu'alors inconnu d'elle, qui se retrouve seule, formée par deux hommes, jour après jour. Et la bienfaitante présence de Magani, l'ouvreuse de porte, camériste de la reine, qui s'occupait de tous ses besoins matériels mais qui lui offrait aussi, j'en suis certaine, le réconfort d'une présence féminine, celui de son sourire et de son humanité dont je comprends mieux la profondeur vingt ans plus tard alors que je découvre d'autres facettes de sa vie. Les petits aussi sont présents à ma mémoire, qui s'amusaient auprès de moi, le travail du jour fini, qui me montraient les pièges à oiseaux et volailles qu'ils venaient de fabriquer.

Quel bonheur de retrouver Lougou après plus de vingt ans, en décembre 2005, de pouvoir à nouveau saluer Saraouniya Aljimma, de lui témoigner mon respect pour ce qu'elle accomplit pour son pays maouri, pour sa complète abnégation de soi en faveur de sa communauté, d'un pays où elle continue d'affirmer l'existence d'un dialogue entre les êtres humains et cet environnement qui les nourrit.

Là, en accord avec les forces qui lui sont associées, elle scande inlassablement l'histoire du lien des humains avec la nature.

Tristesse de ne plus revoir Dogo, ni Magani, de ne pouvoir saluer Magaji Na Allah. Bien sûr une part de mon cœur est resté dans ce village, même si j'en ai pour un long temps oublié certains visages et certains noms. Une nouvelle rencontre toute en retenue et dignité avec le Magaji Massalatchi qui inspire le respect. Joie de retrouver le village, rétréci il est vrai : le quartier de Dogo a disparu, beaucoup de ceux de Lougou se sont installés définitivement dans leurs hameaux de culture de plus en plus éloignés, du fait de la sécheresse, au lieu d'y faire des déplacements saisonniers en hivernage. Lougou rétréci mais pourtant plus vivant. On y trouve des brochettes, un boulanger qui vient tous les deux jours, le fils du Magaji qui assure une classe d'alphabétisation

Itinéraires vers Lougou

auprès d'une vingtaine de courageuses femmes du village, des projets de développement en gestation. Surprise de reconnaître Maigari, le chef de village, que j'avais peu vu lors de ma première visite : déjà à cette époque, il habitait dans son hameau de culture. Puis Batoure, l'homme courageux, à la voix animée reconnaissable entre toutes, qui s'élève dans la nuit au milieu du village : il m'avait offert sa case de passage lors de mon séjour. Enfin, Aï qui avait pilé notre mil chaque jour. Son mari est mort, elle se retrouve seule sans ressources mais toujours aussi belle.

C'est eux tous que je remercie.



Introduction à la pensée azna¹

La civilisation azna est présente dans l'Arewa mais plus largement dans une zone importante du Niger (Tahoua, Maradi) et aussi du Nigeria. Le système de pensée cohérent de la civilisation azna reste très répandu dans tout le pays haoussa même si la majorité de la population s'est convertie à la religion musulmane, et si les rites de la religion azna sont de moins en moins pratiqués. La notion de karhi (force) et de lahiya (santé, bien-être), la complémentarité entre le monde visible et invisible, entre les hommes et les femmes, l'héritage de la tradition, les relations familiales, notamment l'importance des notions de wasa (plaisanterie, blague) et de kumya (réserve, évitement) sont quelques unes des notions clés de la culture azna.

L'organisation de l'univers

Dans la pensée azna, l'homme ne se tient pas en face de la nature pour la dominer. Au contraire, l'homme ne devient pleinement humain qu'en s'intégrant en un ensemble plus vaste dans lequel il occupe sa place au même titre que tous les autres. Il y a toute une hiérarchie où il se situe à une place intermédiaire. En règle générale, pensent les azna, derrière chaque élément de la nature se cache une sorte de force qui peut croître ou décroître en fonction de circonstances particulières. Chaque élément de la nature est considéré comme véhiculant une énergie qui est en interaction avec l'énergie contenue dans les autres objets de cet environnement. Ceci explique que la religion azna, religion ancienne de l'Arewa, est animiste. C'est une religion pratiquant une communication profonde avec les forces de la nature,

¹ Boubé Namaïwa, communication [14].

basée sur la croyance de l'existence en chaque élément naturel (rocher, grotte, arbre) d'un principe qui lui est propre et qui est capable d'avoir une action bonne ou mauvaise suivant qu'on aura su ou non le rendre propice.

Les azna considèrent donc que chaque être est animé d'une sorte de force propre nommée karhi, qui lui est intimement liée. L'individualité d'un être résulte en effet de son incorporation dans un champ de forces qui s'étend à l'ensemble de l'univers. L'être humain n'est pas isolé dans un système clos. Il s'intègre au contraire dans un univers qu'il prolonge.

La notion de force désigne toute la puissance d'un être. Il n'est donc pas étonnant que l'être le plus résistant (le fer) en soit proche du point de vue de la terminologie. Le fer chez les haoussa est désigné par le terme karhe. Il a le pouvoir de résister à tout autre être doué de force, sauf au feu et à la magie. Cette force intime, comporte plusieurs aspects dont la principale est sa faculté de résistance aux assauts des autres forces. Ainsi une corde peut avoir de la force parce qu'elle ne cédant pas à la pression, à l'action d'une force qui tente de la rompre. Cette force représente ainsi une certaine volonté d'indépendance ou d'autonomie qu'elle confère à son détenteur, vis-à-vis des autres forces.

L'agressivité efficace est aussi liée à la force. Toute victoire sur son semblable ou sur un autre être est considérée comme étant la manifestation d'une force supérieure à celle du vaincu. Dans ce même ordre d'idées, les ruses, la clairvoyance, l'intelligence, la sagesse, l'intuition sont tous des aspects ou des états de la force au même titre que la fortune qui est le plus grand bien que l'on puisse souhaiter à son prochain.

A côté de cette notion de force il faut mentionner une autre notion fondamentale qui lui est liée : la lahiya, qui représente tout à la fois paix, santé, prospérité, bien-être. Lorsqu'on écoute les salutations et

les prières des azna, le mot revient inlassablement, il représente un tout à lui seul. Sa recherche rythme la vie des azna. Lahiya et force sont liés, puisque l'être en pleine santé est toujours fort. Celui qui perd sa lahiya perd sa force. L'absence de lahiya provoque la stérilité de la terre ce qui, chez les azna cultivateurs, est la plus grande catastrophe imaginable. Les rites agraires lui sont directement liés : dépérissement de la plante, maladies, malchance, sont immédiatement imputés à l'absence de lahiya.

Chaque être dispose donc d'une force intime dont l'intensité et la puissance varient selon son genre ou son espèce, son groupe de parenté, son âge, son sexe, sa bonne fortune ou ses alliances. L'ensemble du cosmos forme une société dont les membres se classent les uns par rapport aux autres en fonction de la qualité de leur force. La force de chaque être est généralement localisée dans une partie de son corps, notamment dans la corne, la dent, la griffe des animaux. L'écorce de l'arbre, ses racines, sont les sièges de sa force. C'est la raison pour laquelle la recherche des médicaments exige justement un rituel pour pouvoir maîtriser la force de l'arbre qui les donne. Quant à la racine elle est l'élément par lequel l'arbre se fixe au sol pour s'élancer dans le ciel et atteindre ainsi sa plénitude. Ce par quoi une chose croît pour dominer le reste des créatures est son principe actif. Chez l'homme, la tête, le cœur et le bras droit sont les endroits où se localise sa force. Pour les azna, on peut utiliser la force d'un autre être en portant sur soi quelques éléments matériels lui appartenant, par un mécanisme de transfert de force. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre le port de certaines amulettes faites à base d'organes d'animaux divers comme le lion, la panthère, l'éléphant ou de certaines parties de plantes dont la longévité et la dureté sont avérées. L'affaiblissement de la force qu'elle soit celle d'un végétal, d'un animal ou d'un être humain est toujours la conséquence d'une action négative sur son âme.

En définitive, la vie des êtres de l'univers consiste en une lutte per-

pétuelle pour la conservation et l'accroissement de leur force intime. Il leur faut en effet persévérer dans leur être en sauvegardant leur âme grâce à leur force et à des appuis extérieurs issus des alliances nouées avec d'autres êtres. Et d'autre part il leur faut accroître constamment leur force afin de triompher des forces négatives avec lesquelles ils sont en compétition. Pour cela, ils doivent tisser ou maintenir (au cas où les ancêtres en ont déjà noué) des alliances, emprunter les forces de leurs partenaires, les contrôler ou les dominer. L'ensemble de l'univers constitue une société hiérarchisée dont l'organisation repose sur un rapport des forces propres à chaque catégorie d'être et, à l'intérieur de celles-ci, aux individus qui la composent. L'ordre de l'univers ne connaît pas d'égalité. Il repose sur des constellations plus ou moins stables de dynamismes individuels. Cet ordre est en réalité un équilibre toujours contesté. La nature entière est magique. Chaque être de l'univers s'efforce de distancer ceux dont la force a une intensité voisine de la sienne. Et dans ce conflit incessant, il a naturellement recours à l'aide des êtres placés bien au-dessus de son propre ordre, soit qu'il utilise leur substance, soit qu'il fasse directement appel à leur intervention. C'est ainsi que les hommes ont recours aux êtres dont les forces sont les plus grandes, les génies. Ce recours peut être un moyen de se les concilier ou celui de pouvoir accéder aux autres êtres de la hiérarchie.

L'univers des azna est peuplé d'êtres visibles et d'êtres invisibles. Ces deux mondes cohabitent dans deux dimensions différentes. Mais ils sont en interaction permanente. Chacun a besoin de l'autre.

Dans la conception azna, chaque montagne, grotte, arbre est la demeure d'un génie, installé là avant l'arrivée des hommes, et il revient au clan ayant fait une alliance particulière avec ce génie de lui offrir des sacrifices pour pouvoir vivre et prospérer sur son territoire. C'était dans les périodes de guerre et d'insécurité que la protection des génies locaux était la plus précieuse, en rendant les villages invisibles.

En échange de la protection fournie à leur communauté, les génies demandent des sacrifices réguliers. Ces sacrifices, un poulet, une chèvre ou un bœuf, étaient pratiqués par les yan kasa, prêtres traditionnels, avec un couteau rituel. Si on interrompt ces sacrifices, de grands malheurs peuvent se produire pour l'individu ou l'environnement tout entier. Il faut noter que seul le sang des animaux sacrifiés est réservé aux génies, la viande est partagée par les prêtres et mangée par la communauté.

La principale famille de génies azna connus par leurs noms est la famille des Doguwa. Doguwa en langue haoussa signifie "la longue". Ce sont des génies locaux. La plus connue est Rankaso, génie de la guerre. Une autre famille de génies est la famille des Zanzana, qui sont des génies plus maléfiques que bénéfiques. Zanzana en langue haoussa signifie trembler. Les Zanzana sont responsables de toutes les épidémies. Gurmungna est leur mère ou leur grande sœur. La famille des génies de la brousse est composée de nains, les Dandagunai. Ils sont surtout connus des chasseurs. Il y a également des génies indifférenciés, ce qui semble indiquer qu'ils relèvent de cultes plus anciens, et qui sont donc les plus puissants.

Dans le monde azna, il existe de grandes alliances qui sont censées protéger l'individu contre les agressions. En général ces alliances sont héréditaires, on les désigne par le nom de gado, héritage. Il faut entendre par là que l'on peut hériter tout l'arsenal de protection de ses ascendants. Ces derniers ont pu, au cours de leur vie, contracter des alliances avec des puissances surnaturelles pour être protégés eux, et toute leur descendance. En contrepartie ils s'engagent à consacrer un culte à ces puissances surnaturelles, culte qui se traduit par des sacrifices ou la conservation d'animaux bien déterminés, d'habits spécifiques ou d'objets rituels. Le non respect de ces règles, qu'il s'agisse d'actions interdites ou d'actions obligatoires, expose le contractant à des dangers énormes allant de la stérilité à la folie voire l'extermination de toute sa lignée, causés par un affaiblissement de sa force.

Les rapports sociaux

Outre la dualité entre visible/invisible, une autre catégorie fondamentale de la pensée azna est la complémentarité entre le masculin et le féminin. La complémentarité entre le trois, symbole du masculin, et le quatre, symbole du féminin, est omniprésente dans la culture azna. Le sept est le symbole du couple, de l'accomplissement, et tout être participe des deux principes sexuels fondamentaux. Par exemple, la semaine azna comporte sept jours, coupés en deux période de trois et de quatre jours.

La dualité masculin/féminin joue un rôle fondamental dans les relations sociales. Hommes et femmes ont des obligations, des occupations, des rôles très différents dans la vie et la société. Les garçons ont vocation à rester au village et à y amener leur épouse, les filles à se marier à l'extérieur. Mais même mariée à l'extérieur une femme continue à faire partie de son clan, lors de son premier accouchement, par exemple, elle revient à la maison y passer un long séjour de quatre ou cinq mois.

Le système de parenté azna est basé sur un système de filiation bilatérale, tenant compte de la lignée maternelle et paternelle. Il arrive par exemple de temps en temps qu'un enfant prenne les scarifications¹ de sa mère et non celles de son père.

Dans un dangi, groupe formé des descendants d'un ancêtre commun, il y a les diya mata (enfants de femme, singulier dan mace) dont la mère appartient au dangi et les diya maza (enfants d'homme, singulier dan namiji) dont le père appartient au dangi. Les diya maza sont réputés plus forts que les diya mata et doivent avoir une conduite faite de dignité et de réserve à la maison. Les diya mata ont le droit de s'exprimer comme ils le souhaitent lorsqu'ils reviennent à la maison. Plus faibles que les diya maza, ils sont de ce fait protégés par eux et privi-

1. Marques sur le visage faites quelques jours après la naissance et qui permettent d'identifier l'appartenance à un sous-groupe.

légiés, dans certaines circonstances, au moment de la distribution de la nourriture par exemple.

Les relations familiales verticales sont marquées par le respect pour l'aîné. On respecte les gens des générations au-dessus de soi et on est respecté par les générations en dessous de soi. Il ne s'agit pas d'âge mais de place dans l'arbre généalogique.

De tous les frères et sœurs des parents, l'oncle maternel (frère de la mère) est la relation la plus sûre, la plus confiante, alors que le père et ses frères sont souvent vus comme des sortes d'étrangers, voire même de personnes hostiles. En effet l'oncle maternel est sûr que l'enfant de sa sœur appartient bien à sa lignée, alors qu'il ne peut jamais avoir la même assurance pour les enfants de ses frères ou même de ses propres femmes.

Quatre types de relations sont codifiées entre un individu et les membres de sa famille à un niveau horizontal, c'est à dire à un même niveau de l'arbre généalogique, et ceci indépendamment du sexe de l'individu.

- Entre un individu donné et un de ses diya uwa (enfants de mère, singulier dan uwa), c'est-à-dire un des autres enfants de sa mère ou des sœurs de sa mère, il existe une relation d'alliance.

- Entre un individu donné et un de ses diya uba (enfants de père, singulier dan uba), c'est-à-dire un des autres enfants de son père (s'ils sont de mère différente) ou des frères de son père, il existe une relation de rivalité.

- Entre un individu donné et un de ses diya maza (enfants d'homme, singulier dan namiji), c'est-à-dire un enfant d'un des frères de sa mère il existe une relation d'infériorité sur le mode de la plaisanterie.

- Entre un individu donné et un de ses diya mata (enfants de femme, singulier dan mace), c'est-à-dire un enfant d'une des sœurs de

son père il existe une relation de supériorité sur le mode de la plaisanterie.

Précisons tout d'abord que nous entendons par "sur le mode de la plaisanterie". En haoussa plaisanterie se dit *wasa*, que l'on traduit aussi par blague. La parenté à plaisanterie est présente dans de nombreuses sociétés africaines. Cela signifie simplement qu'on plaisante, qu'on rit beaucoup, qu'on se dit des blagues quand on rencontre les personnes auxquelles on est lié par une parenté à plaisanterie. Cela fait partie du code de bonne conduite social. Ce cousinage à plaisanterie peut servir de régulateur social en cas de conflit. Par exemple, en cas de conflit entre deux *diya uba* (enfants de père), un *dan mace* (enfant de femme) commun aux deux, un enfant d'une sœur de leur père, par exemple, peut s'interposer pour apaiser leur cœur et les ramener à la raison.

Ce type de cousinage ou de parenté à plaisanterie s'étend à d'autres relations sociales au niveau d'un village ou de différents peuples. Dans un village, les descendants du village sont eux aussi séparés en *diya mata* (enfants d'homme) et *diya maza* (enfants de femme) suivant qu'ils descendent des hommes ou des femmes, et une parenté à plaisanterie les lie. Autre exemple, les *arawa*¹ et les *peuls* sont dits cousins, ce sont les *peuls* qui sont réputés *diya maza* et les *arawa* *diya mata*. Dans certaines circonstances, si un *ba'are*² rencontre un *peul* et qu'il lui demande un cadeau, ses chaussures par exemple, ou sa chemise, le *peul* ne peut le lui refuser. Ce type de parenté à plaisanterie garantit la libre circulation des personnes et des biens en créant un devoir d'assistance.

De même, toute personne avec qui on a une relation d'alliance ou d'amitié proche sera appelée *dan uwa* (enfant de mère). Tout parent, tout membre de la famille est un *dan uwa*. Un ami sincère peut être

1. Un des peuples habitant l'Arewa.

2. Singulier d'*arawa*.

qualifié de dan uwa. Inversement, tout rival, toute personne avec qui on pourrait être en conflit est taxée de dan uba (enfant de père), alors qu'il n'existe aucun lien de parenté.

Relevons maintenant quelques différences importantes entre le français de France et le français du Niger. En français de France quand on dit "frère" ou "sœur" on veut dire qu'on a le même père et la même mère. On dit demi-frère ou demi-sœur lorsqu'il n'y a qu'un parent en commun. Et tous les enfants des frères et sœurs du père et de la mère sont appelés cousins, sans faire la distinction entre les quatre catégories en vigueur en pays maouri. En français du Niger, on nomme un dan uwa (enfant de mère) ou un dan uba (enfant de père) frère ou sœur, et un dan namiji (enfant d'homme) ou dan mace (enfant de femme) cousin ou cousine. Donc quand on dit "c'est mon frère" ou "c'est ma sœur," il s'agit souvent de ce qu'en français de France on appelle un cousin, une cousine, un demi-frère ou une demi-sœur. Lorsque les deux parents sont communs on précise "même père même mère" et alors la complicité est totale. Le mariage entre frère et sœur est frappé de l'interdiction de l'inceste, alors que le mariage entre deux cousins (un dan mace et un dan nameji) est considéré comme le mariage idéal.

Entre l'individu et un de ses frères ou sœurs au sens nigérien (dan uwa ou dan uba), les relations sont basées sur le respect de l'aîné. Mais il faut noter que l'aîné n'est pas nécessairement le plus âgé. Par exemple, un enfant, même beaucoup plus jeune, d'un frère aîné du père est un aîné. De même un enfant de la première épouse du père est aîné par rapport aux enfants des autres épouses, quel que soit leur âge.

Entre l'individu et un de ses cousins au sens nigérien (dan mace ou dan namiji) les relations sont sur le mode de la wasa, plaisanterie, avec un fort et un faible. Le faible, l'inférieur a le droit de réclamer un cadeau à une période précise de l'année et le fort, le supérieur, ne peut le lui refuser. Le temps ne fait rien à l'affaire, un dan namiji bébé est réputé plus fort qu'un dan mace de n'importe quel âge.

Introduction à la pensée azna

L'importance de l'oncle maternel explique que les enfants du frère de la mère sont considérés comme supérieurs à ses propres enfants, dans le cadre du cousinage à plaisanterie. On appelle souvent son oncle maternel "mère" et sa tante paternelle "père". De même on dira de tout dan namiji (enfant d'homme) que c'est un homme (même si c'est une fille) ou de tout dan mace (enfant de femme) que c'est une femme (même si c'est un garçon).

Si la wasa (plaisanterie, blague) est la règle sociale entre diya mata (enfants de femme) et diya maza (enfants d'homme), d'autres relations familiales sont au contraire marquées par la kumya, terme souvent traduit par honte mais que nous préférons appeler réserve, et qui marque un interdit. Les relations entre parents et enfants sont empreints de kumya. Par contre les relations sont très confiantes entre les petis-enfants et leurs grand-parents, avec lesquels ils plaisantent beaucoup. Les relations entre époux sont elles aussi empreintes de kumya, un époux ne devant pas se montrer familier avec son épouse en public.



Histoire de Lougou

A l'entrée du port de Lagos, une statue équestre, celle de la reine Amina de Zazzau¹, lance à la main, fièrement campée sur son cheval, rappelle qu'autrefois aux confins de l'histoire et des mythes fondateurs, le nord du Nigeria fut sans doute gouverné par des reines. En effet, selon la tradition, l'émergence des sept "cités-états" haoussa – Daura, Biram, Gobir, Kano, Katsina, Rano et Zazzau – aurait été précédée par une dynastie de dix-sept reines au moins². En raison des convictions musulmanes postérieures peu portées à donner un rôle de cette importance aux femmes, cette tradition est parfois mise en doute. Mais de l'autre côté de la frontière, dans un village nigérien du Dallol Maouri demeure, bien ancrée encore, l'influence de la "reine-prêtresse" que l'on vient consulter de loin, la Saraouniya³ de Lougou.

Français et nigériens désireux de faire connaître ce haut lieu historique et culturel, nous avons cherché à en connaître et en comprendre

1. La reine Amina de Zazzau est un personnage légendaire qui aurait vécu au XVI^{ème} siècle en pays Haoussa. Durant son règne, Amina aurait été une grande conquérante. Aidée de sa sœur Zaria à la tête d'une armée de vingt-mille hommes, elle aurait annexé plusieurs cités alentours, jusque vers Nupe, et dominé Kano et Katsina au prix de trente quatre années de campagnes quasi ininterrompues. Les restes de plusieurs forteresses de la région portent son nom, et l'idée d'entourer de murailles les cités haoussa lui est attribuée. On rapporte qu'elle ne se serait jamais mariée mais aurait choisi un amant dans chacune des villes conquises. L'expansion de son royaume permit de l'imposer comme le centre du commerce à longue distance de tout le pays haoussa méridional, complétant l'axe traditionnel transsaharien par des échanges est-ouest qui garantissent la prospérité de Zazzau. Elle aurait introduit dans le pays des richesses inconnues jusqu'alors : on cite ainsi à titre de tribut quarante eunuques et dix mille noix de kola.

2. Guy Nicolas, *Dynamique sociale et appréhension du monde au sein d'une société hausa* [16].

3. Saraouniya signifie reine en langue haoussa.

le passé. Comment ce village maouri s'est-il retrouvé un jour le centre d'une onde de choc entre l'histoire de l'Afrique et celle de l'Europe? Qu'est-ce qui pousse à revenir encore en ces lieux, en ce début de XXI^{ème} siècle?

A ceux qui veulent le comprendre et le faire connaître, le passé d'un village comme Lougou offre bien des difficultés.

Nous avons choisi de nous appuyer sur trois documents très différents qui sont complémentaires : tout d'abord, des récits oraux de sages nigériens, relatant les origines et la bataille de 1899, ensuite, un journal de marche, écrit militaire français donnant les détails de l'attaque, enfin, le portrait d'un "chasseur-guerrier" azna chassé de Lougou écrit à partir de souvenirs de famille.

Les origines de Lougou¹

D'après la tradition orale de l'Arewa, les premiers habitants de la région, seraient venus de l'Est, plus précisément du Daura, avec à leur tête la reine-prêtresse Saraouniya. Certains estiment que cette migration eut lieu au XVI^{ème} siècle².

Le récit des origines : tradition de Lougou

Départ de Saraouniya

La première Saraouniya est venue ici de Daura... Il y avait un chef à Agadez, un à Birnin Bayoru, un au Bornu et celui du Daura. Le chef de Daura à sa mort a laissé une fille, Yar Kasa, ainsi que sa grande sœur qui avait trois enfants mâles et un petit frère nommé Kukuba. Les dangi³ ont dit : "*Kai!* [Tiens!] *Puisque le chef du Daura n'a pas de*

1. Cette partie est basée sur la tradition orale de Lougou recueillie "*Nicole Moulin Saraounia en pays Maouri*", [12] et Boubé Gado *Les traditions de Lougou, de Birnin Lokoyo et de Massalata : waka a bakin mai ita*, qui contient des entretiens avec Saraouniya Gado et son entourage [4].

2. Voir Marc-Henri Piault, *Histoire mawri* [18].

3. Groupe des descendants d'un ancêtre commun.

garçon assez grand, que Yar Kasa prenne la chefferie [son frère étant trop petit et sa sœur ayant déjà des enfants]. A sa mort, quelqu'un d'autre reprendra la chefferie". Certains, qui voulaient la chefferie, décidèrent d'assassiner Yar Kasa : "Là où s'assoit le chef, sous sa natte, la tafingiwa¹, on va creuser un puits, on enlève le sable et on le cache. On creuse, on balaye le lieu, on apporte la tafingiwa, on la pose sur le puits en dessous. Quand elle posera le pied sur le trône elle s'enfoncera". Alors ils se regroupent et creusent le sable. Ils apportent la natte du chef, la posent sur le trou. Entre temps les enfants de la grande sœur de Yar Kasa ont entendu la machination. Ils sont allés la prévenir. Elle a décidé de s'enfuir chercher une terre pour y vivre en paix. Ils sont partis à la nuit tombée, vers la terre d'Abzin². Quand les gens sont allés pour la mettre sur le trou, ils n'ont trouvé personne. La nuit on ne suit pas les traces.

Sur la route. Découverte de Tunguma, arrivée à Lougou

Yar Kasa décida de quitter le Daura sur une jument. Elle était accompagnée de deux frères Gije et Goje. Un troisième homme, Guji, était en tête. Quand on demandait à Saraouniya : "*C'est ton frère?*", elle répondait "*oui*" ; "*C'est ton mari?*", elle répondait "*oui*". "*C'est ton esclave?*", elle répondait "*oui*". Selon certaines traditions, Guji pourrait avoir été le premier Magaji, c'est à dire celui qui procédait aux sacrifices.

Sur leur route, ils ont trouvé quatre pierres sous un baobab. Ils entendirent une des pierres parler : "*Kai, wadan can, kai ! Hé vous là bas, où partez vous?*" "*Nous voilà, on s'en va par là*" La pierre leur a dit : "*Prenez-moi. Là bas, vous verrez un grand baobab³. Quand vous arriverez là bas, auprès de ce baobab, vous me déposez, ne vous arrêtez pas, vous allez trouver une terre où vous asseoir [vous installer].*"

1. Littéralement : paume de l'éléphant, natte où s'assoit le chef.

2. Abzin : Nord, désigne la région d'Agadez.

3. En haoussa "uwa kuka" : littéralement mère du pain de singe (autre nom du fruit du baobab).

Depuis Daura, ils ont pris la pierre, nommée Tunguma. Ils marchaient, la portant sur la tête. Ils ont marché jusqu'à un grand baobab. Ils l'ont déposée, elle a dit "*Si quelque chose vous pose problème, vous revenez, je vous guiderai.*" Ils ont posé leurs bagages à Kufan Lugu¹, près d'une mare permanente, avec des arbres à l'Ouest. Ils ont commencé à faire des sacrifices avec les petits calaos, ciliko, et les poules sauvages, kazalgiza. C'était le Magaji qui égorgait. Ils chassaient toutes sortes d'animaux et les sacrifiaient sur une pierre. Les génies n'avaient pas de nom. Dans cette terre, depuis Agadez, il n'y a personne, sauf elle, la Saraouniya, le chef d'Agadez, celui de Birnin Bayoru, celui de Bornu. Ils sont quatre chefs dans cette terre, personne n'est venu avant eux.

Arrivée et accueil par la Saraouniya des yarawa, des basuwa ou gints'awa

D'autres hommes, deux frères, des chasseurs de lions, des yarawa, sont venus qui ont dit : "*Nous aussi, nous sommes venus pour rester.*" Saraouniya leur a dit de trouver un endroit pour s'installer. Ils l'ont trouvé. Puis ils sont allés à la mare, ils ont eu de la viande. Saraouniya a dit : "*Ah moi, je ne mange pas de lion.*" Ils ont chassé d'autres viandes et les ont apporté à Saraouniya. Ils ont fait des cases à Zakuda. Les femmes y partaient piler le mil ; ils passaient la journée là bas, mais c'est à Lougou qu'ils venaient causer et qu'ils passaient la nuit. Un jour, quelqu'un est venu, nommé Gints'a, avec son frère, des chasseurs. Ils ont demandé à Saraouniya l'autorisation de s'installer, et sont allés dans une brousse nommée Basuwa, là où il n'y a rien, sauf les jujubiers et les baobabs.

Arrivée de Baura, union avec une fille de Saraouniya et fondation de Bagaji

Puis Baura est arrivé dans le village avec sa forge sur la tête, en disant à Saraouniya : "*Je suis ton étranger* [je te demande l'hospita-

1. Ancien site de Lougou. Lugu (Lougou) signifie coin en haoussa.

lité]". Il est resté trois ans en forgeant, sans femme. Saraouniya a dit : *"Un homme travailleur ne reste pas sans femme, et celui qui est mon beau-fils ne forge pas"*. Elle a ajouté : *"Je te donne une fille de mon ventre"*. Baura a répliqué : *"Moi, je ne peux pas me nourrir sans forger"*. Saraouniya a dit alors : *"Ceux qui partent pour la chasse, les yarawa, il faut les suivre pour la chasse"*. Il les a suivis. Alors Saraouniya a dit : *"Tu vois, la femme, je te la donne, maintenant il faut que tu enterres cette forge"*. Ce qui fut fait. Il a trouvé un bosquet de dattiers au désert, et il est revenu lui dire qu'il avait vu un endroit qui convenait pour la chasse, à Bagaji. Baura partait un an à la chasse, puis revenait pour cultiver. Une année, avant de revenir, il a plu à Bagaji, là où il campait en brousse. Il a semé les graines qui lui restaient. Lui et sa femme sont revenus à Lougou, où ils ont cultivé. Après la récolte, Baura est retourné à Bagaji, et a trouvé que le mil avait poussé tout seul, il l'a récolté. Il est revenu à Lougou se préparer à la chasse, puis est reparti à Bagaji. Finalement, Baura s'est installé à Bagaji. Quand Saraouniya lui a donné femme, elle a pris de la terre dans ses mains et la lui a remise. Elle a ajouté : *"Vas-y creuser un trou profond qui puisse engloutir ces outils de forge, tu y verseras ce sable. Puis ensuite tu prendras ton enclume et tu la poseras dessus. Après tu recouvriras avec du sable. Alors tout ce que tu demanderas là, tu l'obtiendras. Tu mangeras, tu boiras"*. Il partit enterrer son enclume, là-bas à côté de lui¹.

Les amours d'Ari fils du chef du Bornu et de Fadu fille de Baura

Le chef du Bornu vint à passer par là, à Bagaji. Car, depuis la terre du Bornu, il y a une route qui passe à Bagaji, jusqu'à Birnin Bayoru. Le chef, au moment de la récolte des haricots, quitte le Bornu pour la razzia, vient jusqu'à Birnin Bayoru et prend les richesses des gens. Puis il rentra chez lui en passant par Birnin Kabi². Il mangent là les ani-

1. Cette interdiction de forger reste mystérieuse. Le lieu où la forge est enterrée est le lieu de culte de Baura.

2. Nigeria actuel.

maux razziés, jusqu'à l'arrivée du froid, puis revient encore à la même période. Donc un jour, sur la route de ses razzias, le chef du Bornu arrive à Bagaji avec son fils Ari, fiévreux. Il dit à Baura : "*Voilà un enfant, peut-être ne mourra-t-il pas, mais peut-être va-t-il mourir, alors je te le confie. Je le confie à Allah et à son messager. Je ne reviens pas avant l'an prochain à la même époque, le voilà, je te le confie*". La femme de Baura avait eu une fille, Fadu. Ari, une fois guéri, a travaillé avec Baura. Au moment des pluies, il a semé avec lui, ils étaient dans le même champ. La fille de Baura apportait à Ari de l'eau à boire et pour la douche. Quand elle lui apportait la fura¹, Ari lui faisait la cour : "*Fadu, maifura da foy-foy, Fadu m'amène une calebasse avec le couvercle!* [La fura seulement, où la fille avec?]" . La fille le dit à sa maman, qui le dit à Baura. Baura dit de faire attention. Il ne faudrait pas que les enfants fassent une grossesse batarde dans cette maison.

A la fin de l'année, au moment de la récolte des haricots, le chef du Bornu est venu. Il a demandé à Baura : "*Où est ce que je t'ai confié?*". Baura dit : "*Il est là, et tu vois celle là, c'est ta belle fille*". Il l'a trouvée en grossesse. Baura leur a dit de la prendre avec eux. "*Comment? dit le chef du Bornu. Celui qui va en guerre et qui y amène une femme enceinte, il ne sait pas où est son âme!* [il a perdu l'esprit!]" Il est parti avec son fils Ari en laissant Fadu à Bagaji. Ils se sont battus là bas et sont retournés au Bornu sans repasser à Bagaji.

Le rejet des jumeaux Ganci et Akazama par leur père, la mort de Ganci

Le chef du Bornu envoie ses dogarei, ses gardes, pour le baptême. Fadu a accouché de jumeaux, l'un s'appelle Ganci, l'autre Akazama. Lors du baptême, une femme observe les scarifications des étrangers : "*deux ici jusqu'aux oreilles (à droite), deux ici, jusqu'aux oreilles (à gauche) et une shaatani, un trait au coin du nez. En tout ça fait cinq*". On les a faites aux enfants. Quand le chef du Bornu en a été informé,

1. Boule de mil cuite et délayée dans le l'eau.

il a dit que ces cicatrices ressemblaient à celles de leurs inférieurs [Comme les jumeaux sont de naissance noble, ils devraient avoir des scarifications de leur père]. Il a dit "*Mes petits-enfants ne peuvent être mis ensemble avec les enfants de mes gardes. Mes petits-enfants ne peuvent être mis ensemble avec mes propres enfants s'ils ont les cicatrices de mes gardes. Tout ceci n'est pas possible, qu'ils restent là-bas!*" Il a refusé que ses petits-fils rentrent au Bornu et ils sont restés à Bagaji. Le prénom d'Akazama vient de ce rejet : "*A ka zama can, reste là bas!*".

Les enfants ont commencé à ramper, ils ont voulu s'approcher de Baura. Ganci a touché Baura à la nuque, Baura l'a touché avec son bras¹, et l'enfant est tombé mort. Quand il est mort, un moment après, Baura dit : "*Eh bien! Levez-vous et allez enterrer ce garçon!*". On l'a pris, on l'a enterré.

Origine de la chefferie des arawa

C'est Akazama, le jumeau survivant, fils de Fadu et Ari, qui est le premier chef des arawa, le fondateur de la dynastie des Sarkin² Arawa. Son père Ari est fils du Sarkin Bornu, sa mère Fadu est fille de Baura et petite-fille de Saraouniya par sa mère.

D'autres chefs sont issus de la fille de Baura

Le temps passa. Un jour un Peul, nommé Ruahi, vint à Bagaji et épousa Fadu. Il resta un an auprès d'elle et elle devint enceinte. Avant qu'elle n'accouchât, il se leva et s'en alla. Après son départ, elle donna naissance à un fils que l'on appela Ruahi et qui devint Sarkin Ruahi. C'était ainsi un petit-frère du Sarkin Arawa. Par la suite, alors que Ruahi avait grandi, un homme arriva que l'on appelait Lahama. Il vint lui aussi la trouver et l'épousa. Quand le mariage fut célébré, il

1. Ceci est la version de Lougou. A Bagaji et à Matankari, on dit que c'est suite à un regard de Baura que Ganci est mort.

2. Roi, chef.

séjourna un an et elle conçut. Il s'en alla lui aussi et la laissa là. Quand elle eut accouché, l'on appela l'enfant Lahama et c'était un garçon. Quand ce dernier devint lui aussi un jeune garçon, un homme que l'on appelait Tudu vint à son tour. L'on célébra le mariage, il demeura un an et elle conçut. Quand elle devint enceinte, lui aussi s'en alla et il la laissa. Quand elle accoucha d'un fils, on l'appella Tudu. Il y eut encore un autre homme, nommé Na Yamma, qui vint et trouva que le dernier né avait grandi. On célébra le mariage, il passa l'année là et elle conçut. Quand elle devint enceinte, il s'en alla. Alors elle accoucha d'un fils que l'on appela Na Yamma et dont on fit le Sarkin Yamma Ligido. Voilà l'origine du Sarkin Yamma Ligido, du Sarkin Tudu, de Lahama Kwara, du Sarkin Ruahi. C'étaient les petits frères d'Akazama. Ils étaient cinq et avaient tous la même mère. C'étaient les petits-enfants de Saraouniya. Ils ont tous emprunté les scarifications de leur grand frère, puisque de pères différents avec des cicatrices inconnues. C'est à ce moment là qu'ils sont devenus des arawa, en adoptant les scarifications d'Akazama, fils d'Ari.

Gubawa et arawa

Si nous résumons les origines de Lougou et la formation de l'Arewa, selon la tradition de Lougou, nous avons donc les étapes suivantes :

- Fondation de Lougou par l'arrivée de la première Saraouniya, Yar Kasa, originaire du Daura, avec un groupe comprenant ses deux frères Gije et Goje, et le premier Magaji, Gugi, sur une terre jusque là inhabitée. Ce groupe forme le noyau des gubawa.

- Arrivée de nouveaux habitants qui fondent de nouveaux quartiers de Lougou ou d'autres villages sous autorité de Saraouniya. Ils sont composés des yarawa, qui s'installent à Zakuda, des gints'awa, basuwa, qui s'installent à Basuwa et d'autres. Ces nouveaux groupes font partie des gubawa.

Lougou et Saraouniya

- Arrivée de Baura, le forgeron, accueilli par Saraouniya. Elle lui donne une fille en mariage, il abandonne la forge et fonde, avec l'accord de Saraouniya, le village de Bagaji. Baura et ceux de Bagaji font aussi partie des gubawa.

- Passage du chef du Bornu à Bagaji qui y laisse son fils Ari pour une saison. Ari a deux jumeaux de la fille de Baura, Akazama et Ganci, qui sont les petits-fils du Baura et donc les descendants de Saraouniya. A la suite d'une erreur de scarification, ils sont rejetés par leur grand-père le chef du Bornu. Ganci meurt dans un accident causé par Baura. C'est cette mort d'un des jumeaux qui est à l'origine de la relation d'évitement entre le chef de l'Arewa d'un coté, et Baura et Saraouniya de l'autre. Jusqu'à présent le chef de l'Arewa et Baura ne se voient jamais face à face, en cas de rencontre, un écran les sépare. Akazama, le jumeau survivant, fut le premier chef des arawa.

- D'autres chefs sont issus des différentes unions de la fille de Baura, à la suite de sa séparation d'avec Ari. Ils sont donc eux aussi les petits-fils de Baura et les descendants de Saraouniya. Il s'agit de Sarkin Ruahi, Sarkin Lahama, Sarkin Tudu, Sarkin Yamma etc ... On leur fit les mêmes scarifications qu'à leur grand frère Akazama et ils sont eux aussi des arawa.

L'ensemble des gubawa et arawa forme la population maouri. Le récit des origines exprime clairement la diversité d'origine des maouri, habitants de l'Arewa, qu'il n'y aurait donc aucun sens à qualifier d'ethnie.

Cette tradition de Lougou semble être connue et acceptée dans tout l'Arewa, mais des nuances importantes sont à noter. A Bagaji, par exemple, on dit que Baura est le petit frère de Saraouniya, et non son gendre. On nie aussi que Baura soit au départ un forgeron. Nous n'avons pas tenté de rendre compte des diverses versions du récit des origines dans ce livre, centré sur Lougou, mais tenons à

mentionner leur existence.

Donc, le lieu des origines est situé à Lougou. Plusieurs sous-groupes se sont pour des raisons diverses mis sous la protection de la Saraouniya, qui les adoptait et leur désignait un coin de l'espace à occuper. Quiconque pratique le culte animiste vient de ce village de Lougou. *"C'est le lieu originel, ici à Lougou. Il faut qu'on [Saranouiya] te dise d'aller t'installer à tel endroit, d'aller dans telle région pour trouver les moyens de ta subsistance. L'un prend la direction de l'Est, tel autre la direction de l'Ouest, tel autre la direction de l'Abzin (Nord) ou la direction du Kabi (Sud)... C'est là que se trouve la maison mère. Vois-tu?"*

Le pouvoir de Lougou est fondé sur l'antériorité d'occupation des terres et les alliances originelles avec les génies de cette terre. *"Depuis le Katsina jusqu'aux bords des Eaux du fleuve Niger, nous ne partageons ce pays avec personne d'autre que Dieu, son Envoyé et notre mère, la terre. Nous en sommes les possesseurs."*

Les gubawa sont organisés en clans, sous la direction de prêtres doyens, les yan kasa. C'est autour de Saraouniya que se répartissent les clans, dont les prêtres assurent les sacrifices nécessaires, chacun pour un moment particulier de l'année et pour un secteur de l'univers. Ces prêtres portent le nom de leur clan, agissent par délégation de la reine, et sont les intermédiaires entre les hommes et la nature.

C'est donc de Saraouniya que toutes les chefferies de l'Arewa sont débitrices. Ce que confirme Dabo Samba à la cour de Baura¹. *"Nous, ce que nous avons entendu c'est, qu'en ce temps, tout le monde était sous la protection de Saraouniya. Vous vous travaillez avec le bic. Mais c'est nous qui connaissons la vérité. Et la vérité la voilà: tous les gens sont issus de Lougou."*

Saraouniya donnait ainsi leur titre aux différentes chefferies, qui

1. Boubé Namaïwa, Marie-Françoise Roy et Bori Zamo, notes 2003 [15].

sont toutes à égalité devant elle. Tous les chefs, issus de la fille que Baura a eue de sa propre fille, sont ses descendants. Ainsi, autour de Saraouniya se retrouvent Baura, Sarkin Ruahi, Sarkin Tudu, Sarkin Lahama, Sarkin Arawa, Kona¹...

Dynamiques historiques

*Conflits dans l'Arewa*²

Aux côtés de l'organisation clanique des gubawa, autour de Saraouniya, s'est peu à peu instauré un système politique fondé sur la guerre, le pouvoir dynastique des Sarkin Arawa. Peu à peu, deux pouvoirs en sont venus à se superposer en pays maouri : d'une part, celui des compagnons de Saraouniya, les gubawa, autochtones, "maîtres de la terre" que l'on nomme aussi azna, d'autre part celui des arawa, "maîtres de la guerre"³ qui avaient sabre et cheval. Ces derniers, prenant en charge le pouvoir politique, laissèrent aux premiers la prépondérance religieuse fondée sur la religion azna, religion de la terre et des puissances de la nature. Mais le religieux et le politique interfèrent.

L'histoire maouri, notamment celle des successions des Sarkin Arawa, est en quelque sorte faite de coalitions de prêtres gubawa alliés avec certains arawa qui ont manœuvré entre les forces rivales des prétendants au titre de Sarkin Arawa, sachant que les nominations des chefs arawa sont théoriquement faites par les prêtres azna, notamment Baura, par délégation de Saraouniya. A Lougou on affirme : "*Saraouniya ne sortait jamais de Lougou et avait un grand pouvoir. Baura, le grand prêtre de Bagaji, venait très souvent à Lougou*"⁴. On dit aussi que Saraouniya était le personnage central et que Baura recevait

1. Chef de Dogondoutchi, lui aussi descendant d'Ari.

2. Ces observations sont empruntées à Marc-Henri Pault, [18] et Eliane de Latour [3] qui ont enquêté dans les années 1970 et 1980.

3. Eliane de Latour [3].

4. Idi Issa Tondi, Yvon Logéat et Bori Zamo, notes [29].

d'elle une délégation pour introniser tous les chefs¹. Quand les chefs avaient payé ce qu'ils devaient donner à Saraouniya, elle délèguait le Baura pour les introniser. Tous les chefs au même titre payaient l'impôt à Saraouniya, même Baura. "*Le Sarkin Arawa doit amener les têtes d'animaux à Saraouniya, pour qu'il devienne chef il faut d'abord qu'il dépose les têtes d'animaux.*"

Les alliances endogamiques des arawa tendent à favoriser une société orientée vers le pouvoir au contraire des sociétés gubawa, exogamiques, qui sont, elles, non hiérarchisées. Le jeu croisé de ces deux sociétés ont induit une "instabilité permanente où chaque partie essaie de récupérer un pouvoir qui lui échappe."²

C'est la raison pour laquelle la coexistence des deux groupes ne put aboutir à la constitution d'un état² car ils se trouvèrent en quelque sorte dépendants l'un de l'autre : toute charge politique devant être confirmée par une reconnaissance religieuse, qui lui assurera la sarauta, ou souveraineté. Mais le détenteur de la sarauta aura dû faire preuve de karhi, la force qui lui vient de l'univers, qualité que les prêtres lui auront reconnue pour l'investir. Ce va-et-vient permanent fut très certainement un atout pour la population maouri. Au confluent d'influences diverses, les femmes et les hommes de cette région étaient prédisposés à élargir leur représentation du monde et d'eux-mêmes, absorbant toute expérience nouvelle afin de lui donner un contenu adapté aux nécessités locales. Leurs chefs, jusqu'à la période coloniale, ont su conserver une certaine autonomie vis à vis des empires voisins, en particulier, l'empire de Sokoto³.

1. Boubé Gado *Les traditions de Lougou, de Birnin Lokoyo et de Massalata* [4].

2. Marc-Henri Pialut, *Histoire mawri* [18].

3. Depuis le X^{ème} siècle, les peuples de langue haoussa avaient occupé le nord-ouest du Nigeria et le sud-ouest du Niger actuels et fondé des « cités-états » que prit en mains au début du XIX^{ème} siècle, le réformateur islamique Peul, Ousmane dan Fodio. L'empire peul de Sokoto ainsi créé au détriment de l'aristocratie des cités haoussas subsista pendant tout le XIX^{ème} siècle. Mais les chefs de l'Arewa réussirent pendant tout ce temps à préserver une certaine autonomie sans pour autant constituer un état à proprement parler.

On peut retenir que, dans l'Arewa, trois pôles coexistent donc à la fin du XIX^{ème} siècle : Lougou, avec Saraouniya, Bagaji avec Baura et Matankari, avec Sarkin Arawa, dans un contexte de conflits permanents, et d'équilibre fragile.

Mais venant de plus loin, d'autres orages se préparent qui auront, dans la région, l'effet d'un cataclysme.

Partage de l'Afrique entre puissances européennes

Ce 26 février 1885, le chancelier allemand Bismarck¹ est satisfait: il a convié les représentants des États-Unis et de treize pays européens à une conférence sur l'Afrique. Le but est clairement affiché : se répartir les dernières terres qui échappent à la mainmise des grandes nations. En trois mois, ont été définies les conditions de l'occupation du continent africain : liberté de navigation sur les grands fleuves, Niger et Congo, liberté pour les États européens déjà présents sur le littoral d'annexer l'arrière-pays correspondant. L'Angleterre se réserve la possibilité de constituer un axe continu du Caire au Cap, à la pointe sud du continent. La France obtient des droits sur les vastes territoires de l'Afrique de l'Ouest. Le chancelier escompte qu'ainsi, les Français oublieront l'Alsace-Lorraine². Les Français ne l'oublieront pas mais à propos de la colonisation, le débat se déchaîne en France. Si l'opinion publique se désintéresse encore dans son immense majorité des conquêtes coloniales, les hommes politiques, – qu'ils les défendent ou les condamnent –, en perçoivent les enjeux.

Jules Ferry³, par exemple, qu'on considère en France comme un homme de progrès à cause de son action en faveur de l'école républicaine, n'avait aucun scrupule à justifier la conquête impérialiste par des concepts racistes. Georges Clémenceau, au nom des idéaux de la

1. Chancelier de l'Empire allemand, né en 1815, mort en 1898.

2. La France a été battue lors de la guerre contre l'Allemagne en 1870. L'Alsace et la Lorraine ont été annexées par l'Allemagne, elles redeviendront françaises après la guerre de 1914-18.

3. Homme politique français, né en 1832, mort en 1893.

révolution française, se dresse lui contre cette notion de race supérieure, et conteste avec véhémence l'idée que la supériorité technique puisse donner le droit d'opprimer les peuples.

Une joute oratoire au parlement entre Jules Ferry et Georges Clémenceau est restée fameuse.

Jules Ferry prononce le 28 juillet 1885 un discours dont voilà des extraits.

Il faut dire ouvertement qu'en effet les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures... (Rumeurs sur plusieurs bancs à l'extrême gauche.)

Je répète qu'il y a pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures... (Marques d'approbation sur les mêmes bancs à gauche, nouvelles interruptions à l'extrême gauche et à droite.) La vraie question, messieurs, la question qu'il faut poser, et poser dans des termes clairs, c'est celle-ci : est-ce que le recueillement qui s'impose aux nations éprouvées par de grands malheurs doit se résoudre en abdication?¹ [...] Est-ce que, absorbés par la contemplation de cette blessure qui saignera toujours, ils laisseront tout faire autour d'eux ; est-ce qu'ils laisseront aller les choses ; est-ce qu'ils laisseront d'autres que nous s'établir en Tunisie, d'autres que nous faire la police à l'embouchure du fleuve Rouge et accomplir les clauses du traité de 1874, que nous nous sommes engagés à faire respecter dans l'intérêt des nations européennes? Est-ce qu'ils laisseront d'autres se disputer les régions de l'Afrique équatoriale? Laisseront-ils aussi régler par d'autres les affaires égyptiennes qui, par tant de côtés, sont des affaires vraiment françaises? (Vifs applaudissements à gauche et au centre. Interruptions.)

Je dis que la politique coloniale de la France, que la politique d'expansion coloniale, [...] s'est inspirée d'une vérité sur laquelle il faut pourtant appeler un instant votre attention : à savoir qu'une marine

1. Allusion à la défaite de la France dans sa guerre contre l'Allemagne en 1870.

Lougou et Saraouniya

comme la nôtre ne peut pas se passer, sur la surface des mers, d'abris solides, de défenses, de centres de ravitaillement. ("Très bien! Très bien!" Nombreux applaudissements à gauche et au centre.) L'ignorez-vous, messieurs? Regardez la carte du monde... et dites-moi si ces étapes de l'Indochine, de Madagascar, de la Tunisie ne sont pas des étapes nécessaires pour la sécurité de notre navigation? (Nouvelles marques d'assentiment à gauche et au centre.)[...]

Rayonner sans agir, sans se mêler aux affaires du monde, en se tenant à l'écart de toutes les combinaisons européennes, en regardant comme un piège, comme une aventure toute expansion vers l'Afrique ou vers l'Orient, vivre de cette sorte, pour une grande nation, croyez-le bien, c'est abdiquer, et dans un temps plus court que vous ne pouvez le croire ; c'est descendre du premier rang au troisième et au quatrième. (Nouvelles interruptions sur les mêmes bancs. "Très bien! Très bien!" au centre.)

Georges Clémenceau¹ lui répond en ces termes, le 30 juillet 1885 :

Je passe maintenant à la critique de votre politique de conquêtes au point de vue humanitaire. [...] "Nous avons des droits sur les races inférieures. Les races supérieures ont sur les races inférieures un droit qu'elles exercent et ce droit, par une transformation particulière, est en même temps un devoir de civilisation". Voilà, en propres termes, la thèse de M. Ferry et l'on voit le gouvernement français exerçant son droit sur les races inférieures en allant guerroyer contre elles et les convertissant de force aux bienfaits de la civilisation. Races supérieures! Races inférieures! C'est bientôt dit. Pour ma part, j'en rabats singulièrement depuis que j'ai vu des savants allemands démontrer scientifiquement que la France devait être vaincue dans la guerre franco-allemande, parce que le Français est d'une race inférieure à l'Allemand. Depuis ce temps, je l'avoue, j'y regarde à deux fois avant de me retourner vers un homme et vers une civilisation et de prononcer : homme ou civilisation inférieure ! [...]

1. Journaliste et un homme politique français, né en 1841, mort en 1929.

Je ne veux pas juger au fond la thèse qui a été apportée ici et qui n'est autre chose que la proclamation de la puissance de la force sur le Droit. L'histoire de France depuis la Révolution est une vivante protestation contre cette unique prétention. C'est le génie même de la race française que d'avoir généralisé la théorie du droit et de la justice, d'avoir compris que le problème de la civilisation était d'éliminer la violence des rapports des hommes entre eux dans une même société et de tendre à éliminer la violence, pour un avenir que nous ne connaissons pas, des rapports des nations entre elles. [...] Regardez l'histoire de la conquête de ces peuples que vous dites barbares et vous y verrez la violence, tous les crimes déchaînés, l'oppression, le sang coulant à flots, le faible opprimé, tyrannisé par le vainqueur! Voilà l'histoire de votre civilisation! [...] Combien de crimes atroces, effroyables ont été commis au nom de la justice et de la civilisation. Je ne dis rien des vices que l'Européen apporte avec lui : de l'alcool, de l'opium qu'il répand, qu'il impose s'il lui plaît. Et c'est un pareil système que vous essayez de justifier en France dans la patrie des droits de l'homme!

Je ne comprends pas que nous n'ayons pas été unanimes ici à nous lever d'un seul bond pour protester violemment contre vos paroles. Non, il n'y a pas de droit des nations dites supérieures contre les nations inférieures. Il y a la lutte pour la vie qui est une nécessité fatale, qu'à mesure que nous nous élevons dans la civilisation nous devons contenir dans les limites de la justice et du droit. Mais n'essayons pas de revêtir la violence du nom hypocrite de civilisation. Ne parlons pas de droit, de devoir. La conquête que vous préconisez, c'est l'abus pur et simple de la force que donne la civilisation scientifique sur les civilisations rudimentaires pour s'appropriier l'homme, le torturer, en extraire toute la force qui est en lui au profit du prétendu civilisateur. Ce n'est pas le droit, c'en est la négation. Parler à ce propos de civilisation, c'est joindre à la violence, l'hypocrisie.

Clémenceau ne sera pas entendu et on sait le succès qu'obtiendra l'idée coloniale dans la première moitié du XX^{ème} siècle.

Dès 1885, la course est donc ouverte pour étendre les empires. La France se doit de parvenir au Tchad avant la Grande-Bretagne, sa rivale, pour relier entre elles ses possessions en Afrique Occidentale et Afrique Equatoriale.

Trois missions sont alors formées pour se rejoindre au Tchad : la mission Afrique centrale dirigée par les capitaines Voulet et Chanoine partira de Dakar, la mission dirigée par Foureau et Lamy, partira d'Alger et la mission Gentil partira de l'Oubangui. Elles auront pour tâche de soumettre le sultan du Ouadai, Rabah, et de s'assurer le contrôle de la région avant les anglais.

La mission Afrique Centrale au Niger

Début 1899, la mission Afrique-Centrale, dite souvent mission Voulet-Chanoine, entre donc au Niger, pour rejoindre le Tchad.

La Mission se compose de sept européens, officiers et sous-officiers. Elle est dotée d'un canon de montagne et réunit plusieurs centaines d'hommes, wolofs¹, bambaras² et mossis³, armés de fusils, souvent accompagnés d'une compagne, parfois de toute une famille, et plusieurs centaines d'animaux. La Mission consomme plusieurs dizaines de tonnes d'eau par jour ce qui représente une charge énorme pour les territoires qu'elle traverse.

D'après Chantal Ahounou⁴ : Face aux difficultés d'approvisionnement et à la cruauté de ses chefs, la colonne va vite se livrer aux pires atrocités. Sur la route de Say à Dori, cinq villages sont brûlés et pillés, ce qui suscite l'indignation du commandant Crave résident de Say. Voulet et Chanoine font régner la terreur au sein de la mission. Les

1. Peuple du Sénégal.

2. Peuple du Mali.

3. Peuple du Burkina Faso dont la colonne Voulet Chanoine était majoritairement composée.

4. *A la recherche de Voulet, sur les traces sanglantes de la mission Afrique Centrale* [1].

Histoire de Lougou



Capitaine Voulet



Capitaine Chanoine



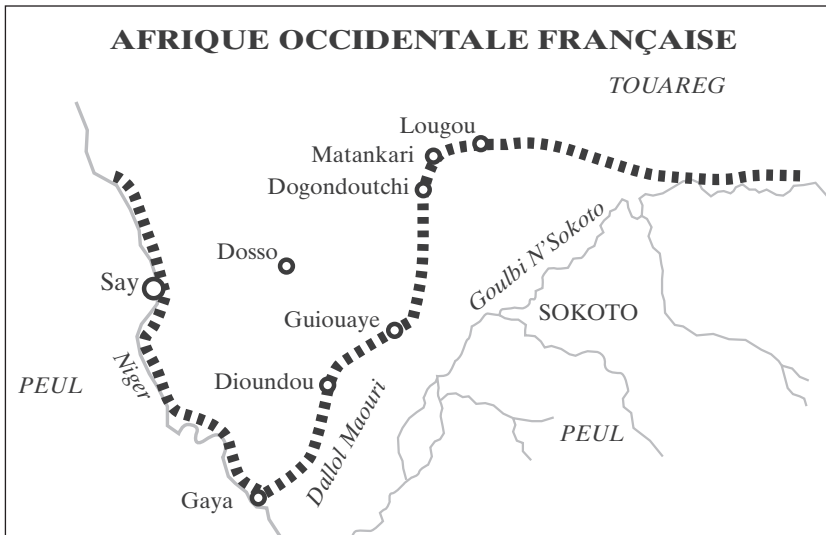
Major Henric



Lieutenant Joalland

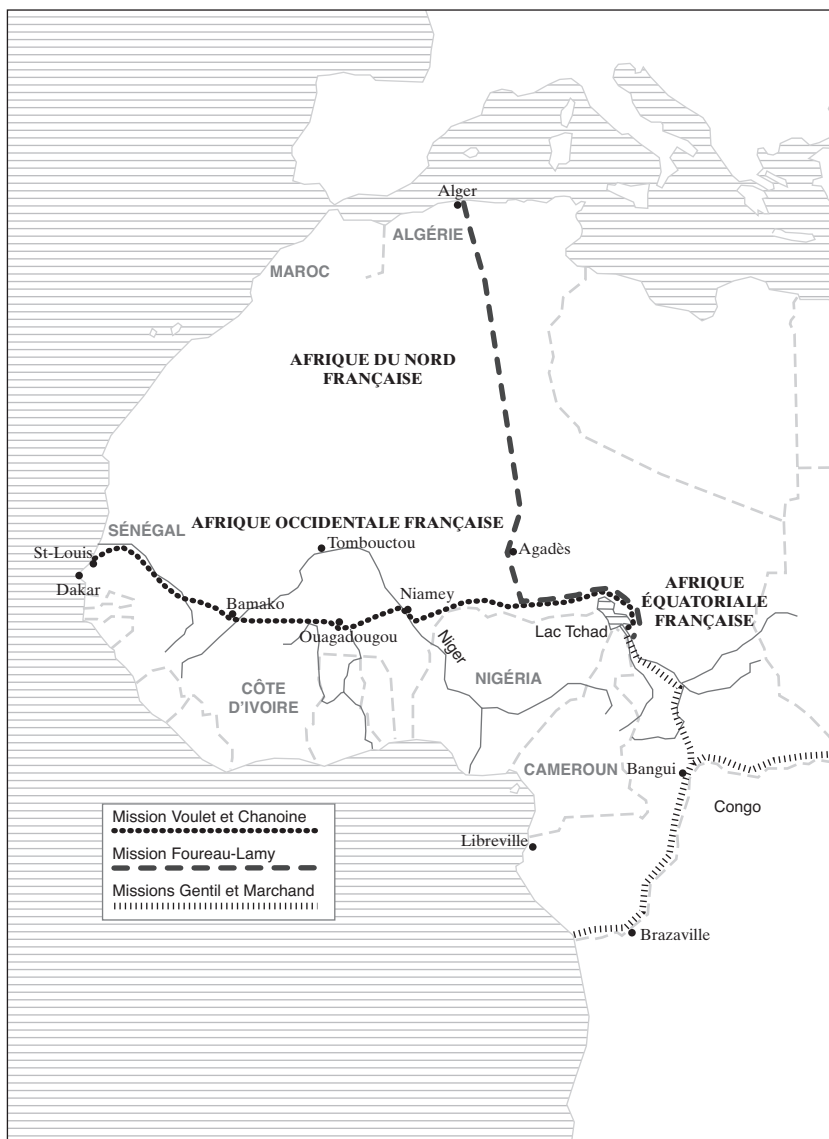


Lieutenant Péteau



La mission Afrique Centrale au Niger

Lougou et Saraouniya



porteurs mal traités et mal nourris sont décimés par la dysenterie. Les châtiments corporels et les condamnations à mort sont fréquentes: pour une faute aussi légère que la perte de 124 cartouches, le tirailleur Moussa Koné est fusillé, d'autres connaîtront le même sort. [...] Sansanné Haoussa et les villages avoisinants sont systématiquement pillés avec l'accord des chefs européens. 101 hommes, femmes et enfants sont massacrés. Le capitaine Granderye a suivi avec quelques semaines de décalage le parcours de la mission à partir de Sansanné : *"Nous avons eu de grandes difficultés à trouver des guides, le pays ayant été mis à feu et à sang par la mission Voulet. Les rares habitants qui avaient échappé au massacre dans les villages qui n'étaient pas brûlés s'enfuyaient à la seule vue du drapeau tricolore."*

Pour protester contre ces exactions, le lieutenant Péteau présente sa démission et quitte la colonne fin janvier. Les lettres où il décrit les crimes de Voulet et Chanoine n'arriveront en France qu'au mois d'avril.

Arrivée de la mission Afrique Centrale dans l'Arewa

Arrivée dans l'Arewa en mars 1899, la colonne s'arrête près d'un mois à Matankari où elle reçoit la soumission du Sarkin Arawa Bagage.

Le capitaine Voulet, dans un rapport qu'il écrit pour le Département des Colonies, en mars 1899, décrit une situation toute à son avantage :

Quoi qu'il en soit, à l'heure actuelle, le pays du Maouri, composé des cantons de Kara-Kara, de Guiouyaé, de Lido et de Matankari, comprenant plus de quarante villages, a accepté notre autorité. La prise de Dioundiou a eu un grand retentissement parmi les indigènes, non seulement en raison de la difficulté relative de l'entreprise mais encore parce que toutes les populations des environs, au courant de la trahison des gens de Dioundiou à notre égard, ont vu, avec plaisir, le juste châtiment infligé à ce village, que tout le monde redoutait un peu dans le pays.

Lougou et Saraouniya

Les chefs des quatre cantons du Maouri et celui de Dioundiou, m'ont remis des déclarations écrites, par lesquelles ils s'engagent pour eux-mêmes et leurs sujets:

1° à se soumettre à l'autorité française

2° à accepter tous les impôts qui leur seront fixés par la suite

3° à reconnaître jusqu'à nouvel ordre comme leur chef, le commandant français de Dosso, auquel ils iront se présenter à bref délai, de ma part

4° les chefs de canton demandent en échange de leur soumission à l'autorité française qu'ils soient à l'avenir protégés d'une façon effective contre les agressions incessantes dont ils sont l'objet de la part des Foulbés du Sokoto qui ruinent et dévastent périodiquement le pays. Mr le Gouverneur du Dahomey, le chef de poste de Dosso et le lieutenant commandant le cercle de Karimama sont mis au courant de cette situation nouvelle.

La situation sur le terrain n'est pas aussi favorable que la lettre de Voulet le laisse imaginer. Le journal de marche de la mission Voulet-Chanoine depuis Tombouctou, qui consigne les événements petits et grands de la colonne, s'attache à montrer que les conditions de déplacement dans ce pays inconnu nécessitent l'emploi de la manière forte, sans toutefois faire des allusions directes aux sévices trop cruels. La répression doit être expliquée au cas où, en France, le ministère réclamerait une enquête sur ces exactions.

Béré-Béré, le 10 Avril 1899.

Pour bien comprendre la marche logique de la Mission, il est nécessaire de revenir en arrière.

La rareté de l'eau, l'absence de villages, s'opposèrent à la marche directe de Sansanné-Haoussa vers l'est. La colonne dut descendre le Niger et chercher une route plus facile. A Gagnou, à une trentaine de kilomètres du poste anglais d'Ilo, on était arrivé à une faible distance de

la frontière franco-anglaise, si superficiellement fixée par la convention de juin 1898. (Dallol Maôri). Le moment était venu de trouver une route qui permît à la Mission d'atteindre son but et de vivre, sans toutefois donner naissance à un conflit international par une pénétration sur le prétendu territoire anglais.

Le chef de Mission décida alors que des reconnaissances précéderaient la colonne de plusieurs jours en prenant des renseignements bien précis sur les points d'eau, les villages et la situation politique du pays traversé.

La première reconnaissance, sous la direction du capitaine Voulet, permit au gros de la colonne, sous les ordres du capitaine Chanoine, de se transporter de Gagnou, sur le Niger, à une centaine de kilomètres au nord-est, à Dioundiou et à Diabori ; la colonne était sûre de manger et de boire tout en restant en territoire français.

La deuxième reconnaissance, sous les ordres du capitaine Chanoine, aidé du lieutenant Pallier, permit à la colonne de faire un nouveau bond de 150 kilomètres dans le Nord-Est. Les renseignements fournis par le capitaine Chanoine au capitaine Voulet, furent d'une telle précision que le gros de la Mission, avec son convoi considérable, put avancer sans hésitation et sans peine.

Le capitaine Chanoine quitta le bivouac de Diabori avec le lieutenant Pallier, une trentaine de cavaliers, la compagnie de vélites et la compagnie Pallier le 12 mars. Il arrivait à Guiouayé le soir du même jour (45 kilomètres environ). De ce point important, il envoyait au capitaine Voulet les renseignements les plus précis sur la route de Dioundiou à Guiouayé, les puits, le village et la question de l'eau était parfaitement résolue.

Il indiquait comme points à occuper le premier jour de marche (20 kil.) :

- Kara-Kara, puits abondant, prof. 15 mètres*
- Abdalagi, id id 13 m*

Lougou et Saraouniya

- *Angouango* id
- *Angouakaou* id
- *Angouakadi* id

Pour le deuxième jour de marche (12 kil.)

- *Lido*, puits moins abondant qu'à Kara-Kara, prof. 50m
- *Barobari*, puits peu abondant, très étroit, prof. 50m.
- *Gambasna*, puits moyen, prof. 50m.
- *Diarabisorï*, 2 puits abondants, dans le Dallol, prof. 15m.
- Loudari*, 2 puits prof. 25m

Pour le troisième jour de marche (20 kil.)

- *Guiouyaé*, puits très abondant, prof. 25m
- *Zapdagouina*, puits assez abondant, très profond, 60m
- *Fadama*, puits sur la montagne très abondant, alimente tout un village de 1000 hab. prof. 8m
- *Zambou*, puits moins bon, alimente village de 200 hab., s'ensable facilement, prof. 7m
- *Alasandéï*, puits abondant, prof. 10m
- *Landara*, puits abondant, prof. 10m

Les gens de Guiouayé firent au capitaine Chanoine une réception très convenable. Le chef de l'important canton de Bébéï, dans le Dallol vint le voir en lui amenant un bon cheval, des kolas, de la farine et beaucoup de moutons.

Le 15, la reconnaissance partait de Guiouayé sur Nasaraoua (envir. 30km), après avoir traversé la dépression, elle suivait la falaise orientale. Le capitaine Chanoine signalait des villages nombreux et des puits abondants, surtout à Tibiri, Tiada, Nasaraoua, où il proposait d'établir le bivouac du gros de la colonne.

Le 17 mars, à cinq heures du soir, la reconnaissance quittait Nasaraoua pour franchir de nuit la brousse de 36 kilomètres qui sépare le pays du Maôri de l'Aréoua. Après avoir couché dans la brousse de 10h du soir à 3h du matin, elle arrivait à 7h à Zougalla, premier village

de l'Aréoua, et, à midi, à Dandagoum, après avoir traversé les deux petits villages de Angouamagoudi et Angouagobéï. Le pays n'était pas franchement hostile, mais aucun empressement. Le vieux chef du pays, Bagagi, résident à Matankari vint à Dandagoum faire sa soumission au capitaine Chanoine. Le pays du Maôri Béri ou Arewa paraît être indépendant d'Argoungou ou de Sokoto. Au nord-est, une brousse de trente-cinq à quarante kilomètres le séparerait du pays de Koni, habité par les Haoussas payant un tribut à Sokoto ; ce pays serait très peuplé et posséderait de nombreux puits.

Le 20 mars, le capitaine Chanoine, établi à Matankari, envoyait à Zougalla le lieutenant Pallier afin de préparer l'eau du gros de la colonne. Comme il a été relaté plus haut, le lieutenant fut attaqué dans un ravin, à 6 heures du soir, par les gens de Dandagoum; cette attaque, vivement repoussée, nous coûta 1 tué et 14 blessés.

Il est bon de signaler que dans le Maôri et le Maôri Béri ou Aréoua, la langue est le haoussa. De nouveaux renseignements acquis pendant le séjour dans l'Aréoua permirent au chef de la Mission de choisir une route remplissant les conditions désirables.

Les problèmes qui se posent à la Mission sont donc nombreux. La colonne est très lourde : 567 combattants et leurs familles, 300 femmes et enfants, 200 cavaliers auxiliaires, 700 porteurs, 15 chameaux, 300 bœufs et 180 chevaux. Pour abreuver tous ces animaux et ces hommes, il ne faut pas moins de quarante tonnes d'eau par jour. Où trouver cette eau dans un pays aride en pleine saison chaude (jusqu'à 43 degrés à l'ombre l'après midi)? L'atmosphère générale de la troupe s'en ressent : mouvements d'humeur, malaises, négligences diverses. Les évasions de prisonniers sont fréquentes. Des habitants de plusieurs villages s'opposent violemment quand la Mission exige l'accès libre aux puits.

Et ce ne sont pas les seules difficultés qui sont à l'origine du long séjour de la Mission à Matankari.

D'après Muriel Mathieu¹ : "L'état d'inquiétude et de découragement du chef de mission ne fut pas étranger à cette immobilité. L'état sanitaire des autres officiers laissait également à désirer : "*Bouthel a la fièvre, Henric est rhumatisant, Voulet doit se faire arracher une molaire et Chanoine a la dysenterie*", constate Joalland. Surtout, ainsi que le dit Meynier : "*Cette période d'apathie coïncida avec un état maladif de Voulet et suivit de près une blessure par flèche empoisonnée*", celle qu'il avait reçue en se portant à l'assaut de Dioundiou. Aussi, pendant un mois entier, le chef de la Mission dont le caractère était pourtant si résolu, resta hésitant, anxieux, ne pouvant se décider ni à revenir en arrière pour réorganiser sa troupe, comme dès le début le colonel Klobb lui en avait donné le conseil, ni à pénétrer, contrairement à ses instructions, en territoire d'influence anglaise.

Au-delà de Matankari, Voulet se heurtait, en effet, à deux obstacles. Le premier tenait à la situation politique du pays, le deuxième aux conditions naturelles.

Au point de vue politique, la région n'était pas sûre. Le Sarkin de Matankari, Bagage, avait fait sa soumission à la Mission et un traité en bonne et due forme avait été conclu et transmis au gouvernement français. Mais son influence était très limitée, son autorité sur le pays mal assurée. Aussi les reconnaissances envoyées au nord de Matankari se heurtèrent-elles à l'hostilité de nombreux villages : à Birnin, Chanoine fut attaqué par des cavaliers haoussa; le lendemain, Pallier le fut à Dandagoum. A Goumbi, Voulet et Joalland furent également attaqués ; les gens de Lougou excitaient les villages environnants à l'insoumission et l'influence occulte des Touaregs de l'Imanan se faisait sentir.

Mais la colonne n'était pas seulement immobilisée par suite des résistances qu'elle rencontra et dont elle vint, en général, à bout selon ses méthodes habituelles : "*Un des détachements est attaqué à*

1. Muriel Mathieu : *La mission Afrique Centrale* [11].

Dandagoum, se défend énergiquement et détruit le village... La mission continue sa route vers l'est : les Maouri la laissent partir puis attaquent le convoi de bagages et le pillent. La colonne fait alors demi-tour, revient à Matankari et se livre à une répression exemplaire. " Elle fut surtout arrêtée par les difficultés de la route à suivre le long de l'arc de cercle dessiné par la frontière au nord de Sokoto. Les instructions du gouvernement étaient impératives : contourner la frontière franco-anglaise. Or la région située au nord de Matankari s'annonçait comme complètement désertique. Les renseignements recueillis sur l'est représentaient par ailleurs la route de Lougou, Baïzo, Konni comme la seule existante et malgré tous les efforts faits pour reconnaître l'existence d'une autre route plus au nord qui rejoindrait Tahoua, l'itinéraire de la route passant par Gougouféma fut tenu secret par les habitants de la région.

Dans ces conditions, après un mois d'hésitation, Voulet décida de prendre la route de Konni où vivres et eau semblaient assurés, bien qu'il eût la certitude de passer en territoire anglais. Il écrivit alors au chef du pays de Konni, Maritouari, neveu du sultan de Sokoto, pour l'avertir de son passage et lui faire connaître ses intentions pacifiques. C'est le 15 avril que Voulet se décida enfin à se lancer vers l'est en plein territoire d'influence anglaise et à rompre toute communication par courrier avec la métropole. "

La bataille de Lougou

Voulet a donc décidé de prendre la route de Konni, qui passe par Lougou, pour continuer sa route vers l'Est. L'affrontement entre la mission Voulet-Chanoine et les azna est inévitable car Saraouniya Mangou, qui règne à Lougou, est bien décidée à défendre son territoire.

Lougou à la fin du XIXe siècle

Lougou comportait à l'arrivée des français quatre quartiers principaux dirigés par Saraouniya. Celle-ci ne quittait jamais Lougou.

Lougou et Saraouniya

D'après la tradition de Lougou¹ "*Le village, à l'époque, comptait un millier de cases. Il était protégé par des collines et une brousse épaisse.*" D'après Bangana Samna² "*le territoire de Saraouniya et Baura s'étendait de l'Air jusqu'à la mosquée de Tombouctou et comprenait 75 villages.*"

Les chasseurs de la région de Lougou formaient en cas de besoin une armée défensive réputée invincible pour protéger les villages de la région. La guerre, source de richesse et de pouvoir pour l'aristocratie, provoquait en effet l'insécurité dans la population laborieuse dont les récoltes étaient régulièrement razzées. Dans ces conditions, la chasse était une activité importante pour la survie et les chasseurs étaient entourés d'un grand prestige. Pour être protégés contre ceux qui craignaient les chasseurs de la région de Lougou, les gens tout autour adoptaient les scarifications gubawa ou arawa. Un des buts des scarifications était d'assurer la sécurité des personnes en permettant d'identifier leur origine, les gens non protégés par des scarifications réputées puissantes craignant d'être capturés par les touareg et réduits en esclavage.

L'Arewa était donc un refuge pour ceux qui voulaient éviter la guerre et l'esclavage. La terre était fertile, le relief montagneux et les redoutables flèches empoisonnées des chasseurs permettaient de vivre protégé.

Vers 1890 une guerre opposa Saraouniya au chef des arawa Bagage, au cours de laquelle Lougou resta vaincu. En 1899, Lougou est donc un groupe de villages réputés invincibles, de plusieurs milliers d'habitants, protégé par des collines et une brousse épaisse, sous le règne de Saraouniya Mangou. Ses chasseurs, qui forment une armée défensive, protègent Lougou et sa région.

1. Idi Issa Tondi, Yvon Logéat et Bori Zamo [29].

2. Boubé Namaïwa, Marie-Françoise Roy et Bori Zamo, notes [15].

Le déroulement de la bataille

Nous donnons plusieurs versions, françaises et nigériennes, de cet événement tragique, puis suggérons quelques pistes de réflexions.

Version de Joalland

La version la plus détaillée dont nous disposons du côté français est le récit de Joalland¹.

"Le 15 avril, Voulet donne enfin l'ordre de départ. Je pars avec lui et Pallier pour aller attaquer le groupe de Lougou qui est situé à 20 kilomètres au nord-est de Matankari. Le chef de ce groupe est une vieille sorcière nommée Saraouniya qui nous a écrit une lettre d'insultes : elle s'est fait fort de nous barrer la route, ses gens ont une réputation de guerriers invincibles ; nous ne pouvons faire autrement que de relever le défi. Nous marchons toute la nuit dans des terrains impossibles, et le lendemain, 16 avril, à 6 heures, s'engageait une action qui allait durer jusqu'à 1 heure de l'après-midi et qui fut une des plus chaudes de la campagne. Dans un cirque de 4 kilomètres de long sur deux de large, se trouvent les villages de Lougou et de Tougana. Dans le fond, une brousse épaisse presque impénétrable où les gens se réfugient quand ils sont attaqués par un ennemi supérieur. A notre arrivée, à 6 heures 30, toutes les femmes sont déjà entrées dans cette brousse; les hommes, eux, sont massés pour l'attaque. Dès les premiers feux de salve, on les voit se disperser, trois obus à mitraille que je leur envoie achèvent de rompre leurs lignes. Tous rentrent dans leur brousse mais comme nous devons camper, on ne peut les y laisser sans avoir à redouter des attaques de nuit : on pouvait évidemment faire un balayage progressif en exécutant des feux de salve avec hausses échelonnées, mais outre la consommation épouvantable de munitions, l'effet meurtrier aurait pu être considérablement diminué par l'arrêt des balles dans le feuillage.

Nous n'avions donc qu'un moyen, c'était de traverser la brousse

1. Général Joalland. *Le drame de Dankori* [7]

d'un bout à l'autre, en ayant bien soin de laisser à l'ennemi une porte de sortie pour éviter une lutte désespérée. Trois sections déployées en tirailleurs pénètrent dans le fourré, mais les indigènes couchés derrière des lianes impénétrables luttent avec énergie ; on doit sonner le ralliement, nous avons déjà 2 hommes tués et 4 blessés. A dix heures, on recommence l'attaque; cette fois l'ennemi est obligé de céder le terrain. A midi, l'action est terminée avec un plein succès ; mais l'affaire nous coûtait très cher : 7000 cartouches brûlées, 4 tués et 6 blessés. Je m'organisai médecin et pensai aussitôt nos blessés : ici les flèches étaient empoisonnées très sérieusement, un de nos blessés qui n'avait qu'une piqûre insignifiante au bras gauche et qui paraissait en bonne santé, un quart d'heure après avoir été blessé, se trouva mal tout à coup, et tomba mort.

Un autre petit toucouleur très intelligent, qui avait reçu une flèche dans la tête, devint fou immédiatement et mourut d'une méningite quelques jours après.

Le matin à 11 heures, au moment où je faisais relever un blessé, un tirailleur qui se trouvait à 4 mètres de moi, de l'autre côté d'un fourré, me prit pour un cavalier ennemi et me tira deux coups de fusil à bout portant. Je puis vraiment remercier ma bonne étoile de n'avoir pas été touché.

En rentrant au village où Voulet était campé, je vis une chose dont le souvenir me soulève encore le cœur à l'heure actuelle. Un indigène venait d'être tué d'une balle dans la tête; à peine tombé, les chiens s'étaient précipités sur lui, lui avaient d'abord léché le sang qui coulait de sa blessure, puis, grisés par l'odeur, ils le dévoraient, arrachant de longs lambeaux de chair. "

En date du 16 avril, Joalland parle de l'incendie du village de Lougou sans doute dû à un acte de résistance, puisque, selon lui, la troupe qui se repose après le combat, doit quitter précipitamment le village avec les blessés pour échapper aux flammes. Voici ce passage :

"Le combat venait de finir, nous étions entrés dans une grande case

pour déjeuner, car nous n'avions rien pris depuis la veille au soir, quand tout à coup le cri "Au feu" retentit. Nous avons à peine le temps de nous sauver en emportant nos bagages que tout le village se trouvait la proie des flammes. Le soleil était d'une ardeur exceptionnelle, la chaleur de l'incendie s'en mêlant, la place était intenable ; il fallut enlever nos blessés du milieu de cette fournaise. Des chèvres qui étaient attachées dans les cases et que nous ne pouvions songer à détacher, poussaient des hurlements terribles, ressemblant à s'y méprendre, à des cris humains. Pendant un moment, nous fûmes terrifiés à l'idée que peut-être c'étaient de nos blessés qui se trouvaient encore à l'intérieur. Heureusement, il n'en était rien.

Le soir vint enfin apporter un peu de calme à nos nerfs surmenés par tous ces événements; nous pûmes ensevelir nos morts et nous reposer de nos grosses fatigues..."

Phrase terrible, quand on pense que beaucoup d'habitants de Lougou sont restés sans sépulture!

A la date du 19 avril, Joalland mentionne les souffrances subies par les hommes de la mission. L'arrivée d'une tornade lui apparaît comme un miracle car hommes et bêtes allaient tous mourir de soif.

Extrait du Journal de marche de la mission Voulet-Chanoine depuis Tombouctou¹

La description de Joalland est confirmée par le Journal de marche.

"16 avril 1899. Dimanche. Séjour à Béré-Béré du capitaine Chanoine et du Docteur Henric avec le convoi de porteurs, les prisonniers et le troupeau.

Séjour à Matankari du sergent Bouthel et du maréchal des logis Tourot avec le convoi d'animaux porteurs ; dans la soirée, le sergent major Laury va prendre le commandement du détachement de Matankari.

1. Journal de marche de la mission Voulet Chanoine depuis Tombouctou [8].

Lougou et Saraouniya

A 9 heures du soir, le capitaine Chanoine reçoit un courrier du capitaine Voulet qui l'informe des faits suivants:

Le chef de la mission, les lieutenants Pallier et Joalland, ayant quitté le 15 avril, au soir, le campement de Matankari, firent la nuit une étape d'une vingtaine de kilomètres dans la brousse. Le matin, à 6 h, ils se trouvèrent en face d'un groupe de villages nombreux, le groupe de Lougou, de réputation hostile. Les hommes, en armes, s'étaient réfugiés dans une brousse épaisse s'étendant entre les divers groupes prêts à une vive défense. Le capitaine Voulet envoya 3 sections balayer la brousse de l'ouest vers l'est, pendant que le lieutenant Joalland lançait deux obus sur une masse assez compacte d'ennemis. Les tirailleurs bousculèrent l'ennemi en lui infligeant de grosses pertes. Pendant ce temps, le reste de nos troupes occupaient les hauteurs dominant le Dallol, les naturels se voyant complètement cernés rentrèrent dans la brousse ; il devint nécessaire de faire balayer de nouveau le terrain par trois sections du nord au sud. A midi, l'opération était terminée avec un plein succès ; l'ennemi s'était vigoureusement défendu. Nos pertes étaient de 4 tués et 6 blessés.

Tués : Section Luby Taraoré, Cie Voulet, Moriba Keyta, tir. auxil.

Section Moussa Diallo, Cie Voulet, Mahamadou Dabo, Moussa Snaïobho, Ba Taraoré tir. auxil.

Blessés : Caporal auxil. Kaspá Kourouma, caporal Madhiou Dia (blessure à la tête, très grave), tirailleurs auxiliaires Baba Coulibaly, Seïdou Kamara, Mahmádou Koné (section Moussa Diallo), tirailleur régulier de 1ère classe Mouna Deuébélé (section Soley) Il est à remarquer que la mort des 4 tués a été déterminée par des blessures de flèches n'intéressant aucun organe essentiel mais seulement les membres ; la mort est arrivée en quelques minutes. Les flèches du nord de l'Arewa sont donc fortement empoisonnées. Le capitaine Voulet installa son bivouac à Lougou et prévint le capitaine Chanoine qu'il existait 4 puits dans un rayon d'1 kilomètre et qu'il serait par conséquent facile au

convoi de boire dans ces groupes pendant plusieurs jours.

*Temp. 9h30 matin = 39° Temp maxim. = 42° Temp. 6h soir = 37°
Temp. minim. = 22°.*

Il est envoyé à Dosso, un courrier pour France par un homme de Bébeï (Maori).

17 avril 1899. Lundi. Le capitaine Voulet, les lieutenants Pallier et Joalland bivouaquent à Lougou. Le capitaine Chanoine, le docteur Henric séjournent à Béré-Béré avec les prisonniers, le convoi de porteurs et le troupeau. Le sergent major Laury, le sergent Bouthel et le maréchal des logis Tourot sont à Matankari avec le convoi des animaux porteurs.

Le départ étant fixé à demain, le capitaine Chanoine prend toutes les mesures nécessaires pour l'eau. Le troupeau va boire à Birnin non seulement dans la journée mais aussi dans la nuit.

Temp. maxim. = 42°. Temp. minim. = 28°

18 avril 1899. Mardi. Séjour du capitaine Voulet, des lieutenants Pallier et Joalland à Lougou.

Le convoi d'animaux porteurs quitte Matankari à 6h du matin et arrive à Béré Béré à 7h10 du matin. Le chemin suit pendant deux kilomètres une direction N.E pour traverser la dépression. Il traverse ensuite un ravin pierreux pour grimper sur une falaise ferrugineuse d'une hauteur de 50 mètres environ (Haut. Barométrique départ de Béré Béré = 757m. H.B. au haut de la falaise 792 m). A 1200m de Béré Béré, nous laissons à gauche un petit village de 200 habitants Rounbouki. L'ascension de la falaise, très pénible pour le convoi, nous mène sur un plateau rocheux à végétation rabougrie, à taillis bas mais très épais. Le chemin suit pendant 14 kilomètres ce plateau, parallèlement à la dépression qui est laissée à droite. Au point le plus élevé du plateau, la hauteur barométrique est de 750 m A 16 kilomètres de Béré Béré, nous descendons par la falaise dans la dépression (ou Dallol)

Lougou et Saraouniya

dans laquelle nous apercevons les nombreux groupes de Lougou. Arrivée à Lougou (campement du capitaine Voulet, à midi 10'). Distance parcourue=environ 18 kilomètres depuis Béré Béré, 23 kilomètres depuis Matankari. Direction générale NEE.

La marche au soleil a été particulièrement pénible aujourd'hui. Comme Lougou possède plusieurs puits, le partage en est fait entre les diverses unités. En dehors des trois puits profonds et d'une abondance médiocre (profondeurs = 64 m, 49 m et 30 m), il existe à l'ouest, de nombreux trous d'eau dans une dépression de terrain imperméable (marne argileuse), inondée pendant l'hivernage. La population des groupes de Lougou peut être évaluée à plus de 3000 habitants. Entre les divers groupes, s'étend la brousse très épaisse dans laquelle se sont livrés les combats du 16 avril.

Phrase dictée par le capitaine Voulet. Par la négligence des sous-officiers, les nombreux animaux du convoi et du troupeau boivent mal ; pour le bien du service, le chef de mission décide que jusqu'à nouvel ordre, les officiers et sous-officiers européens formeront deux popotes distinctes ; le service et les responsabilités de chaque sous-officier sont de nouveau bien nettement spécifiées. Temp. maxim. = 43° Temp. minim =24°.

19 avril 1899. Mercredi. Séjour de toute la mission réunie à Lougou.

A 8 h du soir, départ pour l'est d'une reconnaissance sous les ordres du capitaine Voulet aidé des lieutenants Pallier et Joalland. Entre l'Arewa et le pays de Konni, s'étend, paraît-il, une vaste brousse. Le gros de la colonne fera séjour à Lougou jusqu'à ce que le capitaine Voulet ait envoyé les renseignements nécessaires pour la marche en avant dans de bonnes conditions. La température est extrêmement lourde, comme il est normal dans l'Afrique centrale pendant les deux mois qui précèdent l'hivernage. Dans la soirée, le ciel se couvre de nuages, et, au milieu de la nuit, il tombe quelques gouttes de pluie.

Temp. maxim. = 46°5. Temp. 4h soir = 44°. Temp. 6h soir =40°. Temp.

minim. = 29°5. Haut. barom. 10H30' matin = 753m. Haut. barom. 4H30' soir = 749m.

20 avril 1899. Jeudi. Séjour du capitaine Chanoine, du docteur Henric, des sous-officiers avec le convoi à Lougou.

Une reconnaissance de spahis, envoyée dans le nord, a parcouru une dizaine de kilomètres ; les villages y sont assez nombreux. Dans le plus éloigné (10 km environ), ils ont rencontré un groupe assez considérable d'hommes armés qu'ils ont repoussés. Après en avoir tué un bon nombre, ils ramènent 15 prisonniers adultes.

La température devient très lourde dans la soirée. A 4h du soir, on entend le tonnerre lointain dans la direction de l'est. Les nuages s'accablent à l'est et à 7 h 30' du soir, éclate une tornade, tonnerre, éclairs, vent violent. La pluie tombe peu abondante, mais pendant 3 h environ. Le sol, altéré par 7 mois de sécheresse absolue, paraît aussi sec à la fin de la tornade. Le tonnerre, les éclairs, le vent ne finissent pas avant minuit. La température s'est abaissée brusquement à 22°. Temp. maxim. = 40°. Temp. minim. = 22°. Haut. barom. 9h matin = 754m. Haut. barom. 5h soir = 754m. "

Dans le Journal de marche, on ne parle plus de Lougou après cette date, sinon pour dire que la mission quitte le village.

Version des Saraouniya de Lougou

Selon Saraouniya Gado¹, Saraouniya Mangou ne souhaitait pas la guerre avec les Blancs. Quand ils étaient venus à Lougou, ils lui avaient demandé de faire la guerre, elle leur avait répondu qu'elle ne savait pas faire la guerre. La même chose s'était passée auparavant contre Bagage. Chaque matin, il venait lui déclarer la guerre et chaque fois elle répondait "*Moi je ne fais pas la guerre, je n'ai qu'une quenouille, et je ne sais que filer, je n'ai pas de flèches*".

Dogo précise : "*La guerre, tu sais, nous ne savons pas la faire. Mais*

1. Boubé Gado *Les traditions de Lougou, de Birnin Lokoyo et de Massalata* [4].

Lougou et Saraouniya

eux, quand ils sont venus, ils se sont arrêtés pour faire la guerre aux habitants du village. [...] Ils se sont arrêtés ici, ils ont attaqué à l'entrée du bosquet. C'était après que le Sarkin Arewa Bagage ait été chassé d'ici. Quand ils sont venus, les Sara-Sara¹ en question, ils sont arrivés eux aussi, et ils ont dit de céder le passage. Les habitants de Lougou ont dit: "Il faut que la personne n'ait pas de sang, pour que nous cédions le passage ! [Nous ne céderons le passage que si ce n'est pas un être humain]" [...] Quand les azna ont entendu que ces gens descendaient, ils se sont levés, ils ont mis les femmes dans les bosquets, et ils sont partis barrer la route. Quand ils sont arrivés alors le combat a commencé. On était derrière le bosquet et on leur en donnait. C'était des flèches qu'on leur décochait. On continuait de leur livrer combat. Eux aussi, ils chargeaient leurs fusils et ils se mettaient à tuer les gens. Au début ils tiraient debout, puis ils mirent un genou à terre, on leur dit de mettre un genou en terre et de tirer plus bas. À ce moment là, les azna eux les pressaient de près. Quand ils les pressèrent de près, [...] les Blancs tuèrent cent personnes. Ensuite l'Européenne qui était la mère du voyage fut tuée. Et puis le combat cessa."

Saraouniya Gado rajoute: *"Il a fallu que le soleil fut haut dans le ciel pour que le combat cessât. L'on se dispersa. Quand ils ont fini le combat, ils sont venus alors incendier le village. Alors nous, nous nous sommes réfugiés à Kaura Lahama. Nous avons passé un mois là-bas, tandis que les Blancs étaient installés ici sous le gao². Ce n'est que lorsqu'ils ont quitté que l'on est parti informer la Saraouniya, que les Blancs se sont dirigés vers Konni, qu'elle est revenue à la maison."*

Les personnes qui mènent les entretiens cherchent alors à en savoir plus : ce jour là, Saraouniya Mangou n'avait-elle pas fait quelque acte extraordinaire? Dogo répond *"Oui ... Nous ne pourrions pas le savoir, puisque nous n'étions pas là !"*. Marafa précise *"L'action d'éclat c'est qu'elle s'en était sortie, que ses guerriers avaient tué, c'est*

1. Nom donné dans l'Arewa à Voulet et Chanoine et aux blancs venus avec eux.

2. Grand arbre du Sahel.

l'intercession qu'elle faisait pour le pays, pour qu'Allah l'aidât, et qu'il sauvât des hommes. Il n'y a rien d'extraordinaire." Quand on lui demande quels sont tous les mystères qui ont fait que Saraouniya ait pu résister aux Blancs, elle répond "Toute victoire, toute victoire, je te le dis, nous le devons à la faveur divine, à notre héritage, à nos divinités ancestrales, les Doguwa¹. Ce sont les Doguwa que nous implorons. En ces temps là, quand on leur demandait d'apparaître, elles se rendaient visibles, indiscutablement. Ce sont elles que nous prions d'intercéder en notre faveur. Il n'y avait de jour où elles ne disaient ce qu'il fallait faire, avant c'était comme ça que cela se faisait. Ce sont là nos traditions, nous n'en n'avons pas d'autres en dehors de ces divinités."

Selon Saraouniya Aljimma et son entourage² :

"A l'approche des troupes françaises, qui attaquent d'une hauteur entourant le village, les guerriers accourent pour leur barrer le chemin. Comme ils essaient de gravir le flanc de la colline, ils sont repoussés par des armes à feu dont ils ignorent jusqu'alors la puissance. Canon et fusils contre arcs et flèches, le combat est inégal!

Après plusieurs assauts, voyant qu'à chaque fois ses guerriers subissent d'énormes pertes, Saraouniya ordonne aux combattants de se réfugier dans la forêt qui entoure Lougou.

Elle espère ainsi attirer l'envahisseur dans un piège mais les étrangers décident de mettre le feu à la brousse, épaisse à cet endroit à l'époque. A l'intérieur du buisson, sous le feu des français, il y avait beaucoup de blessés. C'est ainsi qu'une grande partie des guerriers de la reine a péri dans les flammes.

Lors de l'affrontement, la reine ne s'est pas avancée avec ses guerriers, elle s'est placée entre eux et le village et s'est mise à implorer Dieu. Son vêtement a alors été violemment secoué et cela l'a protégée des balles. Puis, un génie a poussé un cri par sa bouche et s'est dirigé toujours

1. Génies locaux dans l'Arewa. Doguwa en haoussa signifie "la longue".

2. Idi Issa Tondi, Yvon Logéat, Bori Zamo, notes [29].

Lougou et Saraouniya

en criant vers l'est. C'est alors que Saraouniya a su que la bataille était perdue et il y a eu une débandade. Une partie des guerriers put s'enfuir et se disperser dans tout l'Arewa.

Les français ont occupé le village. Jusqu'à présent, quand un blanc demande à un habitant de Lougou où se trouve le village, jamais ne lui était donné de réponse. La peur est encore présente.

Avant que les Français ne viennent, la reine connaissait le mouvement de leur colonne. La reine aurait dû partir, mais jusqu'alors, ses guerriers étaient réputés invincibles et les défenses naturelles du village lui paraissaient infranchissables.

Après que le village ait été brûlé, et beaucoup d'habitants tués, Saraouniya Mangou a quitté Lougou, emportée de force par ses guerriers survivants. Accablée par la honte de n'avoir pu protéger son peuple du massacre, elle voulut mourir mais on la sortit du brasier.

Selon les récits des anciens, c'est à la suite de cela, que, n'ayant pu mourir par le feu, elle demande à la terre de l'engloutir. Son vœu resta sans effet. "

Saraouniya Mangou a été enterrée à Lougou, dans le cimetière des Saraouniya, un jujubier symbole d'éternité a poussé sur sa tombe.

Version du Baura et de son entourage¹

"Les français sont arrivés d'abord à Matankari, ils ont fait une incursion vers Bagaji. Pour se défendre, les guerriers de Bagaji, qui n'utilisaient que des flèches, mais à longue portée, se sont placés hors du village. Certains étaient juchés sur les collines qui environnent le village, d'autres se sont installés dans des ravins. Comme ils pouvaient envoyer leurs flèches très loin, les guerriers avaient commencé dans un premier temps à toucher l'ennemi avec leurs flèches. Par la suite, ils ont dû fuir devant la puissance des blancs. Dans cette fuite, certains, en essayant de sauter les ravins, se sont cassés les jambes ou les cous. On pense même que c'était

1. Boubé Namaïwa, Marie-Françoise Roy et Bori Zamo, notes [15].

un suicide, parce que la honte de la défaite les aurait poursuivis. Il faut dire que les guerriers azna, quel que soit leur lieu de résidence, Bagaji, Lougou ou ailleurs, avaient l'habitude, lors des combats, de s'attacher les uns contre les autres avec des solides liens pour ne pas fuir devant l'ennemi. Il n'est pas étonnant qu'une telle pratique ait été utilisée ici face aux blancs. Et peut-être cela explique qu'il y ait eu des prisonniers parmi les gens de Bagaji, qui furent ensuite utilisés comme porteurs.

Lorsque les survivants ont appris que les blancs se dirigent vers Lougou pour faire la guerre à Saraouniya, beaucoup sont partis pour renforcer cette dernière, car un azne se sent toujours lié à Lougou. Il n'est pas question de laisser Saraouniya seule affronter les ennemis. Cela a toujours été ainsi chez nous. On nous a dit qu'à Lougou au début les français n'avaient pas compris et ils tiraient en l'air. Ce n'est qu'après qu'ils ont commencé à tirer vers le bas, touchant ainsi les guerriers azna. On pense que quelque part il y a eu une trahison, car seul celui qui connaît la pratique peut savoir la provenance des flèches et que par conséquent tant qu'on ne tire pas vers le bas c'est peine perdue. La brousse était très dense et on pouvait facilement se cacher sans être vu et tuer l'ennemi. C'était une protection toute naturelle que nos ancêtres utilisaient en temps de guerre. On raconte qu'il y a même une femme qui n'a qu'un seul sein avec eux et que c'est elle qui commandait, en tout cas elle était la plus farouche. Elle aurait été d'ailleurs touchée par les flèches et elle serait tombée de son cheval.

Vous savez, nos ancêtres venaient de voir pour la première fois des blancs. Ici, on pensait que les blancs sont des grands sorciers et que leurs génies sont supérieurs aux nôtres parce qu'ils leur sacrifient des hommes là où nous, nous sacrifions des animaux. Un génie à qui on sacrifie un homme est nécessairement plus puissant et plus cruel que celui à qui on sacrifie un coq, un bouc, un mouton ou tout autre animal. Pour nos ancêtres, les blancs n'avaient d'autres buts que de rechercher des hommes à sacrifier en offrande à leurs génies, ce qui explique qu'ils se soient déplacés jusqu'ici."

Réflexions sur la bataille de Lougou

La version des faits qui ressort des textes français et ceux de la tradition orale locale coïncide pour l'essentiel. Le courage des guerriers azna apparaît clairement dans les récits français. Les flèches azna étaient trempées dans un poison violent. Les troupes françaises ont perdu des hommes et surtout de nombreuses munitions dans la bataille. Deux ou trois coups de canons ont été tirés.

Toutefois, aussi bien à Lougou qu'à Bagaji, la tradition orale signale la présence d'une femme blanche à la tête des troupes françaises, qui aurait été tuée, ou blessée, pendant la bataille. Il s'agit d'une double erreur. Tout d'abord, il n'y a eu aucun mort ou blessé parmi les français pendant la bataille de Lougou, les victimes étaient toutes des africains appartenant à la colonne. Deuxièmement, il n'y avait aucune femme blanche à Lougou, puisque les documents de la mission donnent une liste exhaustive des français présents, tous des hommes. A l'époque il n'y avait jamais de femme parmi les combattants des troupes françaises. Cette erreur peut être due à deux causes. Les long cheveux dénoués que portaient certains français ont pu les faire confondre avec des femmes dans l'esprit des azna, chez qui les hommes étaient le cheveu ras. Mais surtout, étant eux-mêmes dirigés par une femme, il leur semblait tout naturel que l'armée ennemie soit aussi menée par une femme. Seule une femme pouvait les battre!

Malgré la bravoure des archers azna, et leur invincibilité jusqu'à l'arrivée des français, la bataille de Lougou s'est donc soldée par la défaite militaire de Saraouniya. A Bagaji on dit à ce propos¹ : "*Quoi qu'il en soit, quand on fait la guerre, soit on gagne soit on perd, à la guerre comme à la guerre*". D'après Saraouniya Gado² : "*Nous avons toujours chassé nos ennemis. Seuls les Blancs ont pu nous battre, nous avons été obligés de les suivre. Seuls les Blancs ont pu nous tenir front.*"

1. Boubé Namaïwa, Marie-Françoise Roy, Bori Zamo, notes [15].

2. Boubé Gado *Les traditions de Lougou, de Birnin Lokoyo et de Massalata* [4].

Ceux dont tu as entendu dire que l'on a fait la guerre avec eux, tous ceux qui sont de race noire, nous les avons battus".

On peut noter aussi la méconnaissance, totale et bien compréhensible, par les populations de l'Arewa de ce que venaient faire ces blancs et leur troupes chez eux. N'ayant aucune connaissance des considérations géopolitiques à l'origine de la mission, la seule explication qu'ils trouvent à son comportement cruel est que les blancs sont des grands sorciers qui pratiquent en masse les sacrifices humains en hommage à leurs génies, ce qui explique leur supériorité militaire. Les conditions de soumission imposées aux souverains locaux, notamment "accepter tous les impôts qui leur seront fixés par la suite", ne laissent d'ailleurs aucune place à la négociation : tout accepter inconditionnellement ou être considéré comme rebelle, telle est la seule alternative que proposent Voulet et Chanoine.

Dans ces conditions, certains, comme le Sarkin Bagage se sont soumis, d'autres comme Saraouniya Mangou ont résisté, ces prises de position opposées s'expliquant en partie par la division qui préexistait à l'arrivée des français. Quel rôle a joué dans la bataille de Lougou cette division entre ceux de Lougou et ceux de Matankari? On dit par exemple : de nombreux guerriers ont été égorgés à Matankari. Ils ont certes été tués par Voulet et Chanoine. Mais Voulet et Chanoine n'ont pu les faire prisonniers que parce qu'ils ont bénéficié de complicités dans la région. Les guerriers étaient disposés en groupes dispersés tout autour de Lougou, donc pour les attraper tous il fallait être bien renseigné. Lougou, "de réputation hostile" selon le journal de marche, n'était pas au départ sur l'itinéraire de la mission. Il semble que d'autres itinéraires possibles n'ont pas été dévoilés à Voulet et Chanoine. Ceci suggère la possibilité d'une trahison, venue de Matankari. Peut-être que le Sarkin Arawa Bagage, de Matankari, espérait ainsi affaiblir Lougou avec lequel il était en conflit. Certains tiennent toutefois à préciser que suivant une autre version, Bagage était à Argoungou et a cherché à venir renforcer Sarouniya.

Lougou et Saraouniya

Ce qui est sûr c'est que tout le pouvoir de la région a été déséquilibré par la défaite de Lougou et l'affaiblissement de Saraouniya. Et les chefs actuels dont le pouvoir s'est renforcé du fait de ce déséquilibre n'ont pas forcément intérêt à ce que la vérité soit faite.

La mission Voulet-Chanoine après la bataille de Lougou

Le 22 avril, en expédiant de Tougana son dernier rapport, Chanoine devait affirmer "*continuons route en nous tenant rigoureusement au nord de la frontière franco-anglaise*", alors qu'il avait pris la décision de désobéir aux ordres et de pénétrer en territoire anglais. Dès lors "dans la pleine indépendance dont il se croyait assuré, il n'avait plus de raison de contraindre ses soldats noirs à des procédés plus humains, auxquels il ne croyait guère. Il professait au contraire que seule la terreur lui ouvrirait un chemin plus facile vers l'est¹". Très vite, en effet, la mission allait se heurter, malgré la route empruntée, aux deux séries de difficultés déjà signalées, la résistance et le problème de l'eau, et réagir par de nouvelles et terribles exactions.

Les deux capitaines poursuivent leur équipée sanglante mais les guerriers de la reine ne cessent de les harceler jusqu'à Birnin Konni; c'est cela qui irrite ces officiers et qui les incite à tout brûler, sur leur passage: pour eux, tous les villages sont ennemis, complices de Saraouniya et donc, par représailles, ils les incendient². On raconte que Saraouniya aurait proféré à l'encontre de ses ennemis français, des malédictions et provoqué ainsi leur fin malheureuse. Il y a eu beaucoup d'actes de résistance contre Voulet et Chanoine, notamment le sabotage des puits. C'est dans ce contexte qu'ils ont eu des troupes mortes de soif et qu'ils sont devenus fous.

En 1970, une vieille femme qui avait été faite prisonnière par

1. Muriel Mathieu, *La mission Afrique Centrale* [11].

2. André Salifou, *Histoire du Niger* [21].

Voulet et Chanoine dans l'Arewa, avant la bataille de Lougou raconte¹.

"Quand nous partîmes de Lougou, nous traversions seulement des petits villages déserts dont les habitants n'étaient pas restés nous combattre. Aucun village ne nous avait accueilli, nous étions entre nous-mêmes. On n'était pas reçus, aucun village ne nous avait accueilli. Oui, tous se sauvaient et laissaient les habitations vides. Nous arrivâmes alors à Birnin Konni. Depuis notre départ, ce fut Birnin Konni uniquement qui nous fit la guerre. Les gens de Konni combattirent jusqu'à ce que le soleil fut au zénith, la ville ne fut pas prise, jusqu'à ce que l'on mit la ville en feu, ce fut à ce moment là que la ville de Birnin Konni fut prise! Nulle part nous ne fûmes acceptés, notamment à Konni, à Lougou... Ce furent surtout Konni et Lougou qui nous livrèrent combat ; sinon tous les autres villages que nous rencontrions se dispersaient à notre approche."

Elle raconte la prise de Konni : *"A Konni, ce fut une tuerie. On avait tué des personnes. O! Combien de personnes! On avait mis le feu à la ville, le feu avait pris partout, le feu brûlait le corps des personnes! Le feu! Tu pouvais trouver une personne couchée sur le ventre avec toutes les tresses de la tête en train de brûler! La personne jetée là, morte, avec auprès d'elle son trousseau de filage de coton! Ainsi, on prenait un nourrisson, on le tournoyait en l'air, on le lançait très haut, et il retombait, mort! Ou bien on prenait les enfants, alors que la mère gisait déjà morte, on prenait les enfants et on allait les jeter dans les bosquets d'épineux! Ou bien les enfants pleuraient dans les bras de leur mère, quand on les arrachait des mains de leurs mères et on partait les jeter".* L'enquêteur lui demande *"On raconte que là-bas à Birnin Konni on avait mis des enfants dans les mortiers pour qu'ils fussent pilés, est ce que c'était vrai ?"* Elle répond *"Non ! Je n'en avais pas vu ! Mais j'en avais vu tournoyer et jeter dans les bosquets d'épineux."* Elle ajoute: *"Tu sais, pendant notre séjour à Birnin Konni, toutes les pintades furent mangées pour rien, il n'en resta pas une seule au moment du départ."*

1. Boubé Gado *Les traditions de Lougou, de Birnin Lokoyo et de Massalata* [4]

A propos de ses conditions de détention, l'enquêteur demande: *"Il faut nous raconter comment on vous attachait avec des cordes, comment on vous donnait à manger et comment vous dormiez ?"* Elle répond: *"Comme des chèvres ! On apportait un petit quelque chose que l'on distribuait avec une louche et que l'on nous donnait. Puis c'était tout jusqu'au lendemain. C'était dans la main, que l'on nous en donnait un peu. Ils ne nous nourrissaient pas, nous étions toujours dedans attachés, avec des cordes autour du cou, avec des cordes aux pieds. Il avait fallu que le groupe des captifs fit une tentative de fuite, pour qu'enfin l'on nous détachât. Les fugitifs furent poursuivis, les personnes furent tuées et sept personnes parvinrent à échapper et se dispersèrent. C'étaient des gaillards."*

Elle précise les mauvais traitements subis à l'enquêteur qui demande si on les frappait : *"Tous, on nous a frappés tous! Bastonnades? C'était avec des chicottes jusqu'à ce que le dos eut ces sortes de brûlures. Cravachades? Eh bien jusqu'à ce que le dos et les flancs se déchiraient de sang. Bastonnades? des bâtons à pétrir la pâte. C'était les femmes qui frappaient avec des bâtons à pétrir. Et même elles comptaient les coups! Elles disaient : "Tere, Kouraya, Saga, Mounou, Bere, Yere, Chegue, Sourguia, Koualande, Fa¹". Voilà comment elles faisaient et ensuite elles changeaient de main. Alors on changeait et on reprenait le compte sur l'autre épaule! Encore et encore! Ou encore, l'on plaquait une personne au sol, on la frappait avec une cravache sur les fesses, jusqu'à ce qu'elles se déchirent en sang. Nous avons été frappés, tous, jusqu'à ce que les coups laissent sur nos corps à tous des cicatrices indélébiles."*

Elle décrit la vie quotidienne sur la route avec la mission. On lui demande combien ils étaient, l'ensemble des gens qui faisaient partie de la mission. Elle répond: *"Personne ne pouvait nous compter, on était comme un vol de criquets migrants. Les gens étaient partagés en deux*

1. Probablement une déformation des nombres de un à dix, dans une des langues africaines parlée dans la mission Voulet-Chanoine.

troupeaux : l'un se levait le premier et l'autre suivait le mauvais chemin. Certains étaient montés sur des chevaux. On faisait encore des petits groupes, certains petits groupes montés sur des chevaux et certains petits groupes marchant à pieds. Il y avait des mulets avec nous, des mulets. Oui, neuf mulets. C'étaient eux qu'on chargeait de matériel de camping. Ce qui était vivant et bougeait parmi nous, personne n'était cavalier si ce n'était les soldats. Personne, nous étions tous à pied, avec les esclaves et tout et tout. Il n'y avait que des piétons! Les européens étaient montés sur des chevaux. C'était nous qui allions à pied en frayant notre route dans les bois de la brousse, car nous ne suivions pas les chemins. On ne nous laissait pas prendre la route, nous franchissions les bosquets. Les européens nous suivaient avec leurs soldats. Notre grand nombre marchait par ici, tandis que notre route normale passait par là-bas. Nous marchions dans la brousse, sans relâche nous marchions... Quand le clairon sonnait, il te fallait quel qu'il en fut immédiatement te tenir debout... Si jamais tu tombais, on mettait une baïonnette pour te percer et on laissait le cadavre sur le chemin. On laissait les mourants là et on continuait la marche. Quand tu courais, par exemple d'ici à Angoual Malam, si jamais tu disais que tu n'en pouvais plus, tu perdais la vie. Ils prenaient leur sabre de fer, coupaient la tête et laissaient le cadavre là. Avec la chose-là... celle-ci... la baïonnette que l'on mettait comme un couteau sur le fusil. C'était avec elle que l'on trouait la personne et celle-ci mourait. Elle mourait immédiatement. Elle mourait comme si on égorgeait un mouton. L'arbre là que tu as vu, le gao au tronc penché, c'étaient là qu'ils nous avaient égorgé des gens. Ils les égorgeaient et les jetaient comme des moutons. Tu as les dunes à côté du gao on en avait fait des choses.. "

En résumé "Sara-Sara! Il avait capturé tant de gens et les avait amenés ! Il avait capturé et tué. Capitaine Sagage¹? Même celui qui était dans le ventre de sa mère, Sagage lui avait faire voir une vie de chien ! Ce que Sara-Sara fit? Une boucherie! Surtout dans Konni mais même

1. Sagage désigne probablement Voulet ou Chanoine.

avant. N'est-ce pas que tu es allé à Konni? C'était au puits qui se trouvait derrière le village, à Bogo, là des gens de Konni, de Tounounga et de Aminga, avaient tous été tués comme des brindilles. Dans le sauve-qui-peut, ils tombaient sur des termitières. Ce fut cela qu'ils firent aux gens de Konni. Aucune des boucheries faites n'avait égalé celle de Konni. Il y avait eu aussi celle de Lougou où jusqu'à maintenant il y a encore les ossements épars dans les taillis. Jusqu'au jour du jugement dernier, les ossements humains ne disparaîtront pas du bosquet de Lougou. On a mis le feu à tous les greniers et ils brûlèrent tous. Dans le bosquet de Lougou, ils y avaient mis le feu et les avaient brûlés tous!"

Les exactions de Voulet et Chanoine ont été révélées en France par les lettres de Péteau. Voulet et Chanoine sont démis de leurs fonctions. Le colonel Klobb et le lieutenant Meynier, lancés par le gouvernement français à leur poursuite, ne parviennent pas à les arrêter. Klobb est tué et Meynier blessé, à Dankori, le 14 juillet 1899. Mais Voulet et Chanoine sont finalement tués par leurs soldats, qui se révoltent contre eux.

Selon la vieille femme de Birnin Lokoyo¹ : *"Quand nous quittâmes enfin Birnin Konni, nous passâmes la journée à Tchérassa. De Tchérassa, quand nous prîmes la route, quand nous rencontrions des villages, aucun ne nous accueillait, jusqu'à Sabonbirni, de Sabonbirni, jusqu'à Karankarabe. De Karankarabe, nous étions en route puisqu'aucun village ne nous accueillait, jusqu'à un village que l'on appelait Maigauna, de Maigauna jusqu'à Maijirgi. Là, il y eut un arrêt, et Sara-Sara et Kaptan furent tués quand ils furent combattus là... l'un mourut au début de la matinée et l'autre fut tué dans l'après-midi."*

Joalland, qui a pris une part active à la bataille de Lougou, prend la tête de l'expédition et poursuit sa route vers le Tchad. Il mène la mission à son but, réussissant à faire la jonction avec les troupes françaises venues du nord et de l'est de l'Afrique.

1. Boubé Gado *Les traditions de Lougou, de Birnin Lokoyo et de Massalata* [4].

C'est le début de la période coloniale pour le Niger.

Réaction en France aux crimes de la mission Afrique Orientale

Plus choquant pour les français de l'époque que les atrocités contre les populations africaines, le meurtre du colonel Klobb par les capitaines Voulet et Chanoine crée une grande émotion. D'après Chantal Ahounou¹ : "Le drame de Dankori a provoqué de vives réactions dans l'opinion publique. Il est abondamment relaté dans les journaux en août 1899."

Militaristes et antimilitaristes s'affrontent. - Le 23 août 1899, l'*Echo de Paris*, issu de la presse colonialiste et militariste, s'efforce de nier la culpabilité des officiers : "*Le crime reproché au chef de la mission est à ce point abominable qu'on est en droit de refuser encore créance complète à un récit venant d'indigènes dont nos officiers, chaque jour, ont constaté la duplicité...*". - Au contraire, le 24 août le journal *Le Radical* se saisit de cette affaire pour lancer une campagne antimilitariste en écrivant : "*Il nous est permis de regretter, sans être accusés de porter atteinte à l'honneur de l'armée, les événements qui viennent de se passer en Afrique... Tous nos anciens ministres [...] les avaient à plusieurs reprises félicités et nos journalistes patriotes avaient beaucoup ri de leur idée folichonne d'aligner des têtes coupées autour de leur repas du soir. Encouragés par de si hautes approbations, nos héros continuaient à se couvrir de gloire en passant tout ce qu'ils rencontraient au fil de l'épée, quand tout à coup [...] on leur envoie l'ordre de changer de procédés. Mettez-vous à leur place, on ne peut pas changer ainsi ses habitudes....*".

Toutefois des anticolonialistes comme le député Vigné d'Octon² dénoncent, au nom des droits de l'homme, les massacres perpétrés en

1. *A la recherche de Voulet, sur les traces sanglantes de la mission Afrique Centrale* [1].

2. Vigné d'Octon - *La Gloire du Sabre* [17].

Afrique. Ils sont très minoritaires mais grâce à eux la politique coloniale commence à devenir moins populaire.

Le destin de Barewar Lougou¹

– Le destin de Barewar Lougou, la Gazelle de Lougou, neveu de Saraouniya Mangou, retrace le déracinement de ces guerriers qui ont été dispersés aux quatre coins du Dallol Maouri après le passage de la mission Voulet-Chanoine, au Niger. Ce portrait veut évoquer un type humain, qui caractériserait ces hommes dont les descendants se retrouvent aujourd'hui jusqu'à Anekar dans la région de Tahoua à la frontière du Désert en contact direct avec les Touareg qui ont fini par devenir leurs cousins à plaisanterie. –

Ce 14 avril 1899, la cité de Lougou, capitale des azna du Dallol Maouri, est en effervescence : on sait que les étrangers qui campent à Matankari, et dont les faits d'armes ont été rapportés dans leur moindre détail à la reine et à ses chasseurs-guerriers, sont décidés à passer par le village, malgré les avertissements et le refus très ferme de Saraouniya. "*Contournez mon territoire et surtout ma cité ou vous trouverez mes guerriers sur votre route!*"

Voici donc le village à la veille d'un affrontement avec un ennemi inconnu, puisqu'il ne s'agit ni des Touareg ni des Peuls, seuls à encore envisager d'attaquer Lougou. Car la renommée des azna est faite : le poison mortel de leurs flèches les a rendus jusqu'alors invincibles et les protège de toutes les attaques, même les populations les plus lointaines le savent. On n'a donc aucun doute sur l'issue victorieuse du combat.

Les préparatifs matériels et mystiques sont terminés, les deux remparts ont été renforcés - le nouvel ennemi utilise, paraît-il des armes puissantes - et pour parer à toute tentative de fuite, ont été tressées les cordes qui vont servir à fixer les guerriers. Une fois de plus, selon la

1. Boubé Namaïwa, communication [14]. Nos remerciements vont à Yvon Logeat pour son travail d'écriture sur ce texte.

coutume des ancêtres, ces liens les relieront étroitement les uns aux autres, les empêcheront de fuir et montreront ainsi à l'ennemi leur détermination à combattre ensemble jusqu'à la mort.

Ce même jour, Saraouniya Mangou a pris une décision qui surprend tous les guerriers : elle, la reine des azna, a ordonné à "son fils¹", Chipkaw, que l'on nomme encore Dobi et qui ne sera bientôt connu que sous le nom de Barewar, de quitter Lougou. À contre cœur Chipkaw, le grand chasseur de lion obéit à "sa mère" et s'en va dans le sens opposé à la progression de ces étrangers qui viennent de ravager Dioundiou et ont soumis, chemin faisant, tous les rois du sud du Dallol. Les échos des massacres sont déjà parvenus jusqu'à Lougou: on sait que les chefs étrangers, des blancs, sont impitoyables. Plusieurs rois autrefois sous la tutelle de Saraouniya et qui s'en sont affranchis, comme le Sarkin Arewa de Matankari, ont préféré faire acte d'allégeance envers eux.

Avec ses trois arcs, Chipkaw a quitté ce qui sera demain le champ de bataille, en courant, comme un lièvre. Il l'a fait sur ordre de Saraouniya mais c'est bel et bien une fuite. Après plusieurs jours de marche vers le sud du Dallol Maouri, le voici arrivé au village de Katarma près de Fadama. C'est à cet ordre de fuite donné par Saraouniya qu'il doit la vie sauve!

Mille questions ne cesseront plus désormais de le tourmenter.

Pour quelle raison Saraouniya a-t-elle donc décidé soudain de se priver de sa force et de son soutien, lui, le guerrier, dont chacun des trois arcs a la taille d'un homme et qui a la réputation de meilleur tireur de la cité? N'a-t-il pas dirigé les travaux de consolidation du rempart, ainsi que la séance de renforcement du poison? N'en a-t-il pas déjà enduit toutes ses flèches? N'a-t-il pas procédé à tous les sacrifices à ses génies personnels avant de participer aux sacrifices collectifs? Ne

1. En fait il s'agit du fils de sa sœur, donc de son neveu, suivant la terminologie française.

devait-il pas demain, selon le rite, avoir le corps oint par le Maiyaki¹, du mélange d'écorces et de racines qui rendent invulnérable?

Seule Saraouniya Mangou pourrait répondre à ces interrogations. A-t-elle pressenti la défaite? Qu'a dit Tunguma, cette pierre sacrée qui prédit l'avenir? Que lui ont dit les devins qui n'ont pas manqué d'être consultés? Cherchait-elle à préserver au moins la postérité? Cela est fort possible, quand on sait que dans la conception des azna, le fils de la sœur est plus cher que le fils biologique.

Les blancs ont détruit le village! La reine Mangou a été transportée de force loin des lieux du combat par de robustes guerriers alors qu'elle aurait voulu que la terre de Lougou l'engloutisse! Elle s'inquiète du sort de son fils préféré. Les devins qui lui ont prédit le désastre et ont fui avec elle, l'apaisent : son fils est parvenu dans le Sud du Dallol Maouri, chez les Tudawa de Fadama. Aussitôt, un messager court porter au Sarkin Tudou² ces paroles : "*Mai Fadama*³, *j'ai appris que ma gazelle est dans tes prairies. Tu la reconnaîtras facilement car elle porte sur chacune de ses trois cornes trois amulettes. Prends en soin!*"

Barewar! Gazelle! Chipkaw devra désormais s'accoutumer à ce surnom qui le désigne comme le fils chéri de Saraouniya Mangou. Nul ne lui donnera plus d'autre nom. Barewar Lougou : le trésor de la reine, qui avait grandi chez elle, la gazelle aux trois cornes, le guerrier aux trois arcs dont il ne se sépare jamais, dont chacun porte trois amulettes!

Jusqu'à la réception du message, Mai Fadama ignore l'arrivée de l'étranger sur son territoire car Chipkaw, le azne sait se taire. Son statut de chasseur, acquis par une longue et dure initiation, lui impose la discrétion. Mais les enquêtes diligentées par Mai Fadama vont s'avé-

1. Responsable de la guerre.

2. Roi des Tudawa.

3. Chef de Fadama.

rer fructueuses. La gazelle "paissait" non loin de là, dans un petit village nommé Katarma. Mai Fadama envoie aussitôt dire à Saraouniya que sa gazelle retrouvée est en de bonnes mains.

A Fadama, au Takassaba, loin de son Lougou natal, Barewar mène désormais sa vie entre amertume et chasse. Son silence ténébreux le maintient à l'écart. On ne lui connaît pas d'ami. Toujours isolé, debout, adossé à son arbre, il passe des heures loin des tumultes du quotidien. Sa haute taille, ses yeux rouges et ses regards lointains inspirent la crainte. Songe-t-il à son Lougou natal? Est-il mortifié par cet ordre royal qui l'a privé de l'honneur de mourir les armes à la main? Sombre-t-il dans la tristesse de n'avoir que des filles comme héritières directes? À qui transmettre les secrets de la chasse? Sa fille aînée, ne vient-elle pas de mettre elle-même au monde une fille, son premier enfant?

Depuis qu'on l'a surnommé la "gazelle", depuis que sa mère Mangou lui a ordonné de fuir le massacre, il n'a plus, en dehors de la chasse, que la pensée d'autrefois, pour le faire vivre. Il a épousé Karama, une princesse du terroir, que lui a destinée le Sarkin Tudu. Elle lui a donné treize enfants, dont une seule survécut, Baouya, plus connue sous le diminutif de Baou. Soucieux sans doute d'une descendance plus nombreuse, il a décidé de prendre en secondes noces, une autre princesse de la région. Elle lui a donné quatre filles¹. Seulement des filles!

Par sa mère il est né bagube, appartenant au groupe des gubawa². Mais, d'autre part, les scarifications gober qu'il porte font de lui un yarawa³. A Lougou, il est de la lignée féminine, enfant de femme ou

1. L'une d'elles était encore vivante en 2004.

2. En langue haoussa, le singulier de gubawa est bagube. Les gubawa, auxquels appartient la Saraouniya, sont les premiers occupants du territoire de Lougou.

3. Les origines des yarawa remontent aux premiers chasseurs de lion venus s'installer à Lougou en provenance de Konni. Ils étaient très liés aux azna de Lougou, étant eux-mêmes azna. Ils sont dispersés aujourd'hui un peu partout dans la vallée du Dallol Maouri.

Lougou et Saraouniya

dan mace. Il jouit donc là-bas d'un statut privilégié : il peut agir à sa guise, il a le droit à la parole avant ses cousins diya maza, enfants d'homme à Lougou. Mais à Zakuda, à quelques centaines de mètres de Lougou, il est dan namiji, enfant d'homme, c'est-à-dire de la lignée masculine. A Lougou, il pouvait être "faible" puisque sa mère, la grande sœur de Saraouniya Mangou, était princesse à Lougou. Au contraire, à Zakuda, là où vivent les chasseurs de lion, du côté de son père, il représentait la force!

Chipkaw est chasseur de lion, étant enfant d'homme chez les chasseurs. Précision importante ! En effet, les enfants de femme, chez les chasseurs, ne chassent pas mais ont la charge de la musique des chasseurs. Les chasseurs, enfants d'homme, sont leurs "maris" et eux sont leurs "femmes". Un chasseur ne peut résister à un appel de ses "femmes" lorsqu'"elles" se présentent chez lui pour jouer la musique exigeant qu'il parte à la chasse. Devant la porte du chasseur, "elles" savent, par la facilité de leur verbe provoquer l'amour propre de celui qui doit partir aussitôt pour aller affronter un animal. "Elles" partent en compagnie de leur "homme" avec leurs instruments de musique et aussi d'un arc dont "elles" sauront se servir pour sortir leur protégé d'un danger imminent.

La richesse de cette vie, de cette culture, qu'il a perdue le jour de sa fuite, c'est cela aussi que Chipkaw regrette. Ainsi vont les pensées de Chipkaw, qui songe souvent à ce paradis perdu.

Tout ceci l'éloigne de la foule et des fêtes; il reste revêtu de son éternel walki, sorte de pagne de peau tannée, tout simplement noué autour des reins. Et quand, pour ses obligations sociales, il doit porter un habit de cotonnade, il s'empresse de l'ôter dès son retour chez lui. Il n'y fait d'ailleurs qu'acte de présence, toujours pressé de revenir à sa méditation solitaire. Souvent, de loin, son petit fils Alou, l'enfant de Baou, fixe la silhouette adossée à l'arbre et songe alors : "*Grand-père, que tu es fort et puissant!*". Et il envie cette énergie qui force le respect.

Le mutisme de Barewar, ne l'empêche pas de tenir son rôle de chasseur! Il ne lance pas de défi. Il se contente simplement de les relever. On vient se mesurer à lui des quatre coins du Dallol et il part souvent affronter les fauves des confins du Dahomey¹. Jamais il ne rate sa cible! Une flèche projetée à des centaines de mètres par ses bras puissants passe dans le trou de manche d'une hache. Il sait ordonner aux flèches de sortir du carquois lorsqu'il se mesure à un autre chasseur. Point besoin dans ce cas d'utiliser son arc : il parle à la flèche qu'il a pointée et elle se dirige aussitôt vers la cible. Avec quels génies a-t-il donc scellé alliance?

Ce jour-là, Barewar Lougou reçoit la visite d'un étranger qui se dit originaire du Kabbi, ce que ses scarifications laissent aisément deviner. L'homme porte deux arcs et Barewar comprend qu'il le comptera au nombre de ceux qui viennent de loin le défier : un chasseur qui ne poursuit pas un gibier blessé ne se déplacerait pas pour une autre raison depuis le Kabbi giboyeux jusqu'au Takassaba agricole.

"*Ton étranger est ton roi*", dit l'adage africain. Ainsi Barewar, depuis six jours, prend-il soin de son hôte comme il se doit. Pendant tout ce temps entre eux, il n'a pas été question de chasse. Se promener ensemble, tresser des cordes ou tisser des nattes, réparer un habit rongé par les termites, porter du foin au cheval, voilà les actes bien ordinaires qui les ont occupés. On parle peu quand on est chasseur. Une brève réponse à une question, une simple suggestion et tous deux retournent déjà à leurs pensées. Et les soirées se passent à regarder les femmes filer leur coton ou à écouter les contes que se récitent les enfants, sous l'œil amusé de leurs mères.

Mais à l'aube du septième jour, au moment où le soleil commence déjà à s'élever, Barewar Lougou invite son hôte à l'accompagner jusqu'à la petite brousse d'acacias, à l'est du village. Il emporte deux arcs et l'étranger sait immédiatement qu'il le convie à une partie de

1. Actuel Bénin.

chasse. Avec un seul arc, un chasseur ne dépasse pas l'orée du village ou part rendre visite à des parents. Alors l'arc n'a pas plus d'usage qu'un bâton et ne sert, par exemple, qu'à frapper ou éloigner un serpent. L'étranger emporte donc lui aussi ses deux arcs.

Soudain, à quelques centaines de mètres du village, Barewar s'arrête.

- *Peux-tu abattre la gazelle, là-bas?*

L'étranger scrute vainement l'horizon : nulle gazelle dans les parages!

- *Mais si, là-bas, sous ce grand arbre, tu ne vois pas une gazelle?*

- *Non, je ne vois rien, fait l'étranger.*

- *J'ai beau avoir la vue d'un vieillard, j'aperçois bel et bien une gazelle, sous l'arbre, là-bas!*

- *Je vois très bien l'arbre mais point de gazelle, rétorque l'étranger.*

- *Tiens-moi cet arc et ma gibecière, je vais m'occuper d'elle. Tu n'es encore qu'un jeune sans expérience!*

Sur ce, Barewar décoche une flèche haut dans le ciel, au-dessus de sa tête, sans viser, semble-t-il. La flèche retombe à la verticale et disparaît. Quelques secondes plus tard s'élève la plainte d'une gazelle mourante.

- *Touchée, dit Barewar Lougou à l'autre, allons chercher la viande. Aujourd'hui notre marmite va bien bouillir. Nous pouvons rentrer. Nul besoin d'aller plus loin.*

Effectivement, sous le grand arbre gît une gazelle, la flèche fichée dans le flanc.

- *Mais, mais... Comment ...? balbutie l'étranger.*

- *Viens, dépeçons-la et rentrons. Ce sera un régal. Depuis sept jours que tu es ici, tu n'as pas encore mangé de viande de brousse. Tu sais très bien que la viande des bouchers sent mauvais. En tant que chasseur, je me dois de te donner une viande qui ne provient pas de la boucherie.*

On déguste le soir même des quartiers de gazelle en famille, en l'honneur du chasseur étranger. Le soir même, autour du feu, ce

dernier avoue à son hôte :

- *Demain je vais rentrer au Kabbi. J'étais venu pour te défier dans une partie de chasse.*
- *Je le savais, dit simplement Barewar Lougou.*
- *J'ai beaucoup entendu parler de toi. Il se dit que tu es un grand chasseur, et moi, en tant que chef des chasseurs de ma contrée, je me devais de te défier pour savoir si je te valais. Tuer une gazelle, dans une région où hérissons et lièvres suffisent à contenter le chasseur, relève du miracle. Or, je l'ai vu, ce miracle, de mes propres yeux. À présent je sais que tu es plus fort que moi. Par conséquent, je me mets sous ta protection et te demande de pardonner mon audace. Je suis désormais ton apprenti.*
- *Seul Dieu peut protéger un être humain et il n'y a que lui qui puisse pardonner nos erreurs. Ce que tu as fait est dans l'ordre normal des choses. Il faut cependant prendre garde de ne pas trop t'exposer à la colère des chasseurs. Blessés dans leur amour-propre, ils peuvent être dangereux. Tu seras toujours le bienvenu dans ma maison. Tes descendants pourront se sentir chez eux ici. Va et que Dieu te protège.*

C'est ainsi qu'une alliance s'est tissée. Les deux familles sont unies par l'échange de secrets. Depuis ce temps-là, chaque année, on échange des visites, signes d'une amitié durable. Les petits enfants de l'étranger viennent régulièrement au Niger et les descendants de Barewar se rendent de temps à autres au Nigeria. Là-bas, ils ont su rester chasseurs alors qu'au Niger, l'art de la chasse ne subsiste le plus souvent que dans les souvenirs, réveillés de temps à autre par la présence d'un vieil arc, du carquois rempli de flèches et d'une petite hache.

Le lendemain du départ de l'étranger une femme fait retentir le village de ses plaintes. De concession en concession, elle cherche sa chèvre qui n'est pas rentrée de la brousse depuis trois jours. Peut-être se trouve-t-elle enfermée en compagnie d'un bouc qu'elle aurait

suivi? Elle passe un instant devant Barewar, adossé à son arbre. Elle l'ignore et interroge les femmes. Non, personne n'a aperçu de chèvre ni de bouc !

Le chasseur azna esquisse alors un sourire. Il s'approche, avoue à la visiteuse qu'il a tué sa chèvre et qu'il est prêt à lui en payer le prix. Il avait dû, dans les lueurs de l'aube, transformer la pauvre bête en gazelle pour l'abattre devant son étranger. La dame ne se plaint plus: sa chèvre aura représenté sa contribution au festin organisé en l'honneur de l'étranger. Elle n'en réclame aucun dédommagement et rentre chez elle, toute fière d'avoir pu servir à corriger cet effronté d'étranger qui a osé défier le respectable chasseur réfugé qui n'a jamais causé de peine à personne.

Car, Barewar Lougou est resté un homme simple. Très calme de nature, il ne s'est jamais querellé. Avec lui, pas de discussion oiseuse. Il écoute toujours attentivement ses interlocuteurs et se contente de peu de mots.

Jamais une dispute, non plus, avec ses épouses. Elles-mêmes n'en connaissent pas entre elles, tant il leur a imprimé son propre état d'esprit. Et pourtant derrière cette sérénité, se cache une personnalité redoutable. Nul n'ose le braver. Les fardeaux qu'il peut transporter sur le dos suffisent à dissuader un candidat à la provocation : il n'a jamais besoin d'aide pour placer sur sa tête un gros fagot, lorsqu'il ramène de la brousse le bois avec lequel ses femmes vont cuisiner.

Il sait aussi être guérisseur. Toutes les victimes d'une morsure de serpent lui sont confiées. Comme il les soigne toujours avec succès, il est devenu célèbre dans la région. Il connaît encore les secrets qui délivrent de la possession des sorciers, tout comme il chasse certains génies maléfiques qui envoûtent les humains. En somme, c'est un chasseur complet qui connaît les mystères de la brousse, les plantes médicinales et les génies. En bon azne origi-

naire de Lougou, il a ses propres génies qu'il vénère. Mais il ne participe pas aux cérémonies de possession du bori¹ et ne se met jamais en transe.

Il préfère s'adonner à une autre folie qui a laissé des souvenirs impérissables ; c'est un très bon cavalier. Il sait dresser un cheval à sa guise. Il en élève toujours au moins un dans sa concession. Sa passion est si forte qu'il en contamine Karama, sa femme. A son premier petit fils, elle offre une jument, le jour même de son baptême, c'est-à-dire son septième jour sur terre. Le garçon, Alou, a, dès lors, été prénommé Maidawaki, propriétaire de chevaux, qui se transformera en un simple diminutif, Doki, cheval.

Un jour se répand le bruit qu'un lion solitaire fait des ravages dans le Kurfey, aux environs d'Itchigen. Tous les chasseurs qui ont tenté de l'affronter ont lamentablement échoué. On commence à s'interroger sur la nature de ce lion qui dérouté tant de chasseurs. S'agit-il réellement d'un lion ou d'un génie métamorphosé? Les spéculations vont bon train. Les imaginations rivalisent à propos des pouvoirs mystiques supposés ou réels de l'animal. Tel chasseur l'aurait aperçu, assis sur un tapis tandis que des Doguwa² le ventilaient. Tel autre l'aurait approché et se serait transformé en tourbillon. Fleurissent alors les anecdotes les plus extraordinaires dont on raffole tant en Afrique. Bref, on ne parle que de cela, depuis le Kurfey jusqu'au sud du Dallol où vit Barewar Lougou.

Comment notre ermite apprend-il donc la nouvelle?

Un soir, où ses épouses et ses filles filent leur coton en se racontant des histoires auprès du feu, Dan Bina entre soudain dans la concession. Que vient-il donc chercher, celui-là, à cette heure de la nuit? Barewar se contente de répondre à ses salutations et replonge immédiatement dans ses méditations, convaincu que l'intrus n'est pas là

1. Littéralement ébullition, culte de possession avec transes.

2. Génies locaux dans l'Arewa. Doguwa en haoussa signifie "la longue".

pour lui. Il suit pourtant, d'une oreille distraite il est vrai, la conversation qui s'engage entre le nouveau venu et les femmes. Dan Bina a-t-il été envoyé par quelqu'un pour provoquer Barewar Lougou ou bien est-il venu de son propre chef? L'air de rien, le chasseur de lion prête une attention de plus en plus forte aux propos du visiteur.

- *Il n'y a plus de vrai chasseur dans l'Arewa. Il ne reste que des pre-neurs de hérissons qui nous embêtent avec leurs battues.*

Karama feint de s'étonner:

- *Pourquoi dis-tu cela Dan Bina?*

- *Parce qu'autrefois, du temps des vrais chasseurs, d'ici jusque dans l'Ader en passant par le Kurfey et le Zabarma, sans oublier le Kabbi et le Gobir, dès qu'un lion agaçait la population, ils partaient l'affronter, même au péril de leur vie.*

Karama comprend l'allusion, c'est une attaque indirecte contre son mari. D'ailleurs, quelques jours plus tôt, au puits du village, elle a entendu un cavalier de passage qui faisait boire sa monture proclamer haut et fort qu'un lion met en déroute les chasseurs dans le Kurfey. De retour à la maison, elle a aussitôt convoqué une petite réunion à l'insu du chef de famille. Elle y a rapporté les propos du cavalier et a demandé à tout un chacun de tenir sa langue et de ne pas en informer le chasseur de lion qui serait tenté par une si belle occasion. C'est ainsi que Barewar Lougou est resté quelque temps dans l'ignorance des événements. Mais à présent, cette impertinence de Dan Bina a tout dévoilé. Karama sait que rien n'a échappé à son mari et qu'il a du être touché dans son amour-propre. Elle s'autorise néanmoins une légère protestation.

- *Tu as peut-être raison de parler ainsi, Dan Bina. Mais je te préviens, si tu es venu nous insulter, parce que nous n'avons pas mis au monde de garçons, je demanderai à Baou, ma fille unique, de te jeter dehors tout de suite, à moins que tu ne préfères l'affronter à la lutte. Et tu sais très bien qu'elle est capable de te battre. Et, si par hasard tu la terrasses, je te donne une vache.*

Baou est une fille dotée d'une force herculéenne qui lui permet de rivaliser à la lutte avec les hommes. Du jamais vu! Certains, par peur de perdre, se dérobent en prétextant qu'ils ne veulent pas lutter contre une femme. En réalité ils savent parfaitement de quoi elle est capable. Toute petite, en effet, elle a appris à lutter contre les jeunes garçons de son âge.

Son mari Namaiwa Yani connaît sa force et a souvent l'habitude, les soirs où elle se chamaille avec sa co-épouse Azoumi (la première femme), de leur demander de venir lutter devant leurs enfants et leurs brus. Il arbitre et la règle est simple : on ne mord pas, on ne frappe pas, on lutte. Alors les deux co-épouses retroussent leur pagne devant tous les enfants et les brus. Trois combats sont généralement organisés. Dès la fin du premier, la maison s'emplit de monde car la clameur des premiers spectateurs alerte le voisinage. *"Venez! Le chef du village organise un tournoi de lutte entre ses épouses."* Naturellement, Baou finit toujours par gagner et, toujours, Azoumi pleurniche, alléguant qu'elle n'était pas prête et qu'on l'a vaincue par surprise.

Dan Bina sait donc à quoi s'en tenir!

- Je t'assure, Karama. Loin de moi toute idée de vous offenser. Mais la réalité c'est qu'il n'y a plus de chasseur du tout. Tu peux garder ta vache puisque de toute façon je sais que je ne la gagnerais pas. D'ailleurs je rentre chez moi.

Sur ce, il s'en retourne, ayant dit ce qu'il avait à dire.

Pour Barewar Lougou voilà donc un défi à relever. Ah! Le bruit court qu'il n'y a plus de chasseur! Ah! On ose tenir, chez lui, ce genre de propos? Il rentre dans sa case sans mot dire. Il renvoie même l'épouse qui doit passer la nuit avec lui. Et sans qu'aucune de ses femmes n'ose lui demander de raison, l'abstinence dure plusieurs nuits.

Un matin, en sortant de sa case, Karama tombe nez à nez avec son époux qui attend devant sa porte. Il porte en bandoulière son premier arc et tient l'autre dans la main droite. Il n'utilise que le premier pour abattre les lions, le second servant si l'autre se brise. Sur son épaule

gauche pend la fameuse gibecière qu'il ne sort du grenier que pour les grandes occasions. Il se tient là, debout, l'extrémité de l'arc aussi haut que lui, plantée au sol. Il a attendu que Karama sorte enfin pour lui parler. Face à cet arsenal, elle comprend que son mari a quelque projet en tête. Sans un mot, elle va se débarbouiller et revient auprès de son homme qui n'a pas changé de position.

Après les salutations d'usage, elle hasarde timidement :

- *Où vas-tu donc dans cette tenue ?*

- *Je pars au Kurfey affronter ce "chat sauvage". Tu as la responsabilité de la famille jusqu'à mon éventuel retour puisque je ne sais qui, du chat ou de moi, vivra.*

Jamais un chasseur de lion, ne désigne l'animal par son nom courant, zaki. Ce serait lui accorder trop d'importance. C'est pourquoi il le désigne sous le nom de mushe, un simple chat ou de mazuru, chat sauvage.

Karama sait qu'il est inutile de chercher à le dissuader de partir. La décision est prise. Néanmoins, elle tente quelques manœuvres verbales pour s'opposer à cette aventure. La plus jeune des épouses, elle-même, mise à contribution par Karama, n'y peut rien. Protestations, évocation de la distance qui sépare le Kurfey du Takassaba, possibilité d'une affabulation, rien n'y fait. Ce n'est pas qu'elles manquent de confiance dans les qualités de leur homme mais elles craignent de voir leur mari partir affronter un carnassier à la réputation redoutable. Barewar s'en va, emportant deux de ses trois arcs. Le troisième, l'un des rares objets qu'il ait laissé dans le Takassaba, a malheureusement disparu depuis dans un incendie.

Cette fois encore, il a vaincu le lion. On ne saura jamais comment il s'y est pris, seul face au lion solitaire. Et comme il n'a rien d'un fanfaron qui aime raconter ses exploits pour en tirer prestige, il s'est contenté d'apporter la tête et la queue de l'animal au chef de Itchigen, en disant : *"C'était un chat comme tous les autres"*.

Pour fêter son exploit, à Itchigen, on lui a donné une femme qu'il a

épousée en troisièmes noces. A partir de cet instant, il a passé son temps entre Fadama et Itchigen.

Peut-être sa femme d'Itchigen appartenait-elle à une famille de ces nombreux réfugiés originaires de Lougou?

Barewar Lougou se fait vieux. Dans le Takassaba, ses femmes lui font remarquer que bientôt, son corps ne pourra plus supporter les grands voyages : il doit donc se décider à enseigner à son petit-fils les secrets de la chasse. Barewar fixe un moment l'enfant et répond qu'il est encore trop jeune pour apprendre. Les femmes insistent.

Alors Barewar se rend à leurs arguments :

- *Alou! répète après moi : Bissimillahi!*¹

Alou réplique sans attendre :

- *Hé, Dobi si le secret, c'est "Bissimillahi", papa nous l'a déjà enseigné à la maison!*

Le grand-père feint de s'emporter devant l'impertinence.

- *Vous voyez ? Je vous le dis, cet enfant est encore trop jeune et trop impatient pour apprendre. Peut-être sera-t-il assez mûr l'année prochaine lorsque je reviendrai de Itchigen?*

Mais Barewar n'est plus jamais revenu.

Il est mort à Itchigen, il avait promis à son petit-fils de l'initier aux secrets de la chasse, à son retour au Takassaba. Hélas, le destin en a décidé autrement et Alou se souvient encore de la promesse de Barewar.

Son grand-père s'est interrogé toute sa vie sur les intentions de la reine quand elle lui fit quitter les lieux du combat, et lui Alou, s'interrogera longtemps sur les secrets de la brousse que n'a pu lui révéler le grand Barewar Lougou.

1. Formule de politesse passe-partout que tous les enfants connaissent.

La colonisation : appauvrissement de l'Arewa et travaux forcés

La paix coloniale, l'abolition de l'esclavage et l'introduction de l'économie de marché ont détruit les structures de l'économie locale. Contrainte à payer les impôts, à planter une partie des sols en arachide, confrontée à la sécheresse entre 1913 et 1915 et aux attaques de sauterelles en 1931, une partie importante de la population de l'Arewa émigre vers le Nigeria et la paupérisation progresse dans la région. La famille étendue ne peut plus garantir la subsistance de ses membres et se brise en unités plus petites.

Durant la première moitié du XX^{ème} siècle, ce fut le régime des travaux forcés. Les blancs exigeaient, de chaque village, la mise à la disposition de l'administration coloniale d'un certain nombre d'hommes chargés de tracer des routes ou de construire des bâtiments administratifs, parfois très loin de chez eux. Il fallait aussi que la population locale leur fournisse leur eau et leur nourriture.

Dabo Sambda, de Bagaji, avait été réquisitionné pour ces travaux forcés et a été libéré le jour de leur abolition en 1946. Il est revenu à pied de Niamey à la maison (trois cents kilomètres)¹.

En fait, l'organisation de ces corvées n'était pas sous la responsabilité directe des blancs, c'étaient des wolof, bambara ou mossi qui s'en chargeaient. Le régime était très dur, coups et brimades. C'est ainsi que fut construit le centre administratif de Dogondoutchi. Une réflexion notée à Bagaji¹ : "*Nous n'allions pas à l'école à cette époque-là. Si j'avais été à l'école, je n'aurais pas été battu aux travaux forcés.*"

Des formes d'insoumission contre le colonialisme se sont développées. Elles concernaient le refus de payer l'impôt, le mensonge dans les recensements, la fuite loin des villages officiels, le boycottage des

1. Boubé Namaïwa, Marie-Françoise Roy et Bori Zamo, notes [15].

greniers de réserve, la fraude face à la conscription, le refus d'envoyer les enfants à l'école, etc... Le paysan pris à fuir ou à frauder perdait la vie ou allait en prison.

La conception du pouvoir et de l'administration propre à la colonisation était basée sur une chefferie de village, une personne étant responsable pour une partie du territoire. Ceci ne correspond pas à la conception du monde azna pour lesquels il y avait plutôt un responsable d'un secteur d'activité - comme la guerre défensive- qui dépendait directement de Saraouniya et concernait l'ensemble de l'Arewa.

C'est ainsi que le Sarkin Arawa, chef des seuls arawa, a été considéré par les colonisateurs comme "chef traditionnel" et que son pouvoir a été renforcé. Il a été nommé chef de canton, est devenu percepteur d'impôts et fournisseur de force de travail. Il est ainsi devenu Sarkin Arewa, le chef de tout l'Arewa.

Le Sarkin Arewa a quitté Matankari et a rejoint Dogondoutchi où s'étaient installés les blancs. L'éloignement du pouvoir colonial de la zone de Bagaji et Lougou est parfois expliqué ainsi : *"Dans notre tradition, le blanc, le colonisateur et tout ce qui peut nous déranger, quand on le voit, il suffit de passer par nos façons là, et... Oui, on fait en sorte que la chose ne se sente pas bien là ou elle se trouve, à notre proximité. Alors elle est obligée de partir. Nous n'avons même pas besoin d'intervention physique, non non ..."*¹.

D'après Marafa de Lougou² : *"Le Sarkin Arewa était chef à Matankari. Quand les Européens vinrent et qu'ils s'aperçurent qu'il n'y avait pas de place pour construire des maisons à Matankari, ils retournèrent à Dogondoutchi, on leur construisit une maison sur la colline. Depuis, dès que quelqu'un recevait l'investiture comme Sarkin Arewa, on lui construisait une maison à Dogondoutchi, mais le pays lui appar-*

1. Antoinette Tidjani-Alou, Rapport du "Terrain d'enquête sur la Sarraounia" mené à Lougou et à Bagaji, du 21 au 28 janvier 2004 [28].

2. Boubé Gado *Les traditions de Lougou, de Birnin Lokoyo et de Massalata* [4].

Lougou et Saraouniya

tenait. Ce fut Abdou Dankoche qui fut le premier à s'installer à Dogondoutchi. Après Abdou, ce fut Gao. Après Gao, ce fut Arzika. Après Arzika, ce fut Soumana. Aujourd'hui, c'est le tour de Amadou. "

Le pouvoir de Saraouniya, et les anciens modes d'organisation, affaiblis par la défaite militaire, ont été au contraire méconnus et niés. Les premières décennies de l'indépendance n'ont pas modifié cette tendance.



Traditions culturelles de Lougou

Après un rapide aperçu du contexte religieux dans l'Arewa et de quelques mythes de la religion azna, le rôle de Tunguma et surtout de Saraouniya, pilier des traditions culturelles de Lougou sont décrits en détail. Le récit de diverses cérémonies observées à Lougou illustre l'univers culturel azna. Nous concluons par une discussion sur le pouvoir de Saraouniya, pouvoir paradoxal, basé sur l'oubli de soi.

Contexte religieux de l'Arewa¹

Comme nous l'avons déjà vu, la religion animiste azna est la religion ancienne de l'Arewa. Le système de pensée cohérent qui sous-tend les rites de la religion azna reste très répandu même si la majorité de la population s'est convertie à la religion musulmane.

L'islam est à l'heure actuelle la religion dominante au Niger. Lié au développement de l'économie de marché, l'islam a été utilisé par les élites indépendantistes pour se démarquer des colons français et a servi à promouvoir le sentiment de l'unité nationale dans les masses populaires. Dans l'Arewa, l'islam a progressé dans un premier temps chez les zarmas² et les peuls habitant la région et s'est développé surtout à partir des années 1950, en commençant par la conversion des élites. Il n'est devenu majoritaire que depuis l'indépendance.

Implantés depuis 1947 à Dogondoutchi, les catholiques restent

1. Adeline Masquelier, *Prayer has spoiled everything* [9].

2. Peuple du Niger, parlant la langue zarma.

peu nombreux et la mission catholique joue seulement un rôle éducatif grâce à ses écoles d'un excellent niveau. La mission protestante est aussi très petite. Ni l'une ni l'autre ne cherchent à faire de prosélytisme ni à convertir la population.

Depuis 1960, les constitutions successives du Niger garantissent le droit de "*l'islam, l'animisme, le christianisme et toutes les autres formes de croyance à coexister pour répondre aux besoins spirituels et sociaux des populations du Niger*".

Dans l'Arewa, l'islam s'adapte à la culture ambiante et fait souvent bon ménage avec les croyances locales. Toutefois les idées intégristes sont présentes. Le Nord du Nigeria, où la loi islamique est appliquée, est proche! Il est bon de noter ici que les azna, comme tous les peuples qu'on dit animistes, n'ont jamais cherché à convertir ou imposer leurs croyances aux autres, à la différence de ce que chrétiens ou musulmans ont fait à certaines périodes historiques.

Beaucoup des traditions anciennes azna ont été abandonnées de nos jours, et le nombre des yan kasa, prêtres traditionnels azna, se réduit. Les musulmans considèrent souvent que les pratiques animistes sont rétrogrades, n'ont plus lieu d'être et les suppriment lorsqu'ils ont le pouvoir de le faire. Il se maintient toutefois une minorité d'adeptes des pratiques azna fiers d'être fidèles à la religion de leurs ancêtres, avec une évolution marquée vers le bori¹. Issu de la religion azna dont les rites sont collectifs, le bori se développe. Il correspond à une forme de religion plus personnelle, les génies entretenant des liens individuels avec les personnes qu'ils choisissent comme chevaux lors de la transe. On dit qu'alors les génies "montent leur cheval". M. Piault² remarque que ces génies deviennent de plus en plus différenciés et spécifiques au fur et à

1. Littéralement ébullition, culte de possession avec transes.

2. Marc-Henri Piault, *Histoire mawri* [18].

mesure que l'on s'éloigne du centre originel, c'est-à dire de Lougou.

Chez les maouri, il existe donc trois moments de l'expression religieuse: la religion des azna, le culte du bori et l'islam. Leur interpénétration est permanente et la plupart des maouri participent à des degrés divers à ces trois types de croyances qui ne leur paraissent nullement exclusives. On peut ainsi dire à juste titre qu'il y a dans l'Arewa 98% de musulmans et 80% d'animistes. Toutefois, pour les individus qui ont une fonction dans la religion azna, il leur est impossible, sous peine de malheurs, d'être à la fois azna et musulman.

Mythes azna¹

Aujourd'hui, beaucoup de haoussa pensent à tort que c'est l'islam qui a apporté la notion d'être suprême. C'est à cause de cette méconnaissance de leur propre culture qu'ils considèrent la religion du terroir animiste comme du polythéisme ou du paganisme.

Les azna n'ont pas attendu l'arrivée des religions révélées pour se faire leur idée sur le créateur de l'univers. Ubangiji signifie en effet en langue haoussa le Père de l'univers (de Uba: père, et Giji : nid). En d'autres termes l'univers est considéré comme une sorte de nid qui a son propriétaire. Lorsque l'islam puis le christianisme sont arrivés, ils se sont accaparés cette terminologie pour éviter les incompréhensions. C'est ainsi que les azna, les musulmans aussi bien que les chrétiens disent "Allah- Ubangiji, ou Ubangiji-Allah" ou encore "Allah" tout court. Ubangiji n'est pas un Dieu rancunier qui par sa parole terrorise les humains. Il ne promet ni paradis ni enfer. Pas de châtiments, car il n'existe aucun jugement dernier. Dans une chanson azna, on dit : "*La vie est une étrangère. Que cha-*

1. Boubé Namaïwa, communication [14].

cun fasse ce que bon lui semble, un jour il n'y aura que des souvenirs". Ubangiji est une sorte de Dieu paresseux. Il ne s'occupe pas des affaires humaines du moins pas directement. L'être humain est trop petit pour s'adresser directement à lui. Il a mis entre lui et les humains des intermédiaires qui sont les génies. Ce sont ces génies qui transmettent les désirs, ou qui vont chercher auprès du créateur tout ce dont l'humain a besoin. Ce sont ces mêmes génies qui punissent les humains en cas de manquement aux règles, surtout à la droiture qui est une vertu cardinale chez les azna. Les ancêtres ont aussi leur rôle en ce qu'ils peuvent toujours se manifester au cas où un rituel n'aurait pas été proprement accompli ou une règle respectée. On ne s'adresse pas directement à Ubangiji mais aux génies et aux ancêtres qui font alors office d'intermédiaire entre les humains et le principe créateur.

D'où viennent ces génies qui interviennent régulièrement dans les affaires des hommes pour bouleverser le cours des événements sociaux et naturels? Qu'est ce qui les rend si puissants et pourtant si dépendants des humains? Selon un mythe très connu dans l'Arewa, l'origine des génies vient de la première femme Hawa (Eve, aussi appelée Adama) et de son époux Adamou (Adam) qui eurent quinze paires de jumeaux. Un jour Ubangiji le dieu créateur, demande à voir les jumeaux. Craignant de voir Ubangiji les prendre, la première femme demanda à son mari de cacher le plus beau de chaque paire dans une grotte. Le dieu créateur qui sait tout et voit tout se mit en colère contre celle qui avait voulu le tromper. Il condamna les jumeaux cachés à devenir invisibles et à nuire à leurs frères et sœurs humains. Ces êtres invisibles, les génies, dépendraient de leurs jumeaux visibles pour leur subsistance, les humains devant par ailleurs demander la protection à leurs jumeaux cachés. L'opposition entre le monde des humains et le monde des génies trouve ainsi son origine mythique.

Le monde des génies se trouve être un parfait reflet du monde

des humains, ou inversement le monde des humains est structuré, organisé et régi suivant les lois et règlements inspirés par le monde des génies.

Tunguma¹

L'origine de Tunguma

Tunguma est la pierre que Saraouniya a apporté lors de sa fuite du Daura. Cette pierre, célèbre dans tout le Niger et au delà, est souvent appelée pierre de justice et on la consulte régulièrement. Cependant l'appeler pierre de divination est peut être plus juste à l'heure actuelle. Il est probable que les tribunaux officiels ont réduit l'intervention traditionnelle de la pierre dans le domaine de la justice à proprement parler.

On ne considère pas Tunguma comme une pierre mais comme un génie et elle appartient à Saraouniya. Tunguma fait partie des quatre pierres rencontrées par Saraouniya sur sa route, qui étaient toutes des tunguma. On dit que chacune a pris la direction d'un point cardinal.

Tunguma est associée au baobab, car elle a été trouvée sous un baobab, et déposée sous un autre. Cet arbre est une demeure de génies et un signe de fécondité, par la multitude de ses fruits, dans toute l'Afrique de l'Ouest.

Aujourd'hui il n'y a plus de baobab pour abriter Tunguma, malgré des tentatives de Dogo², pour en replanter un. Il mourut au bout de quatre ans, les souris l'ayant mangé. Tous les baobabs, qui étaient nombreux dans la région disparaissent petit à petit du fait de la sécheresse. Dans le rituel actuel de Tunguma, un arbuste est le substitut du baobab originel.

1. Toute la fin du chapitre est essentiellement basé sur : *Nicole Moulin Saraounia en pays Maouri* [12].

2. Dogo était Maitunguma, officiant chargé de la cérémonie, lors de l'enquête de Nicole Moulin en 1984.

Tunguma aurait aussi édicté que ses consultations auraient lieu le mercredi et le dimanche. Ces mêmes jours sont également les seuls jours où on peut faire des sacrifices à Lougou.

La procédure de Tunguma

On trouve la pierre à trois-quatre kilomètres de Lougou, sur le plateau situé à l'Est. Dès qu'on arrive dans son voisinage, pas une seconde n'est perdue; on se dirige tout de suite vers elle. Pas de paroles, pas de perte de temps. Les *yan tunguma*, – ceux qui viennent la consulter, – mais aussi les nomades, les chasseurs, les curieux, attendent aux alentours de la pierre l'arrivée de ceux de Lougou.

Maitunguma, officiant chargé de la cérémonie, seul, verse trois fois de l'eau sur Tunguma, en récitant des paroles rituelles, tandis que l'assistance échange des salutations et prend place.

"*Tunguma, doucin Daura na Katsina na Bornu, a zo da dariya, a koma da hushi*" ce qui signifie : "*Tunguma, pierre du Daura, du Katsina et du Bornu on vient en riant, on repart le cœur serré* [parce que le coupable a été découvert]". L'officiant pose la gourde à côté de la pierre. Il ouvre le filet auprès de la pierre, puis soulève trois fois la pierre avant de la poser, encore trois fois dans le filet puis de l'y laisser. Viennent les deux porteurs, appelés les chevaux de la pierre. Les porteurs sont des garçons de Lougou, des *diya maza* (enfants d'homme), descendants du village du côté des hommes. Le porteur de devant est de la lignée de Gije, l'aîné, et celui de derrière de la lignée de Goje, le cadet¹.

Comme l'officiant, les porteurs sont vêtus de blanc, ils ont enlevé leurs chaussures. La pierre est dans le filet attachée à un baton. Les porteurs soulèvent le tout. Ils équilibrent minutieusement la pierre, qui est toujours prise dans le même sens, face vers l'est. On appelle

1. Goje et Gije sont deux frères de la première Saraouniya, venus à Lougou avec elle. Les descendants de Gije et Goge sont considérés comme les plus purs des *gubawa*.

cette face le nez. Après avoir soulevé et posé par trois fois la pierre, ils la prennent sur leurs épaules.

Pendant ce temps quelqu'un amène un tas de sable devant l'officiant, à une huitaine de mètres de la pierre, l'assistance se tient derrière lui. Celui-ci étale le sable. Maitunguma commence les salutations : "*Ina gaisuwa Tunguma, ina gaisuwa : je te salue Tunguma, je te salue*" trois fois, cependant que l'officiant s'asperge quatre fois la tête du sable posé devant lui. Les porteurs sont entraînés par la pierre en arrière. La pierre doit répondre aux salutations, c'est-à-dire les accepter, en revenant trois fois vers l'officiant. Les salutations s'enchaînent en un chapelet ininterrompu, rythmées en contre-point par les pluies de sable jetées, jusqu'à ce que Tunguma s'avance. Alors Maitunguma par trois fois : "*J'ai vu et je te remercie*". Puis par trois fois : "*Diya maza mu na Lugu, kwana lahiya, tashi lahiya: les enfants d'homme de Lougou ont bien dormi, ils se sont réveillés en bonne santé*", et par quatre fois : "*Diya matan mu na Lugu, kwana lahiya, tashi lahiya : les enfants de femme de Lougou ont bien dormi, ils se sont réveillés en bonne santé*".

"Où sont les demandeurs?... *Donnez la kola*¹, qu'on la pose pour eux." Le demandeur pose l'argent. Il expose son problème à l'officiant, qui reprend : "*To* [Eh bien], *Tunguma, cette chose* (et il précise le problème) *c'est une affaire d'Allah?*", trois fois. Si Tunguma répond oui, il faut patienter, c'est-à-dire qu'il n'y a rien à faire, ce qui est rare. Sinon on vérifie : "*Il y a quelque chose?*" "*Oui*". Puis on demande si c'est la main de l'homme qui a causé le problème, s'il s'agit d'un génie... etc. On procède par élimination, puis on tente de trouver un remède. Tunguma répond oui en s'avançant trois fois et répond non en ne bronchant pas. A chaque question posée, l'officiant jette une poignée de sable vers Tunguma. Il met sa

1. Noix au goût amer, qu'on croque, don traditionnel aux chefs ou lors des cérémonies, c'est l'offrande typique marquant le respect et les intentions amicales, on parle aussi de donner la kola pour des dons en argent.

parole dans le sable puis il l'efface en reprenant du sable.

La formule de clôture sera toujours répétée quatre fois à une entité féminine et trois fois à une entité masculine : "*Kasa Saraunya, kwana lahiya, tashi lahiya: terre de Saraouniya, bon sommeil, bon réveil*", "*Kasa Magaji Adu, kwana lahiya, tashi lahiya: terre de Magaji Adu*¹, *bon sommeil bon réveil*", puis "*Terre de Tougana, bon sommeil bon réveil*", "*Terre de Maito*², *bon sommeil bon réveil*". Après différentes salutations de même nature, vient la conclusion: "*Ton cheval de devant, bon sommeil bon réveil*", "*Ton cheval de derrière, bon sommeil bon réveil*", pour les porteurs.

En 1984, sur deux séances à Tunguma les questions ont porté sur : la mort d'un bête sans raison ; la perte d'un objet ; où installer sa case? ; des accouchements prématurés, pour lesquels la pierre suggère le choix d'un guérisseur ; l'oubli d'une promesse à un génie, pour lequel un roko³ auprès de Saraouniya est prescrit ; la maladie d'une femme, dûe à un défaut de sacrifice à un génie ; un champ est-il grigrisé? Et encore : douleur, maladies, manque de nouvelles de la famille, peur d'un enfant.

En janvier 2002⁴, deux membres nigériens de Tarbiyya Tatali interrogent Tunguma. L'un pour un problème d'enfant (lui et sa femme n'ont qu'une fille), la conclusion est qu'il faut que sa femme retourne dans son village. L'autre pour un problème de santé, la pierre lui donne un procédé pour se soigner en lui conseillant une personne de Lougou qui viendra s'en occuper chez lui à Niamey.

En septembre 2003⁵, Tunguma règle le seul problème qui lui est

1. La pierre salue ici Adu, Magaji de Darei en 1984. Darei est le lieu d'installation de Gugi, Magaji de la première Saraouniya.

2. La pierre salue Maito, un sage de Lougou présent ce jour-là.

3. Demande, prière. A distinguer des cinq prières musulmanes journalières appelées salla.

4. Tarbiyya Tatali, documents internes [18].

5. Boubé Namaïwa, Marie-Françoise Roy et Bori Zamo, notes, [15].

posé : une jeune femme est amenée par sa Maman, car elle a des hallucinations, ou des cauchemars. Tunguma dit que ce n'est pas une affaire causée par Dieu, ni par les esprits de la Maman, mais par quelqu'un. Où se trouve la personne susceptible de la soigner? Finalement c'est à Lougou. Tunguma désigne un des présents. Il ne doit pas soigner la fille ici mais dans sa maison.

En 2005¹ deux coépouses sont venues consulter, l'une accuse l'autre de l'empêcher par sorcellerie de porter ses enfants jusqu'au bout. L'accusée demande avec véhémence à Tunguma de la disculper. Tunguma bondit littéralement en avant, bousculant au passage ceux qui sont venus écouter le verdict, pour affirmer l'innocence de l'accusée. L'autre coépouse reçoit le conseil de se soigner, non en allant à l'hôpital moderne mais en utilisant un médecin originaire de Lougou.

Tunguma est ouverte à toutes les questions. L'allure de la consultation n'a rien de cérémonieux, elle est sans raideur. Chacun peut parler comme il l'entend. L'officiant qui semble toujours accompagné d'un double peut, s'il est fatigué ou s'il n'arrive pas à trouver les questions justes, lui passer la main. Mais dans ce cas aussi, toute l'assistance peut y aller de ses inspirations quand aux causes possibles, aux questions à poser pour dénouer la situation. Certains posent parfois la question eux-mêmes en lançant de leur main la poignée de sable. Ceci est possible notamment pour les gens de Lougou. D'autres essaient de parler tout bas à Tunguma. Mais devant le mutisme de la pierre on leur rappelle, bien haut, qu'il faut parler fort!

Réflexions sur Tunguma

Tunguma est liée à l'installation de Saraouniya à Lougou. Car c'est Tunguma qui a fait trouver cette terre à Saraouniya, elle a été son guide. Magaji dit : *"Ils ont trouvé la pierre, la pierre leur a parlé. alors ils ont dit qu'ils n'ont rien eu en matière de chefferie. La pierre leur a dit : – Kai, venez ici, il faut me prendre –"*. Donc Tunguma est liée à

1. Tarbiyya Tatali, documents internes [22]

Lougou et Saraouniya

l'expression de la spoliation qu'a subie Saraouniya et devant ce manque, Tunguma se présente comme un agent réparateur.

Saraouniya, Tunguma et Lougou sont indissolublement liés. Toute personne originaire de Lougou peut apporter de la gumba¹ à Tunguma en guise d'offrande, toujours le mercredi ou le dimanche. Cette eau nourrissante offerte ne peut qu'être bienfaisante pour la pierre et pour ceux de Lougou car Tunguma a besoin d'eau. Au début de chaque cérémonie, l'officiant doit l'asperger. Si la pierre n'est pas mouillée, les puits tarissent.

D'autre part, pour illustrer que la pierre reste en place malgré les tentatives pour la dérober, on cite l'exemple d'un peul qui aurait tenté de la supprimer en la jetant dans un puits, c'est bien sûr lui qui y tomba.

Ainsi, nous rejoignons le domaine de la fécondité-fertilité. Le baobab, les pluies, mais aussi le filet, où on dispose la pierre, qui est fait en fibres de baobab, de même que le filet qui sert au portage de l'eau. Dans ce cas, deuxalebasses remplies d'eau contenues chacune dans un filet sont suspendues aux deux extrémités d'un baton qu'une femme porte sur les épaules. Pour Tunguma on n'utilise qu'un filet fixée au milieu d'un baton soutenu par deux hommes. Ce filet doit être tressé par Maitunguma.

Rien d'étonnant donc que Tunguma soit interrogée souvent sur des problèmes de stérilité.

L'univers de Saraouniya

La Saraouniya de Lougou

Saraouniya signifie simplement reine. La Saraouniya de Lougou a un caractère très différent des reines guerrières qui ont marqué l'origine de l'histoire du pays haoussa. Elle ne fait la guerre que pour se

1. Boule de mil non cuite délayée dans de l'eau.

défendre, et est caractérisée par la couleur blanche du coton qu'elle file. Comme le dit Saraouniya Gado¹ *"Je ne fais pas la guerre, je n'ai que ma quenouille. je n'ai pas de flèches, je fais du fil, je ne suis jamais dans la pénurie, je prie Dieu, son prophète Mohamed, pour que les vœux qui me sont formulés, si les offrandes ont été promises, qu'ils soient exaucés..."*

Saraouniya incarne un principe spirituel pour tout le pays maouri, car elle est à l'origine de la vie de ce pays et de ce qui l'a rendu possible. Saraouniya ainsi que les grands prêtres qui l'assistent dans le culte sont les garants de l'équilibre des forces en ce qui concerne la santé de la communauté.

Saraouniya se doit de recevoir tous ceux qui viennent lui demander de l'aide, elle n'a pas de préférence et elle ne rejette personne. *"Elle n'a pas de parent et il n'y a pas quelqu'un qui ne soit pas son parent, il n'y a pas quelqu'un qu'elle préfère"*. Aussi sa disponibilité est-elle totale. Les roko sont des demandes, des prières que Saraouniya fait aux génies, sur l'initiative de ceux qui le lui demandent et qui viennent parfois de très loin. Selon Dogo : *"Elle ne cultive pas, elle n'a pas un autre travail, si ce n'est intercéder. C'est à cela que Dieu l'a assignée depuis le temps des ancêtres. C'est là qu'elle mange, c'est là qu'elle boit, c'est une tradition ancestrale. Voilà son travail."*

La religion azna pratiquée par Saraouniya n'est pas compatible avec la prière musulmane. Il semble cependant qu'aux origines Saraouniya pratiquait la prière musulmane et qu'elle a décidé d'arrêter. Saraouniya Gado raconte : *"Quand on avait quitté le Bornu, celle-là [Saraouniya] avait deux filles. Avec ces deux filles elle était montée sur une jument. Après une longue marche, elle s'était arrêtée. Quand elle se fut arrêtée, elle était restée prier². Les deux enfants se mirent alors à se quereller. Quand elle eut fini de prier, un des enfants avait disparu. [...] Elle continua sa route jusqu'ici et elle jura qu'elle ne prierait plus*

1. Boubé Gado *Les traditions de Lougou, de Birnin Lokoyo et de Massalata* [4].

2. Salla : une des cinq prières musulmanes journalières.

Lougou et Saraouniya

comme une musulmane mais elle pratiquerait le culte des divinités. Voilà pour les origines¹.

Saraouniya ne pratique pas le bori², car tous les génies de cette terre lui appartiennent. Si la femme qui devient Saraouniya pratiquait le bori, elle cessera immédiatement. Le bori est de naissance postérieure à la venue de Saraouniya. Il s'est développé lorsque les groupes d'origine se dispersaient vers des lieux de culture de plus en plus éloignés. Les liens qui s'établissaient avec ces nouveaux environnements allaient de pair avec une personnalisation des génies. Les génies du lieu originel qu'est Lougou, et auxquels Saraouniya s'adresse, restent indifférenciés.

Saraouniya est, dès l'instant où elle est désignée, attachée à vie à Lougou, et ce, d'une façon inconditionnelle, puisqu'elle ne peut en sortir, même exceptionnellement.

De nombreux interdits s'appliquent à elle. On ne peut pas porter du rouge chez Saraouniya. On n'égorge pas en sa présence puisque Saraouniya ne peut voir ni toucher le sang. "*Avant que le sacrifice ne se fasse, elle part, elle va se cacher.*" Elle ne porte pas de tresses, ni de bijoux. Comme toute originaire de Lougou elle n'a pas le droit de manger de lion. C'est l'indication d'une alliance ancienne dont la raison est inconnue.

Son lieu de sacrifice est un hangar appelé inuwa saraouniya qui abrite un autel. La part de l'animal sacrifié qui lui revient est la partie de la bête où sont plantés les reins. Chaque Saraouniya est liée à deux fourmilières peuplées de grosses fourmis noires particulières.

Théoriquement on ne peut pas s'adresser à elle directement, il faut un intermédiaire. On ne doit pas entrer ni sortir à reculons de sa case, et il faut se déchausser, comme tous ceux à qui on doit du respect. On

1. Une autre version mentionnée par Pialt [8] parle d'une querelle ayant concerné les deux frères Gije et Goje.

2. Littéralement ébullition, culte de possession avec transes.

se tient face à l'Est quand on s'adresse à elle. Elle dispose d'un baton de forme fourchue, comme les prêtres et l'iman¹.

Elle est uniquement vêtue de blanc, de coton naturel couleur écrue. Un pagne fait de bandes de coton blanc, un pagne qu'on attache autour de la poitrine et un dernier pagne pour se voiler la face. Ses vêtements sont des dons qu'on lui fait à l'occasion des roko. Elle n'en achète jamais. Ces dons, elle les partage avec ceux qui l'assistent dans les cultes. Toutes les Saraouniya filent le coton. C'est un héritage en même temps qu'un passe-temps. Après l'avoir fait tisser, elle en donne le produit à ses diya uwa [enfants de femme], ses propres enfants, ou les enfants de ses sœurs, ou à ses dangi, ceux de son clan, de sa lignée. Saraouniya Aljimma était seule à filer à Lougou en 1984.

La construction de la case de Saraouniya est prise en charge par les gens de Lougou et ceux de sa lignée. Pour celle d'Aljimma, on a fait venir un maçon de Koukoki. Elle se présente ainsi : au dessus de la porte, légèrement à gauche, deux paquets d'ossements sont suspendus, dont des os de machoires de chèvre ou de moutons cuits dans la propre case de Saraouniya. Entre la porte et les jarres, piquée dans le toit, une tige de mil, choisie pour sa beauté, pour mélanger aux semences. Elle a été apportée par la petite fille de Saraouniya. Plus loin les deux jarres: celle de gauche est sans col, et celle de droite avec un long col. Près du grenier en banco² où elle conserve les dons qui lui sont faits en nature (mil, ...) deux instruments agraires sont adossés au mur.

En présence d'étrangers, Saraouniya reste cachée derrière le vestibule. En compagnie de gens plus familiers, elle sera sur sa natte, près du foyer. Pour le roko, elle se met devant les jarres.

Ses filles viennent la visiter quand elles le désirent, par contre elle ne peut pas recevoir ses fils ni les voir. Sa case est aussi fréquentée par les enfants.

1. Dignitaire islamique.

2. Brique de terre mélangée à la paille de mil, séchée au soleil.

Lougou et Saraouniya

Elle circule peu dans le village, mais se rend chez sa confidente.

Ce qui modère son immobilité, c'est la possibilité pour Saraouniya de cultiver à condition que le champ reste proche du village, c'est à dire fasse encore corps avec Lougou. Ce champ, dont elle dispose, n'est pas propriété de la chefferie. Il n'y a pas de champ héréditaire. Il lui est prêté par sa propre famille qui le récupère à sa mort, ou par des gens de Lougou. Elle n'a aucun interdit de culture. Elle peut cultiver sorgho, mil, gombo, maïs, coton.

Saraouniya peut aussi sortir de sa case à la tombée de la nuit.

Divers personnages autour de Saraouniya

Magaji

Magaji est le prêtre qui assiste Saraouniya dans le roko et sacrifie pour Saraouniya. Il accueille les étrangers qui viennent consulter Tunguma.

Magaji réside à Lougou. Il peut se déplacer hors du village mais jamais plus d'un mois. A l'approche de la saison des pluies, sa présence auprès de Saraouniya est impérative.

Magaji est là depuis les origines. On affirme : "*Dès la première Saraouniya il y avait un Magaji, elle est venue de Daura avec son Magaji. C'est lui qui s'est installé à Dare Gugi*", appelé fréquemment Magaji Darei.

D'après les enfants de Dogo en 2005, les gens de Darei sont les fils de la grande sœur de Yar Kasa, première Saraouniya. Le premier Magaji qui a fondé Darei était dan mace [enfant de femme] par rapport à Saraouniya. C'est le fils de la grande sœur de Saraouniya.

Quelles sont les raisons qui ont éloigné ce Magaji de Lougou? On invoque l'accroissement de la population, le manque de terres, mais surtout une façon d'occuper un plus large territoire. Venu de Daura en même temps que Saraouniya, il est resté longtemps le Magaji de

Saraouniya, puis c'est installé à Darei Gugi. Donc, il revenait souvent à Lougou pour les sacrifices de Saraouniya. Un jour Saraouniya lui a dit de rester là-bas : "*Vous êtes nombreux maintenant, reste en tant que Magaji. Moi je vais en nommer un autre à Lougou*". Quand le premier Magaji venait à Lougou, il cultivait. Il y avait beaucoup de gens ici. Et puis il est parti pour que ceux de Lougou soient connus. C'est Saraouniya qui lui a demandé d'aller. Et comme il pouvait avoir de l'argent, du mil auprès des gens de là-bas en pratiquant des sacrifices, il a accepté. Mais il venait tous les mercredi et dimanche assister aux sacrifices et à Tunguma.

Il y aurait eu trois Magaji décédés à Lougou avant qu'un quatrième aille s'installer à Darei, le temps que la population ait augmenté de manière conséquente.

En 1984, c'est Magaji Na Allah, de la lignée de Gije, qui était Magaji de Lougou depuis 1981.

Dogo : Maitunguma – Maidabi - Maiyaki

Dogo cumulait en 1984 trois fonctions importantes de Lougou : Maitunguma, Maidabi, et Maiyaki. Le préfixe "Mai" désigne celui qui fait une certaine action, qui s'occupe d'une certaine chose, dont il est responsable. Tunguma est la pierre de divination, Dabi est le sacrifice, Yaki est la guerre. Un Maitunguma, Maidabi et Maiyaki s'occupe donc de la pierre de divination, des sacrifices, et de la guerre.

Dogo est comme Magaji Na Allah de la filiation de Gije. En 1984, il était Maitunguma et Maidabi depuis 37 ans, et Maiyaki depuis dix ans. Avant d'être Maidabi, Dogo était musicien du bori. La fonction de Maidabi n'est pas incompatible avec le bori, il a donc gardé ses génies.

Maitunguma

Maitunguma est normalement chargé de la procédure de la pierre, que nous avons décrite en détail ci-dessus. Cependant Magaji peut remplacer Maitunguma si ce dernier ne peut ou ne désire pas y aller

lui-même. En 1984, un troisième personnage, Dodo, pouvait aussi prendre le relais, il n'avait aucun titre mais se distinguait par sa gentillesse et son intimité avec les tenants du "pouvoir". Il faut noter que son frère était le précédent Magaji, et qu'il était de la lignée de Gije. Dodo faisait Tunguma si l'affaire n'est pas trop difficile.

Maidabi

Le dabi est un lieu de culte recouvert d'un toit fait de paille assez grosse.

Maidabi, la personne chargée du dabi, y attache les mariages. Toute jeune fille qui fait partie des diya maza [enfants d'homme] à Lougou, donc qui est originaire de Lougou par son père, doit théoriquement s'y présenter pour sceller son mariage. Pour résumer rapidement la cérémonie, on amène de l'argent, de la kola, puis on bénit les mariés. Les enfants du Maidabi peuvent le remplacer dans cette tâche.

Le dakan dabi ou dabi est aussi le nom d'un sacrifice annuel. "*Le dabi, c'est au septième mois qu'on fait le dakan dabi*". C'est une cérémonie pour honorer les ancêtres et implorer l'arrivée des pluies. L'année azna commençant après la dernière pluie et les récoltes, vers le mois de novembre, le septième mois correspond à la période avant l'arrivée des pluies.

La fonction de Maidabi est indissociable de celle de Maitunguma. Tous les Maitunguma / Maidabi sont choisis par Tunguma.

Maiyaki

Maiyaki, le chef de guerre, est chargé de l'organisation des hommes et du matériel en cas de guerre. Le titre de Maiyaki se gagnait à l'origine en faisant preuve de sa bravoure, de son courage en brousse. Etre maiyaki impliquait une connaissance des potions¹ dont il oint chaque guerrier. "*Ce jour, aucune arme ne pourra traverser leur corps, sauf*

1. Préparations à base de plantes nécessaires à certains rituels ou destinées à la thérapie de troubles somatiques (on dit encore médicaments).

pour celui qui a couché avec sa mère". Cette connaissance se perd de nos jours. Il connaissait aussi les secrets des poisons. Il identifiait les audacieux et était enfin le courrier de la reine. Ce titre avait été donné à Dogo car c'était toujours lui qui se portait volontaire pour aller à Dogondoutchi porter avec courage la parole du village auprès des autorités.

Maikofa, la gardienne de porte

C'est la femme par qui tout visiteur doit passer pour entrer dans la case de Saraouniya.

Elle prépare la nourriture de Saraouniya. Elle informe les visiteurs des convenances. Elle est aussi sa confidente et défend ses intérêts. C'est chez elle que viennent les fils de Saraouniya quand ils veulent communiquer avec leur mère. Elle sert alors d'intermédiaire.

En 1984, la gardienne de la porte est Magani. Née à Bawada gida, elle est venue à Lougou à l'occasion de son mariage. Sa mère était originaire de Lougou. Elle a eu cinq enfants.

Ce sont les *diya maza* [enfants d'homme] de Lougou qui lui ont demandé de travailler pour Saraouniya. "*Si la dan nameji* [enfant d'homme] *mange, c'est moi, la dan mace* [enfant de femme], *qui travaille*." Autrement dit : "*C'est Saraouniya, une enfant d'homme qui a hérité de la chefferie, c'est quelqu'une de sa famille, une enfant de femme qui pile*"... "*Comme Saraouniya est ma cousine, ce travail est devenu un héritage, c'est un travail hérité*". Ainsi elle était déjà auprès de Saraouniya Gado avant qu'Aljimma ne lui succède. Gado était sa tante maternelle, Aljimma est sa cousine par sa mère, puisque la mère de Magani était la petite sœur du père d'Aljimma. Dans les deux cas, Magani est bien *dan mace* [enfant de femme] par rapport à Saraouniya. Et c'est à ce titre qu'elle assiste Saraouniya. Elle était déjà mariée quand elle fut choisie par Gado. Elle prépare la nourriture de Saraouniya. Elle lui pile le mil et lui fait la boule de mil cuite. Elle fait les corvées de bois et d'eau. Elle dispose toutefois de remplaçantes.

Dans ce cas c'est sa fille qui pile et sa petite sœur qui fait le puits. C'est Magani qui, le jour de la désignation d'Aljimma comme Saraouniya, l'a détressée, lui a enlevé ses bijoux et l'a vêtue de blanc. La part de l'animal sacrifié qui lui revient est le bassin¹.

Succession de ces fonctions²

Tous les personnages clefs présents auprès de Saraouniya Aljimma en 1984 sont décédés depuis.

Voilà les cérémonies qui ont accompagné leur décès et les conditions de désignation de leurs successeurs.

Magaji Na Allah est décédé en 1989.

Lorsqu'un Magaji Lougou décède, ce sont les gens originaires de Darei qui font sa toilette, et l'enterrent, à côté de sa case. Rappelons que, selon la tradition, Darei a été fondé par le premier Magaji. Les diya mata [enfants de femme] de Lougou peuvent les assister mais personne ne touchera le Magaji avant les gens de Darei.

Pour l'enterrement, on égorge dans sa concession un bœuf rouge, on garde sa peau. Le corps est enveloppé dans un linceul de coton blanc. On met un coussin, fait avec une bande du même coton blanc en rouleau, sous la tête. Au-dessus du corps on met des briques sinon du bois qu'on recouvre de la peau du bœuf sacrifié de façon à ce que le sable qui sera versé en dernier ne touche pas le corps. Là encore les gens de Darei seront les premiers à verser le sable, pendant que les gens de Lougou leur donnent de l'argent au fur et à mesure.

Depuis le moment de la mort jusqu'à l'enterrement on aura tapé le tambour kwaru de Lougou, tambour réservé au rythme de la chefferie.

Pour le partage de la viande, les gens de Darei prennent une patte

1. En général, lors des baptêmes haoussa, cette part de l'animal est réservée à la mère du bébé.

2. Nicole Moulin, notes, [13].

Traditions culturelles de Lougou

arrière du taureau, Saraouniya la poitrine, c'est-à-dire la viande de devant, rappelant bien ainsi sa primauté. Tout le reste est partagé entre tous.

Un an après la mort, on recommencera le même sacrifice avec un taureau et de la gumba.

Magaji Massalatchi a été nommé par Tunguma en 1989.

Le père de Magaji Na Allah était le grand frère du père de Massalatchi.

Massalatchi Makontchi était revenu à son village natal, Angoual Kassa, en 1984. Bien qu'originaire de Lougou, il avait résidé à Tubunkwi, dans la région de Filinge, mais en était temporairement parti à cause de la famine. Il était revenu à Lougou depuis trois nuits quand la première pluie est tombée. Il partit donc au hameau de culture d'Angoual Kassa pour les semailles, avec sa deuxième femme, la première étant restée à Tubunkwi, et revint à Lougou après la récolte, avec l'intention de retourner à Tubunkwi. *"Il n'avait pas de case à Lougou"*. Plusieurs fois il décide de partir, à chaque fois il remet son départ : *"il propose, il défait, il propose, il défait..."*. La saison froide arrive et Magaji Na Allah, son cousin, contracte un rhume. Massalatchi attend sa guérison. Na Allah se rétablit, va visiter ses parents à Akora, vers le Nord, sur une jument, et revient en bonne santé. Une rechute de rhume survient et il trouve la mort quelques jours après.

Il faut alors dès la semaine suivante choisir le nouveau Magaji avec l'aide de Tunguma. C'était un dimanche. Ce sont les gens de Darei qui montent alors Tunguma dans son filet, puis confient la pierre aux habituels porteurs de Lougou. *"Magaji Darei pose les questions. Tunguma va d'abord saluer tous ceux qui pourraient être choisis."* Tunguma semble agitée : *"On dit à Tunguma de se tranquilliser, ses chevaux sont déjà fatigués"*.

Le futur Magaji était sous un arbre, il n'espérait pas être choisi. Les gens lui ont demandé de venir dans les rangs. On demande à Tunguma

Lougou et Saraouniya

de venir montrer le successeur. Tunguma est venue au-dessus de sa tête. On a demandé à Tunguma de confirmer son choix : "*On a vu. Montre-nous celui qui va remplacer Magaji Na Allah*". Et une troisième fois : "*Montre-nous vraiment celui qui va remplacer Magaji Na Allah*". Les gens qui ne le connaissaient pas ont dit : "*Ah! la pierre peut-être s'est trompée, il n'est même pas du village*". Le choix était fait. Tous sont redescendus vers Lougou où le nouveau Magaji a été accueilli selon son nouveau statut par les tambours de la chefferie. "*C'est le Magaji Darei qui est devant. En allant, Massalatchi est parti à pied avec une outre. Au retour, les gens de Darei l'ont fait monter sur un cheval. Quand il est descendu du cheval, les tambours ont commencé, sa famille lui a donné un pagne blanc et les gens de Darei l'ont enveloppé du pagne.*" Pour son intronisation, il a égorgé lui aussi un bœuf rouge à inuwa saraouniya¹, ainsi qu'une chèvre rouge, deux poules et deux coqs.

Dès sa nomination le Magaji est retenu à Lougou. Il n'est pas retourné à son village. Sa première femme a demandé le divorce, ne voulant pas le rejoindre à Lougou. Il a fait construire une case et il a fait déménager sa deuxième femme et ses enfants à Lougou.

Puis sa formation a commencé. Il a été formé par Dogo, l'autre prêtre, ainsi que par Saraouniya. La formation aurait duré une semaine. Cette courte durée pourrait être le fait du grand âge de Dogo qui mourût six mois plus tard.

Dogo -Maitunguma, Maidabi et Maiyaki- est mort en 1989.

Il s'était retiré à Angoual Kassa, son hameau de culture, ne pouvant plus assurer ses fonctions du fait de son âge avancé. Il tenait deux fonctions auprès de Saraouniya : celles de Maitunguma et de Maidabi. A titre personnel il avait acquis le titre de Maiyaki, chef de guerre et possédait également de nombreux génies du bori.

1. Nom du hangar rituel situé près de la case de Saraouniya. On dit souvent simplement Inuwa. Inuwa signifie ombre ou hangar.

Tous les Maitunguma/Maidabi sont choisis par Tunguma. Avant la mort de Dogo, devenu fatigué, Tunguma désigna Noma Duguru. Dogo pour cela a dû présenter unealebasse non décorée, remplie de gumba avant d'être donnée aux enfants. Puis il a donné un bouc rouge qui a été égorgé par son successeur. Noma exerça jusqu'en 2002 et demanda aussi à être remplacé, étant trop âgé pour se déplacer. Ousmane Baba Dogo, un petit-fils de Dogo, fut à son tour choisi par Tunguma. Il pratiquait l'islam depuis quinze ans déjà. Il demanda excuse à la pierre et dit : *"Je ne déteste pas mon héritage, l'animisme, mais seulement j'ai peur de commettre des erreurs dans la pratique. Et si cela m'arrivait, je récolterais les pots cassés"*. Il fut excusé sur le champ et Tunguma désigna alors Makera Daji. Mais ce n'est plus lui qui officie à Tunguma, c'est Magaji Massalatchi. Pour expliquer ce glissement, on nous dit que Makera est guérisseur. Or beaucoup de malades vont consulter Tunguma qui désigne un guérisseur à consulter. Makera étant souvent choisi, il a été convenu, avec son approbation, qu'il y avait conflit d'intérêt et qu'il valait mieux laisser Magaji officier.

Tout en approuvant les raisons qui empêchent Makera Daji d'officier lui-même, Magaji Darei pense que le cumul par une seule personne des fonctions de Magaji et d'officiant de Tunguma, n'est pas normal. Il pense important que ce soit deux personnes différentes, pour mieux conserver la tradition. La solution serait pour lui de demander à Tunguma de nommer un autre serviteur, sinon la pierre risque de perdre de sa crédibilité.

Il n'y a plus actuellement de Maiyaki à Lougou. La liaison entre le village et les autorités administratives de Dogondoutchi est actuellement assurée par Maigari, chef de village, et Magaji Massalatchi.

Magani, la gardienne de la porte, est décédée en l'an 2002.

A évoquer son souvenir avec les villageois fin 2005, Nicole découvre un deuxième visage de Magani, celle d'une Magajiya, c'est-à-dire d'une position supérieure, respectée et écoutée dans l'univers du bori.

Lougou et Saraouniya

C'est un titre qu'on acquiert après de longues années d'expérience et de familiarité avec les génies, après une intronisation. On fait appel à une Magajiya pour des conseils, l'organisation et la participation à des cérémonies de possession, des soins etc...

La mort de Magani a donc été célébrée d'une façon particulière non à cause de sa fonction auprès de plusieurs Saraouniya, mais du fait de sa place dans le bori. Lors de son enterrement, les tambours du bori auront donc été frappés quatre fois, accompagnés par les goge, sortes de violons, sur le chemin menant de sa demeure à sa tombe. "*Le goge vient, on prend le corps, on va à la tombe, on l'enterre*". Le soir un repas avec musique des goge et les yan bori, les adeptes du bori, est organisé, il n'y a pas de possession. Le matin chacun rentre chez lui. Puis après une semaine tous les yan bori sont réunis pour une cérémonie de funérailles: on sacrifie des animaux et on fait des boulettes de gumba qu'on se partage. Le type et la couleur des animaux dépendent des génies particuliers que possédait la personne en question. L'année d'après, on refait la même chose et le soir on organisera une cérémonie pour voir si les génies du défunt vont se présenter. Cette cérémonie ferme définitivement le deuil.

Quant à Saraouniya qui a perdu avec Magani sa gardienne de porte mais aussi une compagne de vie, on vient la saluer et lui adresser des condoléances dans sa case. Elle ne peut sortir pour assister aux funérailles.

C'est Saraouniya qui choisit la nouvelle gardienne de porte, toujours parmi ses diya mata (enfants de femme), dans sa lignée féminine. Pour succéder à Magani, Saraouniya avait opté pour une des nièces de celle-ci, Fatima. Ce n'est pas une tâche aisée d'être la fidèle auprès de Saraouniya, cela demande une grande disponibilité et Fatima était trop occupée par le travail des champs. Trois femmes ont fait le relais autour de Saraouniya, sans que l'une n'occupe entièrement cette fonction. Une décision semble avoir été prise en faveur de Dadi, la plus régulière auprès d'Aljimma.

Devenir Saraouniya

Désignation : Tarkama

Tarkama est le procédé qui utilise le cadavre d'un homme ou d'une femme pour désigner son successeur dans les fonctions que le défunt ou la défunte occupait (chefferie, prêtrise)¹. Tarkama est aussi le nom du lit sur lequel sera porté le cadavre.

Ce procédé s'applique à la nomination de la nouvelle Saraouniya, qui est désignée par le cadavre de la précédente. Il s'agit donc d'une désignation qui n'est pas héréditaire mais qui a lieu au sein d'un groupe de personnes bien précis, convoquées à la cérémonie.

Ce mode de nomination fut introduit par les basuwa² et ce sont ceux qui s'occupent de Tarkama pour les Saraouniya. Le maître de cérémonie, le Shigaban Tarkama, intermédiaire indispensable pour que Tarkama fonctionne, est toujours un basuwa. C'est Dieu, et les génies indifférenciés, qui animent Tarkama. Les génies choisissent la personne qui sera désignée, ils viennent à elle. Dieu est cité ici comme garantie, comme principe. On peut dire aussi que c'est le pouvoir de la chefferie qui, à travers le corps des défunts, porté par des hommes choisis selon certains critères, guide les porteurs.

Tarkama cherche le iko, le pouvoir de la nouvelle Saraouniya. On s'adresse à la fois à la défunte et à l'esprit de la fonction de Saraouniya, qui ne font peut-être plus qu'un, car on dit aussi bien que c'est l'ancienne Saraouniya ou son pouvoir qui choisit.

Il faut rappeler, pour comprendre les critères de sélection utilisés, que la femme qui sera choisie comme Saraouniya ne pourra, à partir de ce moment, plus jamais sortir de Lougou et devra se tenir dans la case qu'on lui construira. Sont susceptibles d'être choisies par

1. Il peut s'agir du cadavre d'un chien ou d'un bouc de couleur noire pour résoudre certaines énigmes.

2. Gubawa parmi les premiers arrivés à Lougou.

Lougou et Saraouniya

Tarkama les femmes qui remplissent les conditions suivantes: être diya maza (enfants d'homme) de Lougou, que ce soit de la lignée de Gije, Goje ou de Gugi. Autrement dit, leur père est de Lougou. De préférence, elles sont veuves, elles ne doivent pas avoir de nombreux enfants, surtout pas trop de fils, car ceux-ci n'ont pas le droit d'entrer dans la case de leur mère devenue Saraouniya, sous peine de mort. On souhaite que Tarkama ne choisisse pas une femme qui n'a pas été mariée. *"Ca ferait une génération perdue, un monde éteint"*. A la question *"une femme a-t-elle déjà refusé d'être Saraouniya?"* on a répondu: *"Non, mais on dit qu'il y en a une qui a été choisie, elle était en grossesse. Elle n'a pas refusé. Elle est venue s'installer ici à Lougou. Mais sa grossesse a disparu"*. *"En cas de refus, on trouve la mort dans les deux ou trois jours qui suivent, après gonflement du ventre. C'est Allah, c'est le sacrifice qui tue"*.

Les Saraouniya sont la plupart du temps des femmes venues de l'extérieur. Car la règle d'exogamie et la patrilocalité imposent aux filles dont le père est de Lougou de se marier en dehors de Lougou. Ainsi Gado s'était mariée à Darei Gugi, Aljimma elle-même n'est pas née à Lougou, mais son père en était originaire.

Donc après la mort d'une Saraouniya, on envoie le messager dans tous les villages concernés et celles qui remplissent les conditions viennent à Lougou le jour dit. Elles étaient dix-sept en 1983, pour Aljimma.

"Il y eut quelques difficultés au départ, Gado était morte depuis deux jours, l'après-midi avançait et les basuwa n'arrivaient toujours pas. On a alors décidé de demander à un homme de Bagaji d'attacher la Tarkama. Et c'est alors qu'il tentait de la faire marcher sans succès que les basuwa sont arrivés. On ne sait pas ce qui les a retenus? Ils sont venus en retard car ils ont tendance à abandonner les choses, ce n'est pas sérieux."

Les basuwa arrivent avec une hache et des plantes coupées par

cette hache. Ils vont dans la case de la Saraouniya défunte préparer les potions qu'ils passent ensuite sur le cadavre "tout en disant des paroles". Puis ils habillent le corps d'un pagne blanc, prennent Saraouniya sur sa natte, la posent, natte comprise, sur Tarkama au seuil de la case. On y attache le corps avec des bandes de pagne de coton. On ferme avec un seko¹ pour lui faire une sorte de toit. Le seko est fixé au lit à l'aide d'une aiguille en bois, fabriquée par Shigaban Tarkama. Quatre hommes, deux de Lougou et deux basuwa, disposés alternativement autour du lit, portent celui-ci sur leur tête. C'est Shigaban Tarkama, celui qui est devant Tarkama, son responsable qui attache le cadavre. C'est lui qui a la hache de demande, car c'est en tapant sur le sol avec sa hache qu'il adresse ses demandes à Tarkama. On l'appelle aussi Maigatari, celui qui possède la hache.

Quand on a fini de fermer le seko sur le lit, on donne l'aiguille à quelqu'un qui va la cacher, l'enterrer quelque part. On dit alors à Tarkama d'aller la chercher : "Ke [Eh !], Saraouniya, nous avons caché l'aiguille, là où elle se trouve, il faut nous la montrer, il faut nous montrer la cachette." Quand Tarkama arrive à l'endroit présumé, on demande: "Ce qu'on a caché, c'est là qu'on l'a caché ?" Alors elle avance et elle se retourne quatre fois. Alors on déterre, on coupe l'aiguille avec la hache et on la jette. On dit alors : "allons au travail, pour trouver Saraouniya".

Tarkama traverse la foule, quand elle arrive devant les femmes, on les aligne, assises. Shigaban Tarkama, assis à quelques mètres de Tarkama, lui demande "si une femme va être choisie, de venir la saluer trois fois".

A partir de ce moment là, on se met à la recherche de la future Saraouniya. Tarkama vient d'abord saluer les femmes, c'est aussi dit-on pour s'excuser auprès de ces filles de chefs, auprès de celles qui ne seront pas choisies.

1. Sorte de couverture de paille, composée de brins parallèles attachés entre eux.

Shigaban Tarkama demande ensuite à Tarkama de choisir une femme : "*Ke [Eh !], Saraouniya, dans ce rassemblement qu'on a fait, s'il y a une femme qui va prendre tes chaussures [ta chefferie], si tu la désignes, on fait la pluie de l'année [la saison des pluies sera bonne], on gagne du mil. Si cette personne se trouve dans cette foule, si tu la choisis d'un seul cœur, il faut aller nous la montrer*".

L'année où Aljimma était là, parmi les femmes, Shigaban Tarkama a dit : "*Toi Saraouniya, Saraouniya Gado, celle qui va prendre tes chaussures et à qui tu vas donner ce pouvoir : que la terre ait de l'eau, que la terre donne du mil, il faut me montrer cette femme avec qui on gagne le bonheur*". Tarkama se tourne vers les femmes alignées. "*Celle qui fait ce travail, qui fait que la terre soit rassasiée, fais vite avec elle, fais vite pour nous la montrer*".

Quand Tarkama se dirige vers une femme, qu'elle lui fait de l'ombre, quand elle est encadrée par les porteurs et que Tarkama est venue au dessus d'elle, une fois, deux fois, on demande alors aux autres femmes de s'écarter de chaque côté de celle-ci. Elle reste au milieu et Tarkama affirme son choix par quatre allers et retours.

Alors Saraouniya pleure, comme toutes les saraouniya ont pleuré.

Aljimma dit qu'elle ne sait pas ce qui s'est passé pendant la Tarkama où elle a été ainsi désignée : "*je n'avais pas ma tranquillité*". Elle dit aussi qu'elle a beaucoup pleuré.

A celle que Tarkama préfère, on donne la hache et elle dit en pleurant : "*Les chaussures que tu m'as données, si tu me les as données avec un seul cœur, viens, je vais voir*". Et elle redemande quatre fois. Tarkama répond encore quatre fois. Celle qui a été choisie, on ne la laisse pas retourner dans son village, on la "met de côté", on l'amène dans une case. On la détresse. On l'habille de blanc. On lui ôte ses bijoux.

Tarkama poursuit son œuvre. On lui demande d'indiquer l'endroit où l'on édifiera la case de la nouvelle Saraouniya. Il lui faut alors trou-



Lougou photographié par Nicole en 1984.

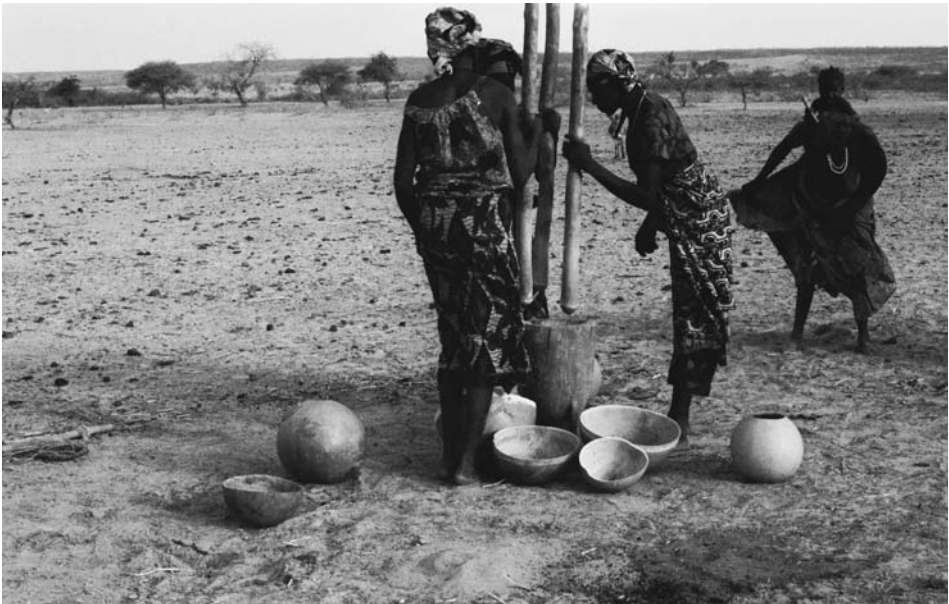
Au premier plan, Dogo, sage de Lougou.





Première étape de la construction d'une case.

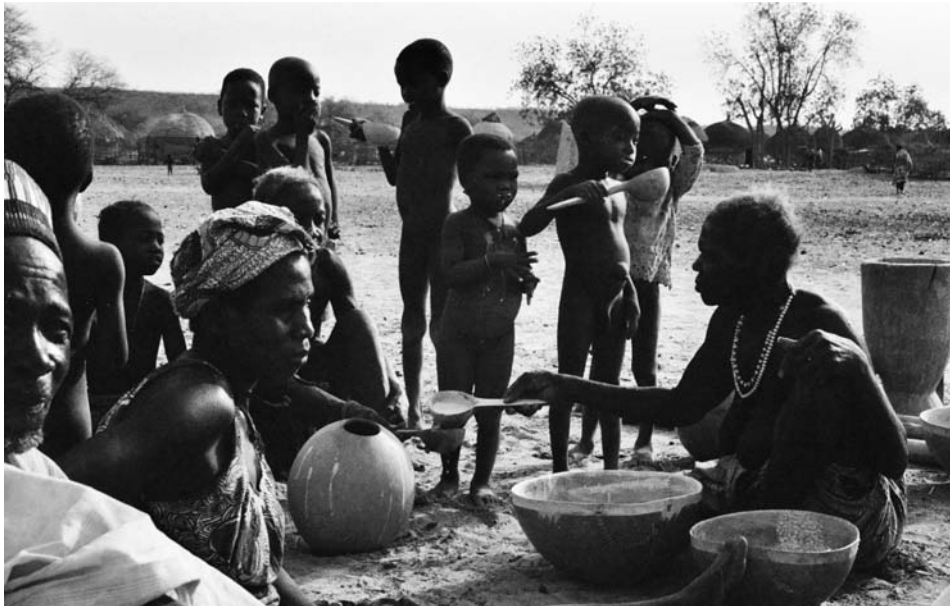
Femmes de Lougou pilant le mil.

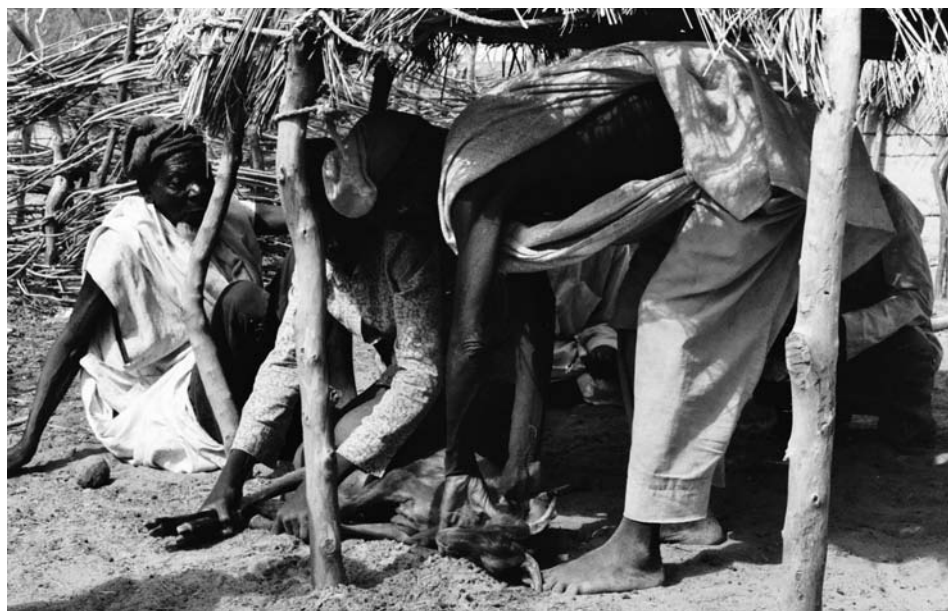




Saraouniya Aljimma de dos, à coté de Magaji Na Allah, lors de dakantururuwa le 13 mai 1984.

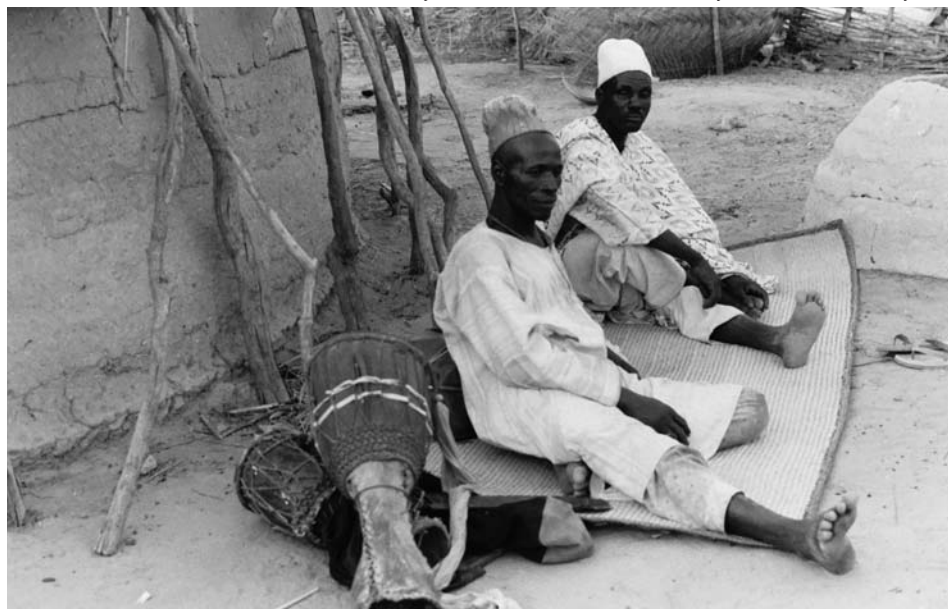
Magani distribuant la gumba.





Magaji Na Allah pratiquant un sacrifice au dabi le 13 mai 1984,

Tambours fermant le deuil de Saraouniya Gado le même jour.





Lougou aujourd'hui.





La case de Saraouniya Aljimma.

Case de Saraouniya et inuwa.





Cases à Lougou.

Maison en banco.





*Tombe de Saraouniya Mangou,
avec son jujubier.*



*Les ossements au
"champ de bataille".*



*Le prêtre arrose Tunguma
pour l'animer.*



Tunguma et ses "chevaux".



Tunguma et ceux qui sont venus la consulter.

Sur le lieu du jugement de Tunguma, un petit groupe discute et écoute la radio.





Magaji Massalatchi.

*Devant la case de Saraouniya,
de gauche à droite : sa gardienne de porte, le Magaji, et Maigari, le chef de village.*





Baura Gamba et sa cour, à Bagaji.

Inno, animateur du RAEDD et Batouré, habitant de Lougou.





Vieux de Lougou.



Dans la brousse près de Lougou.

Accueil de Lougou à des amis français le 31 décembre 2006.





Tisserand homme à Lougou.

Femme de Lougou apprenant le tissage.



*Femme de Lougou
pratiquant le tissage.*



*La passion d'apprendre
à Lougou.*



Le groupe d'alphabétisation des femmes de Lougou.

Le groupe des marcheuses de Lougou à Niamey.



ver la concession où son père a habité. C'est là que Tarkama tracera le cercle qui correspondra à la circonférence de sa case. Sitôt après, on lui demande de montrer le hangar appelé inuwa, qui sera le lieu de sacrifice de Saraouniya. Là elle ne choisit pas, inuwa saraouniya est toujours placé au sud de la case. Puis Tarkama finit sa course en désignant d'elle-même l'endroit où l'on creusera la tombe de celle qui l'anime.

Pour les simples villageois, chacun a sa tombe derrière sa case, là où il y a de la place. Pour les Magaji et les Maidabi, de même, chacun dans son quartier et dans sa concession. Excepté les trois premiers Magaji qui ont été enterrés côte à côte hors de leur concession.

Les Saraouniya sont, elles, toujours réunies ensemble, au même endroit, à côté du puits. *"Parfois en creusant une tombe il arrive de cogner sur d'autres Saraouniya."*

Tarkama a fait le tour de l'emplacement choisi pour la tombe. On creuse jusqu'à obtenir deux niveaux de profondeur. On apporte un gros bois fourchu qu'on plante à chaque point du trou central. On y dépose le corps. Saraouniya sera allongée comme on dort, c'est-à-dire sur le côté droit, la tête au sud. On fait un toit avec des branches déposées les unes à côté des autres et croisées au faite. Entre-temps, on aura égorgé un taureau devant la case de la défunte, on couvre le toit de sa peau, qu'on cloue sur les montants jusqu'à la tendre. On mouille la terre dont on recouvre tout doucement le tout. Quand la tombe est fermée, les petits-enfants de Saraouniya amènent de la terre rouge et de la terre graveleuse et ils dament le sol. Puis ses petites-filles vont chercher des pierres pour marquer le contour de la tombe. On fait aussi le wasan ruwa, littéralement verser de l'eau, ce qui consiste à verser de la gumba devant sa case. *"Le jour où on a versé de l'eau, la pluie est tombée, signe que la chose a bien réussi."*

On recommencera les mêmes sacrifices sept jours plus tard. Le premier taureau est offert par les jikoki, petits-fils biologiques de la

Lougou et Saraouniya

Saraouniya défunte. Le deuxième taureau, sacrifié une semaine plus tard, sera offert par Sarkin Arewa, puisque le premier Sarkin Arewa fut le petit-fils de Saraouniya. Il envoie également deux pagnes blancs dont l'un sert de linceul et l'autre sert à faire un oreiller. Les chefs de villages amènent de l'argent qu'on donne notamment aux griots et aux petits enfants.

Quelle que soit la provenance de Saraouniya, ce sont les gens de Darei, diya mata [enfants de femme] par rapport à Lougou qui s'occupent des funérailles. Ce sont eux qui creusent la tombe, qui mettent le cadavre, qui ferment le trou. Ses petits-enfants biologiques font le dessus. Magaji Darei égorge : "*c'est parce qu'il est dan mace* [enfant de femme] à Lougou qu'on le fait venir pour Saraouniya".

Et seuls les diya mata [enfants de femme] de Lougou et les griots mangent la viande du taureau.

On retrouve donc dans Tarkama la complémentarité idéale de certains principes moteurs de la société : lignées des hommes et des femmes, mythe et réalité.

Relevons enfin le parallélisme des procédés qu'utilisent Tunguma et Tarkama. Dans les deux cas, les porteurs sont mus par une force qui les pousse. Tunguma et Tarkama répondent toutes deux aux questions qu'on leur pose. Les salutations faites par Shigaban à Tarkama sont équivalentes de celles que l'officiant adresse à Tunguma. La parole de l'officiant est toujours marquée, inscrite : dans le sable quand on en jette une poignée vers Tunguma pour lui signifier sa question, dans la terre quand l'officiant, en même temps qu'il s'adresse à Tarkama tape le sol de sa hache. Tarkama, comme Tunguma peuvent, en l'absence d'un individu, le désigner à la seule mention de son nom. A un autre niveau, si l'on peut dire que Tunguma a contribué à la mise en place de Saraouniya en l'amenant dans ce pays, à plus forte raison, on ne peut nier que Tarkama, proprement dit, la fasse.

D'autre part il apparaît que le rôle joué dans la nomination des dif-

férents prêtres azna par Tarkama tend en fait à être partagé avec Tunguma. Car dit-on, parmi eux, il y en a dont les familles refusent d'exhiber le cadavre. Alors *"celui à qui on n'a pas fait Tarkama, il vient à Tunguma"*. On le justifie ainsi : *"puisque Tarkama et Tunguma mènent au même but, on peut utiliser l'une ou l'autre, au choix"*.

Formation

Aljimma est venue d'une plaine nommée Walwala. Elle a quatre enfants. L'enquête en 1984 a eu lieu peu de temps après sa désignation en juin 1983.

D'après Dogo - *"C'est une femme de brousse, ce sont des gens de brousse. Si on lui demande quelque chose elle dit : je suis étrangère"*.

Aljimma - *"C'est elle qui m'a amenée, c'est Tarkama qui m'a menée ici"*.

Dogo - *"Elle ne sait pas quoi dire"*.

Aljimma - *"Je ne sais pas ce qu'on fait dans le village."*

Dogo - *"Elle ne sait pas ce que veut dire le village."*

Que nous dit on ici? On nous dit son ignorance, on nous en convainc. Elle est étrangère, elle est perdue. On dit en même temps à travers cette distance où Lougou échappe à la brousse, que Lougou est un savoir.

Comment apprend-elle le savoir de Lougou? *"On n'aborde pas la nouvelle Saraouniya tout de suite. On attend le moment où on verse la gumba, une semaine après Tarkama."*

Alors les sages se réunissent. On fait venir Saraouniya, on lui explique comment les autres Saraouniya se comportaient pour lui donner un aperçu. Une fois sa case construite, Saraouniya, Magaji et Dogo se réunissent devant les jarres qui servent au roko. *"On fait un roko pour l'initier à son nouveau pouvoir, devant toute une assistance. On en partage la recette entre les sages de l'assistance, et une part est mise de côté pour les trois, Saraouniya, Magaji, Maidabi."*

Qui lui apprend? Dogo qui est Maidabi depuis trente ans a fait trois Magaji et quatre Saraouniya. C'est lui qui a appris son travail à

Magaji Na Allah. Et Magaji a aussi appris l'histoire avec Gado. Il n'est pas facile de départager les tâches respectives de Maidabi et de Magaji dans la formation de Saraouniya, mais il semble que ce ne soit ni exclusif ni rigide. Et il est sûr que l'expérience compte. A Aljimma, on apprend l'histoire du village, ses devoirs et ses interdits. On lui dicte sa conduite . Ce serait plutôt du ressort du Maidabi. C'est Magaji qui apprend à Aljimma les versets qui lui serviront au roko.

On nous présente son apprentissage ainsi : *"On lui dit et elle répète tout haut, jusqu'à ce qu'elle sache, on lui dit. Quand elle est seule, elle récite dans sa tête, après on lui apprend autre chose"*. Elle ne sait pas ce que c'est que le village, sauf si on lui dit. Dogo dit à Saraouniya *"Tu n'as qu'à dire..."* Sa formation c'est de répéter. Il faut trois ans d'apprentissage pour maîtriser les connaissances.

Les activités rituelles de Saraouniya

Roko

Saraouniya adresse des roko à la demande de ses visiteurs, parfois venus de très loin. Roko signifie dans le langage ordinaire : demande, requête. Dans les mains de Saraouniya, le roko se présente plus justement comme une prière. A qui s'adresse Saraouniya? *"A Allah, au Tout Puissant et aussi à ses génies. Ca va de l'individu à Allah, en passant par tous les intermédiaires. C'est Allah qui termine tout."* Le roko se fait à l'intérieur de la case de Saraouniya, devant les jarres *"n'importe quel jour, à n'importe quel moment, nuit et jour"*. Est ainsi indiqué le caractère prioritaire du roko, une urgence. Saraouniya accepte toutes les requêtes : *"Si c'est toi qui as fauté, si tu veux quelque chose de mauvais, alors cette faute te suivra. Si tu es venu avec un bon cœur, si on te fait le roko, c'est ça que tu suivras. Quelle que soit l'intention du demandeur, ça lui retombe dessus."* Donc, neutralité affichée du roko. Si le roko réussit c'est-à-dire si, avant un an, la prière est exaucée, on égorge l'animal promis lors de la demande : chèvre, poulets ou taureau. On apporte aussi pagnes, mil... Dans ce cas on dit que, si on

oublie cette promesse qui est comme une dette, ça pèse sur la personne jusqu'à parfois la rendre folle.

Le roko se déroule ainsi : Tous les intéressés sont réunis dans la case, Aljimma sort de derrière son vestibule, coiffée d'un pagne blanc, se plante, assise, devant les jarres, Magaji à sa gauche, Maidabi derrière eux. Après que le client ait donné son offrande à Magaji qui la remet à Saraouniya et qui constitue leur salaire à tous les trois, qu'elle l'ait posé près des jarres, Saraouniya puise, à l'aide d'une petite calabasse, de l'eau dans le canari de gauche. Elle en arrose quatre fois le sable enserré par les deux canaris puis pose sa calabasse au devant. A voix basse Saraouniya – fait ses comptes du bout des doigts –. C'est la liste des Saraouniya qu'elle récite : "*une telle a donné à une telle?*" jusqu'à en arriver à elle même : "*Yar Kasa, Tafada, Ammaa, Guzuri, Dalada, Leyma, Tawayniya, Annaw, Mangou, Tabay, Kunnaw, Intaya, Akarkame, Tallokoyo, Gado, Aljimma*"¹. Puis elle dit "*Je remercie Allah avec son messenger*".

On demande au demandeur de dire ce qui l'amène. Magaji reprend ce qui a été exposé et le remodèle, séquence par séquence : il dit une courte phrase, Saraouniya répète et ainsi de suite, pour tout le discours.

Chaque parole dite, jetée dans le sable, Saraouniya l'efface sur le sable. Magaji parle, elle efface, elle répète, elle efface. Quand Magaji a fini il dit "*Kowa ya sa bakin shi, les sages, chacun n'a qu'à mettre sa bouche* [ceux qui ont quelque chose à dire, qu'ils le disent]". Alors Dogo commence à dire, Magaji et Saraouniya répètent ensemble. Maîtrise de ces morceaux de parole et de leur rythme, si régulier. Paroles ressassées qui, à force de rythme, prennent corps et deviennent actes. Magani, Dodo, interviennent s'ils le désirent. Quand tout a été repris et épuisé, Saraouniya jette trois pincées de sable dans l'eau de sa petite calabasse, elle en boit, puis passe à Magaji, Maidabi, et au

1. Liste obtenue à partir de [12] grâce à des compléments venus de Hiya. Pour une datation partielle, voir dans le glossaire.

Lougou et Saraouniya

demandeur qui doit aussi s'en frotter les mains, les bras, s'en laver la face et s'asperger la tête. Il est permis à d'autres, dans l'assistance, de boire de cette eau qui a qualité de bénédiction.

Le roko est aussi une arme contre les sorciers. Il s'agit, sur les conseils de Tunguma, d'inviter, sous quelque prétexte, un nombre conséquent de gens à un roko, parmi lesquels le sorcier présumé, de façon à noyer le poisson. On leur fait boire à tous l'eau du roko. Si un bel et bien sorcier était effectivement présent, il tombe gravement malade. Pendant sa maladie il délire : "*Un tel ne m'a rien fait, je l'ai tué...*" et la liste s'allonge. Il meurt. Ceux qui ont surmonté leur maladie sont débarrassés de leur sorcellerie. On précise bien que le roko n'est pas fait pour tuer. Si celui-ci meurt, c'est que ça coïncide avec son destin.

Le roko est, toujours un instrument neutre, et également un instrument de vérité.

Inuwa

Tous les animaux promis lors d'un roko sont égorgés à inuwa saraouniya, si le roko a réussi.

Inuwa signifie hangar ou ombre. Le corps matériel projette l'ombre sur le sol à la lumière. L'absence de l'ombre pendant la nuit ou dans l'obscurité n'est qu'apparente. Pour les azna, elle ne quitte jamais le corps. Elle lui est intimement liée, même après la mort. L'image de l'ombre fait immédiatement écho à la notion de chefferie. On dit : "*ceux qui veulent être chef, quand Saraouniya meurt, ils voient une ombre.*" C'est en faisant de l'ombre à une femme que Tarkama indique son choix. De la même façon quand, sitôt après avoir choisi l'emplacement de la case, Tarkama montre celui de inuwa, elle ne choisit rien, elle marque seulement une étape indispensable. De même que l'ombre est indissociablement liée au corps, inuwa est un héritage immuablement attaché à Saraouniya: toujours située au sud de sa case.

C'est le jour du sacrifice, toujours un mercredi ou un dimanche, que Magaji égorge à inuwa. Il semble que Saraouniya aille, au préalable, verser de l'eau sur le lieu d'égorgement.

Trois cérémonies au septième jour du septième mois

L'année azna commence à partir de la dernière pluie, d'habitude au mois de novembre. Les pluies sont absentes pendant de longs mois, de novembre à mai. Le septième mois se situe donc juste avant la saison des pluies. Le beau temps, au Niger, c'est la pluie. L'abondance des pluies lorsque l'hivernage¹ arrive est la condition de la prospérité. Accomplir les rites garantissant cette abondance est donc essentiel.

En 1984, les trois cérémonies que nous allons décrire ont eu lieu le 13 mai. Les deux premières ont lieu tous les ans, la troisième était liée au fait que Saraouniya Aljimma avait été désignée l'année précédente. Dogo était malade, il n'a pu assister à aucun sacrifice de cette journée.

Dakan tururuwa

C'est la première cérémonie. Daka signifie pilage, et tururuwa fourmis, qui sont associées symboliquement à l'eau, ruwa. Chaque Saraouniya a deux fourmilières particulières. Une où on sacrifie les bêtes trouvées et une autre où on fait le dakan tururuwa. Quand Saraouniya meurt, on va à Tunguma, on lui énumère les fourmilières une à une et Tunguma en attribue deux à la nouvelle Saraouniya. Si pendant l'intérim une bête est trouvée, on la garde pour la nouvelle Saraouniya.

On procède au dakan tururuwa chaque année, le septième jour du septième mois. Au petit matin, quatre femmes dont Magani toutes diya mata (enfants de femme) vont à la fourmilière pour y piler la gumba. Magani verse quatre poignées de grains de mil entiers au bord de la fourmilière. Puis du son y est déposé en vannant. Une fois la

1. Saison des pluies.

gumba prête, Saraouniya arrive seule, habillée de pagnes blancs qui la couvrent entièrement, y compris la tête, son visage à moitié caché. Magaji la rejoint. Elle mouille quatre fois la fourmilière avec de l'eau qui a servi à laver le mil. Chaque fois elle y verse de la gumba.

Magaji : *"Cette chose, on l'a trouvée avec ceux qui sont devant nous [nos ancêtres] ; ceux qui sont devant nous l'ont trouvée avec ceux qui sont devant eux. Ils nous l'ont laissée. C'est pour qu'on ait lahiya, la paix, pour avoir une bonne année. Cette chefferie, c'est la chefferie d'Aljimma. Cette année, celui qui met son mil dans la terre, qu'il le récolte avec ses propres mains, "kwana lahiya, tashi lahiya, qu'il dorme en paix et se lève avec la santé". On le fait pour avoir la santé et pour agir justement. Celui qui voit ce village avec une mauvaise intention, il la verra lui-même [Celui qui veut du mal l'aura en retour]". Un homme, parent d'Aljimma dit : "Maintenant nous prions Allah avec son messenger. Cette chose on l'a trouvée. Pour l'année qui vient on cherche la pluie". Puis il demande encore une pluie de bonheur : se préserver des ennemis, suivre la voie des ancêtres. "Cette année, c'est l'année d'Aljimma. Nous cherchons le bonheur. Tout ce qu'on fait, on le fait avec Aljimma!"* Magaji *"celui qui est dangereux, mauvais, on vient à la fourmilière, on fait le roko, que cela tombe sur sa tête."*

Une fois la parole finie, Saraouniya boit de la gumba puis Magaji et les sages. On en distribue aux officiants mais aussi beaucoup aux enfants. La formule de clôture est explicite : *"Que la pluie tombe pour laver la gumba"*. *"Il faut faire ce rite à tout prix au moment voulu, nourrir la fourmilière, c'est une offrande, un héritage. Si on oublie dakan tururuwa, on va à la famine."*

Dakan dabi

Cette deuxième cérémonie se déroule chez Magaji, puisque le dabi y est planté.

Le dakan dabi se fait obligatoirement au septième mois azna, chaque année. On fait tout pour que dabi et tururuwa soient faits ensem-

ble. Le dakan dabi, c'est à la fois la gumba et l'égorgement. On ne fait jamais l'un sans l'autre. Lors du dakan dabi, on égorge en l'honneur des morts. Ainsi selon ces moyens, un an ou deux après la perte d'un père, son fils aîné apportera au dabi mil et bête (un bouc) en sa mémoire. On peut amener la bête à n'importe quel moment de l'année mais on attendra toujours le septième mois pour l'égorger et, si plusieurs ont donné, on égorgera la totalité des bêtes en même temps le jour du dakan dabi. S'il arrive que personne ne se présente pour fournir l'animal, c'est le Maidabi qui devra s'en charger. En 1984, c'est Kaboye qui a apporté le bouc. Kaboye est l'homme le plus vieux du village, et il est chef des yan bori de Lougou. Son père était le grand frère du père de Gado, la précédente Saraouniya. Ce n'est pas pour son père, mais pour Gado, qu'il fait le dakan dabi.

Trois femmes prennent le relais pour préparer la gumba. Quand tout est prêt, Saraouniya est là, sous le toit du dabi, entourée de Magaji et des prêtres venus pour l'occasion.

Magaji dit, Saraouniya répète, tout en remuant avec la cuillère en calébasse, pour faire tomber la gumba petit à petit sur le tas de sable où est posée la calébasse pleine de gumba. Constante attention à ce que cette calébasse soit pleine à déborder, de façon à ce que le sable ne manque pas de gumba. Tout le monde se déchausse sous le dabi.

Magaji parle, il énonce les conditions de cette cérémonie. C'est un héritage. On le fait à la septième lune, on prend du grain, on pile pour la fourmilière, puis pour le dabi. On demande la santé. *"To, cette année [c'est à partir de là qu'Aljimma répète au fur et à mesure que les paroles se déroulent] la chefferie est arrivée à Aljimma / maintenant ce travail est le sien / on approche de l'hivernage, on cherche le bonheur ; qu'on gagne le mil ; qu'on agisse justement. To, ce village / on ne connaît pas l'ennemi / on ne connaît pas l'ami. / Tout ceux qui n'aiment pas ce village / nous non plus on ne les aime pas ./ C'est ça que nous faisons."*

Magani : *"Remouillez la gumba"*.

"Nous sommes là dans ce village / à cause d'Allah / nous sommes là à cause de la tradition / l'ennemi s'il s'emporte contre nous / il verra çà! / Nous, la route que les ancêtres ont laissée, / on la suit / on ne connaît pas ce qui est juste / c'est vous les ancêtres qui connaissez le juste. / Nous on est penchés / ce qui est juste / ce qui n'est pas juste, / on dit que tout est juste / puisque qu'on ne sait pas ; / c'est eux les ancêtres qui connaissent / c'est eux qui connaissent pour que ça soit juste. / Ce travail qu'on a fait / aujourd'hui / kwana lahiya tashi lahiya, qu'il dorme en paix et se lève avec la santé / c'est pour nourrir la santé./ Bon on a fait ce qu'il y avait à faire pour l'année / et maintenant que chacun dise ce qu'il pense. "

Les sages parlent : Maito l'aveugle, Kafia, Kaboye, Magaji Lougou répètent, Magaji Darei se joint à lui. *"On cherche la paix, la santé. Que le travail que les hommes et les femmes font, qu'ils font pour leur ventre [pour eux] porte des fruits. Que le mal retombe sur la tête de celui qui l'a fait... La pluie, le bonheur. Nous autres, nous sommes des enfants. To, enfants que nous sommes, nous sommes derrière vous. Cette chose, on l'a trouvée, ce que faisaient les ancêtres, nous sommes là-dedans. Tous ceux qu'on laisse derrière [les héritiers], quand on fait le daka, celui qui est de Lougou amène son bouc, il vient faire à son père le daka, il amène le bouc, qu'Allah lui donne la chance."* Saraouniya boit, Magaji Lougou, Kaboye et Magaji Darei et les autres boivent. Ils prennent tous une poignée de sable qui a été mouillée par la gumba, en font une boulette. Chacun prend la sienne.

Saraouniya repart vers la case, puisqu'elle ne peut assister au sacrifice.

On amène un bouc. Magaji Lougou dit : *"Voilà le couteau"*. Il sacrifie le bouc, là où le sable a été mouillé, y lave la plaie, puis, après avoir écarté l'animal, s'y lave les mains et y nettoie son couteau. Mouiller le sable avec la gumba c'est le fertiliser : *"ça va servir d'engrais"*. Les boulettes de terre seront en effet mélangées aux premières semences.

Dakan saraouniya

C'est la troisième cérémonie. On fait le dakan saraouniya, c'est-à-dire le daka, pilage, pour la Saraouniya défunte une seule fois, un an après sa mort.

Près de la case de l'ancienne Saraouniya, encore des femmes qui pilent. Tout près, sous l'arbre, devant la case, sont disposées en arc de cercle des vieilles femmes, des griots avec deux grosses Calebasses fermées d'une peau, un petit tambour, un violoniste, les petits-enfants de Saraouniya Gado, les porteurs de Tarkama, les parents à plaisanterie de Darei, les yan kasa, prêtres azna, de Katsari, Maito le chauve, Kaboye. Chacun est assis sur une petite natte sur laquelle sont exposées les offrandes déjà reçues. Des femmes passent devant eux et distribuent à chacun quelque chose. Saraouniya est, elle aussi, venue donner quelque chose. Un grand nombre de femmes occupent la case de Gado. C'est seulement à partir de ce jour que cette case est ouverte et qu'on peut y pénétrer.

La gumba prête, Saraouniya vient s'asseoir encore une fois devant la Calebasse et tourne la gumba.

Quelqu'un parle, Magaji répète : "*Qu'Allah donne la santé. Tous les vœux qu'on va faire pour elle, que ça soit pour sa santé, ce qu'il y a là-bas, c'est ce qui lui appartient [à Gado], bonne santé. Aujourd'hui on ne regarde pas derrière. Ta vie est finie, à toi, la pluie était tombée, aujourd'hui on a fait le daka [offrande] pour toi, que demain la terre soit mouillée, c'est ça notre bonheur.*"

Magaji Darei : "*Aujourd'hui Aljimma a pris [la chefferie], si tu la lui as donnée d'un seul cœur, que tout le monde soit rassuré. Gado a dit qu'il ne fallait pas que Kaboye meure avant elle, qu'il fallait faire le dakan saraouniya avec Kaboye. La promesse de Kaboye est tenue, elle te remercie, elle remercie les gens*". Quelqu'un : "*Kaboye en a marre de vivre?*" Commentaire explicatif plus tard : "*Kaboye a dit que s'il a fait ça, il n'a plus qu'à mourir. Les gens ont dit que non, ce n'est pas bien de*

dire de telles choses." Maito : *"Si nous prions et que la terre nous réponde, on nous traite de sacrificateurs. Nous passons toute la nuit à poursuivre la nuit et toute la journée à poursuivre le soleil pour qu'ils [les cultivateurs] gagnent le mil. Ils font des milliers de gerbes, ils mangent, ils ne nous donnent pas. Ceux-là nous choquent beaucoup. Celui là que ce soit son dernier dubu¹".* Magaji Darei : *"Cette parole est juste. Que les cultivateurs donnent du mil aux yan kasa".* Ceci est un avertissement: les cultivateurs qui ont fait un dubu doivent en donner une partie au yan kasa, prêtres azna. De la même façon, pour chaque dubu, ils doivent mettre cent gerbes de côté, dont cinquante pour Sarkin Arewa et cinquante pour Saraouniya, dont la moitié revient à Magaji qui les fait battre. Sarkin Arewa doit, de façon à reconnaître qu'il est le petit-fils de Saraouniya, donner, sur mille bottes, cinquante à Saraouniya. Si les yan kasa n'ont pas leur part, *"à partir de cette date, ils ne vont plus les aider puisqu'on ne pense pas à eux."* En effet les agriculteurs font appel à eux quand ils ont des problèmes avec leurs cultures, par exemple quand il n'a pas plu après les premières semailles. Tous boivent la gumba, Saraouniya rentre chez elle. Magaji Darei sacrifie un taurillon. Ainsi qu'au jour de la mort de Gado, les gens de Darei se sont occupés de son enterrement, ce sont encore eux qui, le jour du dakan saraouniya, ferment les funérailles.

Les enfants de Gado ont apporté mil et taureau. Les gens de Lougou eux aussi contribuent. Les chefs de village qui se sont déplacés, ou leurs délégués, apportent leur contribution. Le produit de cette offrande sera envoyé au Sarkin Arewa pour boucler le circuit entamé il y a un an lorsque ce dernier donnait taureau et pagne pour Gado. Mais aussi une partie en sera redistribuée à tous ceux qui sont venus et ont donné quelque chose, mil, argent ou travail: petits-enfants, gens de Darei, chefs, griots. Ce sont ceux que nous avons trouvé, tout à l'heure, sous l'arbre, face à la case de Gado. Le mil qui avait été rassemblé à Lougou pour la gumba de tururuwa et de dabi, Magani l'aura

1. Un dubu représente mille bottes de mil.

aussi partagé. Quand on fait le dakan saraouniya, les génies qui habitaient jusqu'alors la case de la défunte, la quittent pour la nouvelle Saraouniya. C'est pourquoi on ne pouvait y entrer avant ce jour. Le dakan saraouniya se termine par le dallage de la tombe de Gado. On doit y renouveler la terre en surface. Ce sont encore les petits-enfants de Gado qui ont apporté banco et sable frais, et qui vont daller, c'est à dire le tasser sur la tombe.

Réflexions sur les trois cérémonies

Dakan tururuwa et dakan dabi nous donnent à écouter des préoccupations communes : avoir de l'eau, que le mil pousse, gagner le bonheur - qui sont celles qui ont présidé au choix de la Tarkama- et aussi se préserver des ennemis, reproduire et réaffirmer des liens toujours vivants avec une tradition. Le dakan tururuwa se fait au nom d'Aljimma. En ouvrant l'année d'Aljimma il marque plus particulièrement que ce qui va venir, vie et santé du pays, dépend de la participation d'Aljimma. Au dabi, Aljimma a commencé à répéter à partir du moment où on parlait de cette année, de son année. Le dakan dabi, à l'occasion de ce que nous appellerions fêter un mort mais qui se dit ici lui "faire offrande", marque avec plus de force que l'on s'inscrit dans une tradition, qu'on s'en remet à elle. On lui demande aide, de savoir se diriger dans le monde, de savoir répondre aux dangers qui menacent. C'est le moment privilégié pour adresser ces prières, puisqu'on sacrifie aux ancêtres, et dakan tururuwa en est l'ouverture.

Par une coïncidence qui a peut-être été un peu forcée, le dakan saraouniya s'est trouvé associé à ces deux moments, mais ce troisième rituel confirme qu'on honore les morts, et qu'ils doivent, comme juste réponse à une offrande, aider les vivants, ou plaider en leur faveur.

Mais dakan saraouniya c'est aussi, en fermant une mort, celle de Gado et donc son cycle, en laisser un autre s'ouvrir, celui d'Aljimma.

Détacher Gado des vivants, ou plutôt en lui demandant de confirmer son choix, celui qu'elle a fait d'un seul cœur il y a un an sur

Aljimma, terminer son œuvre là, et laisser la place à celle qui la continue, pour qu'elle s'y installe pleinement. Les génies de la collectivité ne s'en vont-ils pas définitivement de chez l'une pour aller chez l'autre? Sous la surveillance d'Allah, principe ultime mais tolérant, ces génies semblent avoir en commun un être plus ou moins indifférencié, auquel vient peut-être se mêler l'esprit des ancêtres. "*On ne leur parle pas, ils ne disent rien à personne*", au contraire des génies du bori.

Le pouvoir de Saraouniya

Le personnage de la Saraouniya de Lougou ne rentre pas aisément dans les schémas de pensée dominants concernant les reines. Son pouvoir est paradoxal, et s'inscrit dans la subtilité des oppositions/complémentarités chères à la pensée azna. Le terme de pouvoir suggère une coercition, ce qui ne convient pas ici. Plutôt qu'un pouvoir sur, elle a un pouvoir de. On dit : "*Il faut forcément les paroles de Saraouniya pour être entendu*". Nous avons déjà remarqué la neutralité du roko. Le roko semble seulement être un chemin qui ne peut être convoqué que par Saraouniya, elle a le pouvoir de l'ouvrir et c'est tout.

Comment interpréter la quasi-réclusion de Saraouniya dans ce contexte? En 1984 Nicole Moulin rapporte que les interdits qu'elle doit suivre ne sont pas interprétés à Lougou comme un enfermement. A la demande si le fait d'être enfermée comme Saraouniya ne fait pas peur à certaines femmes, Magani s'exclame profondément étonnée: "*On les enferme! On a enfermé Saraouniya?*", preuve de la naïveté de la question. Quand nous reprenons contact avec Lougou en 2001, l'opinion que Saraouniya est recluse à cause de la honte de la défaite par les français nous est plusieurs fois avancée. Nous demandons en octobre 2002 si la claustration de la reine est liée aux dégâts causés par Voulet et Chanoine ou à une tradition dont elle est gardienne. Le chef de village répond "*Décidément, votre groupe veut tout savoir! Certes il y a ce chagrin lié aux hostilités, aux affrontements entre la mission militaire française de Voulet Chanoine et les habitants de Lougou, mais il y*

a surtout des tabous culturels qui limitent la divagation d'une reine". Le même jour Saraouniya Aljimma nous a déclaré "Avant l'arrivée des français, la reine était déjà cloîtrée et avait un grand pouvoir. La reine ne s'expose pas publiquement, ses mouvements sont limités parce qu'elle est reine". Contraintes et pouvoir vont donc de pair, dans une dualité typique de la pensée azna.

La case où Saraouniya demeure, hors de la vie et du jeu social normal, extraite de tout contexte familial est, si on se fie aux apparences, un lieu de stérilité. Pourtant, Saraouniya, on l'a vu lors de Tarkama et des cérémonies du 13 mai 1984, représente à l'opposé, pour tout le Dallol, un principe de fécondité.

C'est comme si, pour Saraouniya, toute possibilité personnelle, humaine, de fécondité avait été confisquée au profit d'un autre dessein, pour servir à une autre échelle. Ceci éclaire peut-être l'interdit qui tient Saraouniya éloignée de ses fils. Ne seraient-ils pas l'exemple, le symbole même de ce qui pourrait mettre en péril cette nouvelle fertilité?

La juxtaposition de la case de Saraouniya avec un autel sacrificiel semble rassembler les morceaux nécessaires à l'entière saisie du personnage de Saraouniya, à la fois stérile et féconde, stérile pour mieux être féconde.

Cette complémentarité se retrouve aussi au niveau des personnes sociales. Saraouniya fait partie des diya maza (enfants d'homme), celui qui sacrifie à l'autel qui accompagne sa case est un de ses diya mata (enfants de femme)¹. Une autre de ses diya mata est sa suivante. Sa mission est de décharger Saraouniya des tâches matérielles, c'est-à-dire que c'est à elle d'assumer tout le travail qui revient d'ordinaire à une femme, à la personne physique de Saraouniya. Elle prend sur elle tout ce qui incombe à l'ancienne féminité de celle-ci. D'ailleurs sa sui-

1. On dit que le premier Magaji était de la lignée de la sœur de la première Saraouniya.

vante n'est-elle pas celle qui se substitue à Saraouniya en recevant les fils de cette dernière? Souvenons-nous que c'est elle qui, après Tarkama, a détressée Aljimma et l'a défaite de ses bijoux. S'il est clair que les parures sont un attribut de sa féminité, qu'en est-il de la coiffure? En pays maouri, une femme qui se marie ne rejoint son mari qu'une fois tressée. Le tressage est donc aussi un signe de sa fécondité. A l'inverse une femme qui entre en veuvage signifie, en se détressant, un oubli de soi-même et de sa personnalité féminine. Il en va de même de Saraouniya. C'est ainsi que s'effectue un transfert de Saraouniya à sa suivante, qui, en la dépouillant de sa féminité antérieure, en devient la dépositaire. La suivante est alors comme un double de Saraouniya.

Quand Nicole Moulin a demandé en 1984 "*quel âge a Saraouniya?*" on lui dit : "*c'est cette année qu'elle a mangé [pris la chefferie]*". La personne d'Aljimma s'est donc effacée, il n'y a plus que Saraouniya. Si on parle de Saraouniya, ce n'est pas de l'être de chair dont on parle mais du principe qu'elle incarne. La distinction entre la personne physique d'Aljimma et sa fonction a été abolie. Si Aljimma a mangé la chefferie, la chefferie l'a mangée en retour.



Auto-développement à Lougou

Le chemin de l'association Tarbiyya Tatali, association de solidarité et d'échanges culturels franco-nigérienne, croise Lougou début 2001. Lougou est déserté et misérable. Après plusieurs visites et enquêtes nous sommes acceptés par le village dans le cadre d'un partenariat durable. Les actions se multiplient : école, puits, case de santé, filage et tissage du coton, échanges culturels.

Lougou déserté

Malgré sa défaite en 1899, le village est resté longtemps peuplé et actif. En 1974 il y avait un marché, la population était de 2800 personnes. Mais, en 2001, Lougou était affaibli, désertifié, pratiquement tombé dans l'oubli.

Les ruines des deux remparts un à l'est et l'autre à l'ouest, entourent l'espace d'une véritable ville maintenant dépeuplée. Un des deux est difficile à visiter car dans un fourré.

Sur le plan administratif, Lougou appartient à la commune rurale de Dakansari. Lougou a perdu beaucoup de ses habitants et son importance, centrale pour la région dans le passé, n'est plus reconnue comme avant.

En dehors de quelques visiteurs qui viennent les mercredis ou les dimanches, afin de consulter la pierre sacrée Tunguma, ce qui reste de Lougou est totalement perdu entre les collines qui en rendent l'accès difficile. Ici il n'y a plus ni marché, ni même un tablier comme on dit dans le contexte nigérien pour désigner un

Lougou et Saraouniya

petit commerce, pour s'acheter ne serait-ce que du savon de Marseille. Ce dénuement est frappant pour une bourgade qui avait connu la notoriété au XIX^{ème} siècle.

Saraouniya Mangou est très célèbre, mais, même au Niger, peu de gens savent qu'il y a encore une Saraouniya à Lougou. A Lougou, le cimetière des Saraouniya est un terrain non entretenu, planté de mil. Le champ de bataille est à l'abandon.

Tarbiyya Tatali devient partenaire de Lougou

Dans sa démarche d'échanges culturels et d'auto-développement, Tarbiyya Tatali découvre le chemin de Lougou en 2001 et devient partenaire du village.

Les principes qui guident Tarbiyya Tatali.

Tarbiyya Tatali travaille à un développement durable pensé et construit avec l'ensemble des communautés et portant une attention constante à la condition des femmes. Sa démarche se base sur l'écoute, l'humilité, la volonté, le souci de l'intérêt général et cherche à promouvoir un esprit de dialogue fondé sur une culture partagée.

Notre action à Lougou repose sur le projet de sauvegarder le patrimoine culturel inestimable que représente le village et la tradition de sa Saraouniya. Cette sauvegarde du patrimoine culturel est étroitement associée à la lutte contre la pauvreté et pour le repeuplement du village dans la perspective d'un développement durable. Nous nous appuyons sur la mobilisation de la population de Lougou et de tout l'Arewa et sur une aide extérieure quand celle-ci est nécessaire.

Notre rencontre avec Lougou s'est produite en 2001. Informés que l'école n'a que très peu d'élèves, moins d'une vingtaine, car ceux-ci doivent venir des hameaux autour de Lougou et n'ont rien à manger le midi, notre première action a été d'apporter à

l'école une aide financière permettant de mettre en place une restauration scolaire. Nous avons aussi eu très vite le projet de faire connaître l'histoire et les traditions culturelles de Lougou. Mais il nous fallait vérifier que ces projets étaient acceptés et bienvenus à Lougou même.

Tarbiyya Tatali est accepté par le village¹

Du haut de la colline, le village paraît minuscule, quelques cubes de banco, quelques cases rondes au toit de chaume, dans une brousse encore verte des dernières pluies d'octobre. La végétation est bien au rendez-vous! Les dernières pluies, quoique tardives, ont sauvé le monde paysan de Lougou. Partout des beaux épis de mil et de sorgho. Cette fois, les génies de Saraouniya ont le dessus. Pas un habitant de Lougou ne mourra de faim, au moins cette année, Dieu merci!

A l'entrée dans le village, les gens surgissent de toute part. Il a suffi d'un ronflement de moteur et tout le monde a saisi l'événement. Déjà une vingtaine de personnes... Vous avez raison, population de Lougou d'abandonner spontanément les champs pour rejoindre le bercail. Une visite affiche toujours des surprises.

Mais de surprise, y en aura-t-il une? L'expérience aidant, on peut en douter. La scène sera la même que lors de nos premières visites, les salutations identiques : "*Bonjour Magaji bonjour porteurs de la pierre sacrée...*" Le même piétinement auprès des ossements humains qui affleurent à flanc de colline sur le champ de bataille et pour finir une vieille reine qui parle, dans sa case, derrière un mur de séparation.

Non, une surprise, il ne faut pas l'espérer! Signe annonciateur du rituel immuable, le chef du village commence tout juste sa sieste de 9h dans une chaise longue. Les salutations d'usage ter-

1. Idi Issa Tondi, Yvon Logéat et Bori Zamo, notes, [29].

minées, la fura de bienvenue servie, il faut maintenant se prêter au rite de Tunguma ...

Sur le site, un coin de brousse ordinaire, une chèvre rousse rumine à l'ombre d'un arbuste. Une quinzaine de croyants sont là pour partager le cérémonial de la communauté azna. Les dispositions protocolaires terminées, on passe à la consultation de Tunguma, la pierre sacrée, semblable à d'autres qui sont alentour. La pierre arrosée trois fois, est placée dans un filet ; le grand prêtre avant de l'interroger prononce quelques formules et les deux porteurs se mettent à marcher en avant puis en arrière, et à courir en tous sens à travers les buissons jusqu'à ce que la pierre soit prête à se prononcer.

Tarbiyya Tatali, nigériens et français réunis, a décidé de se soumettre au jugement de la pierre. Un peu crispé, on attend : la pierre s'éloignera-t-elle signifiant ainsi son refus ou va-t-elle pousser les porteurs vers le grand prêtre? La pierre répond par des avancées! Tarbiyya Tatali est porteur de bonheur pour Lougou. Sa démarche est sincère et sa méthode est bonne, le succès de son entreprise pour la réhabilitation de Lougou sera au rendez-vous.

Au retour, à la cour du chef, les curieux et les jeunes sont priés de s'éloigner. Les vieux sages du village se multiplient en conciliabules. Les visiteurs sont félicités: ils ont l'aval de la pierre et des génies. Ils sont acceptés. On les mène à l'extérieur du village...

Un pas dans le cori, deux pas sur le plateau et les voici devant les ossements blanchis. Des ossements humains! Le champ de bataille, c'est ainsi que les habitants de Lougou nomment ce lieu. Il est situé à l'ouest du village, sur un monticule dominé par une falaise qui fut sans doute le point de tir des artilleurs français de la colonne Voulet. Des ossements, des squelettes semblent y

avoir été alignés. Depuis un certain temps, ce sont les animaux qui viennent brouter le calcaire. Plusieurs nomades aussi, affirmant qu'ils en ont besoin pour soigner le tétanos.

La case de Saraouniya, enfin! L'habitation est petite et sombre, dans un bric-à-brac de Calebasses et d'ustensiles divers, on se serre tous pour tenir là, durant l'audience. Surprise! Il faut croire au miracle! Toujours, à chacune de leurs visites, la reine s'est réfugiée derrière le mur de séparation de sa case pour adresser la parole aux visiteurs. Aujourd'hui, ils la voient de dos, appuyée à la poutre centrale de sa case; elle ajuste son pagne blanc et, après les salutations d'usage, répond aux questions des visiteurs...

Elle raconte pour eux la bataille de Lougou : *"Lors de l'affrontement, la reine ne s'est pas avancée avec ses guerriers, elle s'est placée entre eux et le village et s'est mise à implorer Dieu. Son vêtement a alors été violemment secoué et cela l'a protégée des balles. Puis, un génie a poussé un cri et s'est dirigé toujours en criant vers l'est. C'est alors que Saraouniya a su que la bataille était perdue et il y a eu une débandade"*.

Elle poursuit encore : *"A l'époque de sa prospérité, Lougou comptait plus de mille cases. Tout l'Arewa se fiait aux pouvoirs divins de la reine. Les succès des combattants, la gloire des chefs de villages, la renommée des tribus se puisaient à ma source. La reine y était déjà "cloîtrée" et avait un grand pouvoir. La reine ne s'expose pas publiquement, ses mouvements sont limités parce qu'elle est reine. Depuis le passage de la colonne française, elle ne rend plus publiquement justice. [...] Aujourd'hui, pas une seule brique ne tient sur l'autre. Les maisons sont tombées parce qu'elles sont vides. Le village lui-même s'est vidé de ses forces vives. Je ne compte présentement, comme entourage que le chef du village, le Magaji et quelques familles de porteurs de la pierre sacrée. Les choses ont beaucoup changé ..."*

Lougou et Saraouniya

Elle déclare enfin : *"Je vous fais confiance, je vous accepte, je crois à la sincérité de votre effort. Si vous vous engagez à fixer la population, à initier des coopératives villageoises et scolaires ainsi que l'écoulement de leurs produits, à trouver l'eau en abondance, à améliorer la piste de désenclavement, à initier une case de santé dans le village, à me confectionner un local me permettant de loger décentement mes invités..., même si cela ne se réalise que dans un avenir lointain, partez tout de suite avec ma bénédiction! La bonne intention vaut déjà l'action."*

L'audience terminée, on quitte le village. Le chef nous salue à plusieurs reprises en souriant et en tendant avec insistance le poing de la main droite, signe de force et d'encouragement.

Le retour de Boubé à la maison¹

En septembre 2003, Boubé, Bori et Marie-Françoise se rendent ensemble à Lougou. Pour Boubé, c'est le retour à la maison, que son arrière-grand-père, Barewar Lougou, a du fuir sur ordre de Saraouniya Mangou.

L'arrivée à Lougou nous fait apercevoir un paysage magnifique, très vert, dans le contexte sahélien. Nous nous garons près de la case de Saraouniya, que rien ne distingue des autres. On nous offre de l'eau recueillie en montagne, elle est toute rouge. Le puits est à moitié bouché et le forage muni d'une pompe est en panne, recueillir de l'eau dans les collines sera dans quelques jours impossible car les flaques vont tarir.

Peu après nous sommes reçus dans la case de Saraouniya, elle est à notre grande surprise à visage ouvert. C'est comme cela qu'elle reçoit ses familiers. Elle est appuyée contre la séparation de la partie cachée et de la partie visible de sa case. Elle est vêtue de ses pagnes blancs naturels en coton filé par elle-même. On

1. Boubé Namaïwa, Marie-Françoise Roy et Bori Zamo, notes [15].

voit ses genoux et ses jambes toutes maigres. Son visage est à moitié tourné vers nous. C'est une très vieille dame, très mince. Elle parle très peu cette fois-ci mais elle est très attentive et approuve souvent. Il n'y a rien de spécial qu'elle aurait à dire d'ailleurs, puisque désormais nous sommes totalement acceptés, son écoute et son approbation suffisent. Nous racontons simplement l'avancée des projets en cours pour le développement du village. Boubé, lui, dit qu'il vit à Dakar mais est originaire de Lougou, Saraouniya tressaille.

Le soir, avant de passer la nuit sur place, sous les étoiles, nous nous réunissons avec les femmes du village, après avoir mangé le plat que nous ont fait apporter Saraouniya et Magaji. Une trentaine de femmes sont assises devant nous, et d'autres personnes autour. Saraouniya est parmi elles : comme il fait nuit elle est sortie de sa case. Il y a eu un petit mouvement de déférence quand elle s'est installée dans le noir. Tous les projets de développement du village sont abordés en sa présence, muette et discrète mais attentive.

Lutter contre la misère

Depuis 2001, plusieurs projets de développement sont mis en place à Lougou. Pour chacun d'entre eux notre méthode est identique : partir des besoins exprimés par les habitants, veiller aux détails de la mise en place, compter en priorité sur le village lui-même, sur la solidarité nationale et l'aide de l'Etat, fournir une aide extérieure venue de l'étranger seulement quand elle est absolument indispensable, faire un suivi régulier, avec des équipes françaises et nigériennes. A Lougou, quelques centaines d'euros¹, parfois quelques dizaines, permettent, dans ces conditions, des réalisations significatives.

1. Un euro représente 656 CFA.

La restauration scolaire et l'école

L'aide à l'école de Lougou par la mise en place d'une restauration scolaire permettant aux enfants de prendre le repas de midi a été notre première action dans le village, dès 2002. En effet l'école était désertée, les enfants devant faire de nombreux kilomètres pour y venir à pied, le ventre vide. Les effectifs de l'école sont passés de 15 à 55 enfants très rapidement.

Les habitants du village sont bien conscients de l'importance de l'école. C'est une prise de conscience récente : *"Si aujourd'hui nous n'avons pas de cadres, c'est parce que nous n'avons pas compris. Et nous faisons tout pour que nos enfants ne soient pas retenus. Même s'ils étaient recrutés pour l'école, Saraouniya "faisait quelque chose"¹ et ils étaient relâchés. C'est pourquoi nous avons été devancés aujourd'hui à ce niveau"².*

En 2004-2005, comme l'association a plaidé la cause des parents d'élèves auprès de l'inspection de l'enseignement de base de Dogondoutchi, le recrutement des enfants s'est fait plus régulièrement. L'école compte désormais trois classes (CI³, CE1 et CM2) et environ 80 élèves, dont plus d'un tiers de filles. Grâce au fonds d'appui à la lutte contre la pauvreté (FALP) de la coopération canadienne, Tarbiyya Tatali a équipé l'école en manuels scolaires et outils pédagogiques confiés au COGES (comité de gestion d'établissement scolaire).

L'aide à la restauration venue de France et fournie depuis deux ans s'est interrompue à la rentrée 2004 après discussion au sein du village, car le but recherché est l'auto-développe-

1. En utilisant ses pouvoirs, on ne précise pas la nature de ce qu'elle faisait.

2. Témoignage du chef de village de Lougou dans Antoinette Tidjani-Alou, *Politique, histoire et mémoire. Un "Terrain" de l'oralité comparée à partir des villages de Lougou et Bagaji, à l'est du Niger* [27].

3. Cours d'initiation, qui précède le CP, cours préparatoire, au Niger.

ment et non le prolongement d'une assistance. Les villageois se sont engagés à faire fonctionner la restauration scolaire dans la mesure de leurs possibilités, en fournissant des sacs de mil, et l'association s'est engagée de son côté à apporter une aide pour assurer la soudure entre les deux récoltes si c'est nécessaire. Et effectivement le problème de pénurie alimentaire s'est posé de façon aigue au Niger en 2005, notamment à Lougou. La fin de l'année scolaire a été difficile, la restauration n'a pas pu fonctionner et la fréquentation scolaire s'en est ressentie. Le village n'a pas su nous alerter à temps et l'association n'a donc pas été à même de réagir assez vite pour régler le problème en temps réel.

En 2005-2006, nous reprenons l'aide à la restauration scolaire. Nous avons été trop vite en besogne en proposant l'année précédente que le village la prenne en charge entièrement. Il nous faut être beaucoup plus patients, et tenir compte des énormes difficultés de la population. Nous aidons donc le village à mettre en place une banque céréalière, qui l'aidera à se constituer des réserves qu'il pourra utiliser pour la restauration scolaire dans le futur.

L'eau

Le problème de l'eau est aigu à Lougou. Le village dispose d'un forage, toujours en panne, malgré des réparations incessantes, et d'un vieux puits profond de 80 mètres et qui s'ensable régulièrement.

Une aide venue des amis français a pu être donnée en 2004 pour la réparation du puits, son équipement en poulies, et l'achat de deux boeufs pour rendre le tirage de l'eau plus aisé. La mise en place d'un comité de gestion n'a pas été simple, le premier responsable étant décédé rapidement. Actuellement le puits est désensablé et les boeufs ont été remplacés par des ânes.

Lougou et Saraouniya

Toutefois, comme nous la fait remarquer Saraouniya Aljimma en mars 2006, le développement du village passe par le creusement d'un nouveau puits. C'est un dossier difficile: les ONG préfèrent réaliser 20 puits dans les régions où l'eau affleure que deux là où il faut creuser profond.

La case de santé

La case de santé a été construite à Lougou à la suite du partenariat développé par Tarbiyya Tatali et le village, l'Etat ayant eu son attention attirée sur le cas de Lougou. Le village a réussi à rassembler les 171 000 CFA (environ 250 euros) demandés par l'Etat pour rendre la case opérationnelle en achetant le premier stock de médicaments. On peut constater que, fidèle aux traditions azna, la population est malgré son dénuement attachée avant tout à la hiya, la santé, le bien suprême. La case de santé a donc démarré, avec un agent communautaire de santé payé par l'Etat.

Tarbiyya Tatali visite la case de Lougou régulièrement. Une aide en médicaments de 100 000 CFA (150 euros) a été accordée en deux épisodes.

Notre préoccupation prioritaire est la santé de la mère et de l'enfant: il faut que les grossesses soient suivies, que les accouchements n'aient plus lieu à la maison mais dans la case de santé, de manière à réduire la mortalité infantile et maternelle, et à encourager l'espacement des naissances. Il faudra donc que les personnels de santé et les matrones, sages-femmes traditionnelles formées dans les traditions culturelles locales, travaillent main dans la main.

Le coton

Le filage est une des activités traditionnelles de Saraouniya. Mais à Lougou, très peu nombreuses étaient les vieilles femmes qui avaient maintenu le travail du filage, à part Saraouniya elle-

même. L'idée d'aider les femmes à reprendre le filage et développer le tissage du coton s'est peu à peu dégagée lors des discussions avec le village. Cela leur permettra de conserver leur ancienne pratique tout en apprenant de nouvelles techniques, et améliorera leurs revenus.

Tarbiyya Tatali a encouragé les femmes à se constituer en groupements féminins. Cinq groupements féminins de six femmes chacun ont été formés, un dans chaque quartier.

En 2003, nous avons fourni le village en coton, pour 100 000 CFA (150 euros). Le coton a été égrené par les élèves de l'école puis cardé et filé par les femmes, et enfin tissé par des tisserands hommes, conformément à la tradition. Le filage se pratique activement dans le village de Lougou et même dans les villages voisins, où habitent certaines femmes membres des groupes. Plusieurs rouleaux de tissu ont été vendus, à Dogondoutchi, Niamey, Rennes et Dakar. Le coton de Lougou a de multiples utilisations : couvertures, draps, vêtements, linceuls, habits de cérémonies du bori, enveloppement des amulettes. Le prêt initial consenti par l'association a pu être remboursé, et une plus grande quantité de coton achetée pour la deuxième année.

Evènement rare, Saraouniya a "sorti son fil" à l'automne 2004. Toutes les femmes ont participé au wadari, cérémonie qui consiste à étendre le fil tout autour du village pour mieux le préparer au tissage.

Mais, une fois le coton transformé en fil en grande quantité, les femmes ont constaté que les tisserands hommes sont trop âgés et trop peu nombreux. Les femmes disent : "*nous aurions fait beaucoup plus, mais malheureusement il n'y a qu'un seul tisserand dans tout le village*". Elles auraient souhaité avoir un tisserand par groupement. Comme les tisserands manquaient, peu d'argent revenait aux femmes finalement. Ce problème a fait

l'objet de plusieurs discussions au niveau de la communauté.

Donc, l'idée que les femmes prennent une part active au tissage s'est dégagée. Celà ne s'était encore jamais fait mais elles sont très motivées. Contrairement à ce qui se passe dans d'autres parties du Niger, où le tissage est réservé à certaines castes, à Lougou le tissage est une activité comme une autre qui peut être menée par quiconque, homme ou femme, quelle que soit son appartenance familiale. L'Arewa est d'ailleurs une des seules zones du Niger où l'esclavage et le système de caste sont pratiquement inexistantes.

En 2004, Tarbiyya Tatali a appris qu'à Niamey, la Direction de l'alphabétisation et de la formation des adultes (DAFA) et CARITAS ont conduit des programmes de formation des femmes à l'utilisation du métier à tisser comme au Burkina Faso. Un jeune homme de Lougou est allé se former à Niamey, un métier à tisser moderne a été ramené au village et un local construit pour l'abriter. Le jeune formé s'occupe de ce métier, il est en même temps formateur des femmes et autres bonnes volontés du village. Les femmes sont enchantées par l'arrivée de ce métier étrange pour elles. Elles sont vraiment intéressées à l'utiliser. Elles l'acceptent et l'essaient à tour de rôle. Mais, il présente des difficultés de manipulation, car les lisses de métal cassent les fils. C'est certainement un problème de montage ou de réglage. Il faut donc le réparer. Le comité de tissage souhaite une réparation de ce métier sur place, au lieu de le transférer à Dogondoutchi, par crainte qu'il ne revienne plus à Lougou. Alors, à quand la réparation ? En attendant une réponse à cette interrogation, il faut tout de suite trouver une solution, on va retourner aux anciennes pratiques des tisseurs traditionnels, en formant les femmes à la technique du tissage jusque là traditionnellement réservée aux hommes.

Chacune des présidentes de groupes a décidé de choisir son

tisserand pour qu'il construise un métier traditionnel pour le groupe, procède au tissage et soit en même temps formateur en tissage pour les femmes du groupe. C'est ainsi que tous les groupes de filage se sont érigés en groupes de filage et tissage du coton. Mais dans le village, il n'y avait qu'un seul tisserand. Tous les autres, il a fallu les chercher ailleurs.

La recherche du matériel pour confection des métiers était l'étape la plus difficile. Le matériel se faisait rare, parce que, depuis longtemps déjà, les tisserands traditionnels avaient abandonné le métier. Cela nous a pris des semaines de recherches à travers les marchés pour retrouver les tisserands ayant abandonné et pour confectionner les métiers.

Au fil de plusieurs missions d'information, de sensibilisation, trois métiers ont vu le jour le dimanche 22 janvier 2006, suivis de deux autres les semaines suivantes. Les trois étaient tous installés sur un même site. Ce n'est que par la suite qu'ils ont été transférés chacun chez sa présidente, pour faciliter les entraînements. Chaque groupe a reçu de Tarbiyya Tatali une avance de cinq mille francs CFA (8 Euros) pour achat de matériel d'embellissement ou décoration de son métier. Les métiers de femmes sont constitués des mêmes éléments que les métiers traditionnels des hommes mais ils sont décorés et coloriés de couleurs vives, alors que les métiers traditionnels des hommes n'ont pas de couleurs.

La valeur estimée d'un métier est de vingt mille francs CFA. Soit cent mille francs CFA les cinq métiers à savoir 150 Euros. Cette somme a été prêtée par Tarbiyya Tatali pour permettre le démarrage de l'activité.

Les femmes de Lougou s'efforcent d'améliorer la qualité des métiers et des étoffes tissées. Les femmes sont curieuses de reconnaître les noms des différents éléments que comprend un métier. Elles peuvent, dans certains cas, remplacer leur tisserand

pour tisser une partie de l'étoffe.

Les groupements de Lougou ont donc engagé deux tisserands réguliers qui d'une part forment les femmes sur leurs métiers, et de l'autre s'efforcent à longueur de journées à épuiser leur stock de fil. L'entretien de chaque tisserand revient à son groupe de tissage. Ainsi, plusieurs rouleaux d'étoffes ont été produits à Lougou.

Un sac de coton revient à 5 000 CFA. Le coût du filage est estimé à 5 000 CFA. La main d'œuvre d'un tisserand par rouleau est de 5 000 CFA. Pour chaque rouleau, il faut cinq à sept jours de tissage. Le prix de vente d'un rouleau d'étoffe est de 16 000 CFA. Quand les femmes feront à la fois le filage et le tissage, elles récupéreront donc 10 000 CFA par rouleau, et elles ne dépendront plus du tisserand.

Pour une gestion saine et transparente de leurs revenus, les cinq groupes se sont regroupés en un comité de gestion de filage et de tissage du coton. Chaque groupe est représenté dans le bureau par sa présidente.

Les femmes demandent deux moulins à grains pour soulager du lourd travail du pilage celles qui se sont engagées dans le filage et le tissage: un moulin pour séparer le son et l'autre pour réduire le grain en farine. Cette demande va être examinée par l'association.

Connaître et faire connaître Lougou

C'est un fil blanc qui lie entre elles toutes les actions de Tarbiyya Tatali avec le village. La Saraouniya, son entourage et tout l'Arewa tiennent à la diffusion de la connaissance sur ce qu'a été et représente encore Lougou.

Plusieurs réunions ont eu lieu, à Lougou, à Bagaji et à Dogondoutchi pour vérifier que les différentes composantes de

l'Arewa sont d'accord pour reconnaître en Lougou l'origine de leur région. Ils se sentent prêts à faire connaître la réalité historique, même si elle comprend défaites et trahisons, pour construire leur auto-développement sur des bases solides. C'est donc avec la bénédiction de Saraouniya Aljimma, en l'informant à chaque étape, en discutant avec les habitants du village et de la région, que nous avons inclus l'information sur Lougou sur notre site web, réalisé deux brochures, en 2005 et 2006 et écrit ce livre.

Il sera nécessaire d'aller plus loin. Il ne faut pas seulement faire connaître Lougou à l'extérieur, en France ou dans les zones du Niger qui ne le connaissent pas. Il faut qu'à Lougou même et dans la région, la tradition se perpétue et les informations circulent. Certains éléments de connaissance sont disséminés : à Lougou, à Darei, chez les descendants de Dogo. Si personne ne pose les bonnes questions, personne ne donne les bonnes réponses. Il faudra donc encourager les échanges permettant de reconstituer le puzzle. Rendre disponibles les sources de la tradition dans un livre écrit en français comme nous le faisons ici est une bonne chose. Il faudra aussi éditer des documents en langue haoussa, en nous basant notamment sur le remarquable travail de Boubé Gado¹ qui est déjà bilingue, et encourager les personnes lisant le français à apprendre à lire aussi leur propre langue. De nombreux enseignants nigériens par exemple, se déclarent incapables de lire le haoussa, qui est leur langue maternelle et qu'ils parlent tous les jours. Ils ne savent lire que le français!

Et après?

Tout reste à faire à Lougou. Dans les différents domaines que Saraouniya nous a indiqués, des changements commencent à être

1. Boubé Gado Les traditions de Lougou, de Birnin Lokoyo et de Massalata [4]

Lougou et Saraouniya

visibles. Signe d'espoir, on nous a même dit récemment que Lougou semblait avoir commencé à se repeupler...

Les prochaines étapes seront la construction d'un nouveau puits et le désenclavement du village par l'arrivée d'une piste de bonne qualité. Autre évènement notable, le Niger vient de soumettre la candidature de Lougou, au milieu d'une longue liste d'autres sites nigériens, pour devenir un des sites du patrimoine culturel de l'humanité de l'UNESCO.

Pour notre association, tout est lié. Il n'y a pas d'un côté une action de type humanitaire pour l'éducation, l'auto-suffisance alimentaire et la santé et de l'autre un intérêt intellectuel pour une tradition culturelle exotique.

Etre efficace dans une action de développement n'est possible que par une connaissance et un respect profonds de la culture locale. C'est ce qui nous donne une chance d'éviter, autant qu'il se peut, de substituer nos schémas de pensée à ceux qui font la richesse du groupe avec qui nous travaillons. Toujours viser à comprendre les façons de faire et les valeurs de chacun, celles de ceux à qui nous nous adressons, et les nôtres. Ainsi nous pouvons espérer de vraiment entendre ces hommes et ces femmes et pouvoir répondre à leurs besoins avec succès, nous pouvons espérer pouvoir utiliser les ressources de chacune de nos cultures, d'en repérer les leviers comme les failles, dans le respect l'une de l'autre, pour cheminer ensemble.

Nous ne pouvons nous passer de connaître la culture de chacun pour travailler ensemble à égalité. Autrement dit, les actions d'auto-développement ne peuvent se mettre en place pleinement sans une relation de confiance, de respect et d'égalité qui se travaille et s'approfondit jour après jour autant entre français et nigériens au sein de l'association qu'entre ce groupe de français et nigériens et la population de Lougou.

Auto-développement à Lougou

Ceci n'est possible que par la mise en commun d'une culture partagée. Respect mutuel, écoute, solidarité, amitié. Nous avons fait quelques pas sur cette route. Elle est longue, mais comme elle est passionnante!



Saraouniya, mouvement des femmes et conscience nigérienne

Un mythe s'est créé autour de Saraouniya Mangou du fait de sa résistance à la colonisation. Ce mythe est fort éloigné de la réalité de la Saraouniya de Lougou, reine qui a pour seule arme une quenouille et qui n'organise la guerre défensive que quand on menace son territoire. Le fait qu'il y a encore des Saraouniya à Lougou est très souvent ignoré, même au Niger. Depuis 2005, plusieurs événements récents montrent que la connaissance de la vérité sur Lougou progresse et mettent en évidence l'impact de Saraouniya et de Lougou

Saraouniya Mangou : mythe et réalité¹

La résistance de Saraouniya Mangou contre la mission Voulet-Chanoine est célèbre au Niger² et ailleurs³. Le livre d'Abdoulaye Mamani, *Sarraounia*, paru aux éditions Harmattan en 1980⁴ a joué un rôle clef dans cette célébrité. Saraouniya Mangou est devenue en quelques années un personnage très important, un mythe, aux yeux des nigériens qui ont découvert ainsi que quelque part sur ce vaste territoire il n'y a pas que les Kaocen, Tegama, Alpha Seybou, Kouran Daga, etc., tous des hommes, qui aient résisté à la pénétra-

1. Boubé Namaïwa, communication [14].

2. Elle apparaît par exemple dans les manuels de l'enseignement primaire nigérien. Voir INDRAP, Histoire et géographie CM1, ch. 23-25 [6].

3. Par exemple, dans un livre pour enfants d'Hélène Hamdane illustré par Isabelle Calin, *Sarraounia, la reine magicienne du Niger* [5].

4. Abdoulaye Mamani, *Sarraounia. Le drame de la reine magicienne* [10].

tion française. Que les femmes peuvent aussi se mettre au devant de la scène.

Cette prise de conscience était dans l'esprit du temps au début des années 1980 : la toute puissante Association des Femmes du Niger (AFN) née sur les cendres de l'Union des Femmes du Niger (UFN) était au sommet de sa gloire, et la société de développement prônée par le président du Conseil Militaire Suprême, chef de l'Etat du Niger, le colonel Seyni Kountché, reconnaissait un rôle important aux femmes. Les circonstances de l'époque faisaient donc que les nigériens étaient prêts à bien accueillir ce mythe qui mettait en avant la figure d'une femme.

Le président Kountché, émerveillé à la lecture du livre d'Abdoulaye Mamani, nomma "Sarraounia Mangou" le Lycée de jeunes filles de Dosso qui venait juste d'ouvrir ses portes. Le texte inspira un cinéaste mauritanien, Med Hondo, qui voulut en faire un film au Niger et avec des acteurs nigériens. Devant le refus du ministre de l'information d'alors, pour des raisons non encore élucidées, le réalisateur mauritanien se tourna vers le Burkina Faso de Thomas Sankara. Le film fut alors tourné en bambara, ce qui scandalisa le président Kountché¹. Les nigériens tentèrent alors de se racheter aux yeux de leur président. Un ballet lyrique, basé sur le livre d'Abdoulaye Mamani, fut produit par une troupe nationale, mise sur pied à cet effet et composée des meilleurs artistes d'alors. Entre autres, on peut citer Amadou Fodi dit N'diaye, le violoniste Harouna et la célèbre cantatrice de la troupe de cet arrondissement, tous de Gaya, Dodo de Zongo, de Niamey et surtout Nadelou de Maradi. La troupe de l'arrondissement de Konni présenta un autre ballet, œuvre d'un ressortissant de l'Arewa, Adamou Salma. Il utilise dans certaines scènes le texte d' Abdoulaye Mamani, mais est nettement plus proche de la réalité quant au personnage de

1. Le film Sarraounia de Med Hondo eut le premier prix (L'Etalon de Yennenga) en 1986 au FESPACO.

Saraouniya. Adamou Salma est aussi l'auteur du ballet Mahalba [les chasseurs] plus connu des nigériens par le titre Mai-Dawa [maître de la brousse], qui est une représentation d'une scène de chasse au lion à l'arc dans l'Arewa d'alors. Enfin, une chanson, qui reprend également le texte de Mamani, fut dédiée à Saraouniya Mangou par les jeunes filles du village de Dan Goudaw dans l'arrondissement de Matamey.

Même s'il importe de reconnaître à Abdoulaye Mamani le mérite d'avoir rendu public tout un pan de l'histoire du Niger jusque là resté caché, il faut dire que son œuvre est en grande partie le fruit de son imagination. L'intrigue du livre a été imaginée à partir de trois lignes lues aux archives nationales de France, et la lecture du livre *Le Grand Capitaine*¹, consacré à Voulet, selon Abdoulaye Mamani lui-même. L'auteur a d'ailleurs été le premier surpris de l'aura de son texte et du fait que les nigériens l'aient pris pour un récit historique. Il l'a reconnu à plusieurs reprises, notamment lors des journées de réflexion sur l'œuvre de Boubou Hama organisées en Avril 1989 au Palais des congrès de Niamey². Malgré les démentis, les nigériens pensent toujours que son texte est une épopée au même titre que *Soundiata le lion du Manding* de Djibril Tansir Niane ou le *Maître de la parole* de Camara Laye. Les nigériens croient toujours dur comme fer que ce qui est contenu dans le texte de Mamani est l'histoire réelle.

Dans ce livre consacré à la vérité sur Lougou, il nous faut donc expliquer en quoi le texte d'Abdoulaye Mamani est faux sur plusieurs points essentiels concernant le personnage de Saraouniya Mangou.

Il est d'abord faux que Saraouniya Mangou soit une jeune femme. En effet, même si on ne peut pas lui donner un âge précis

1. Jacques-Francis Rolland, *Le Grand Capitaine* [20], roman basé sur la lecture d'archives consacré à Voulet et à la mission Afrique Orientale.

2. Voir aussi Jean-Dominique Penel, *Entretiens avec Mamani Abdoulaye* [19].

– car les azna sont toujours silencieux sur ce point, ils ne donnent que la durée du règne, pas l'âge biologique de la reine – Mangou était très probablement âgée quand elle devint Saraouniya. Comme on l'a vu, peuvent se présenter à Tarkama les femmes qui réunissent les conditions suivantes : elles sont diya maza (enfants d'homme) de Lougou, donc de la lignée des hommes, de préférence veuves et ayant déjà enfanté.

C'est la raison pour laquelle toute Saraouniya est considérée comme tsohuwa, autrement dit, la vieille, il faut entendre par là qu'elle est la mère de tout le monde, et vénérée à ce titre. Les habits blancs en cotonnade que porte toute Saraouniya confirment son âge respectable, puisqu'ils sont réservés en principe aux femmes âgées.

Les documents laissés par la mission Voulet-Chanoine confirment ce qui précède. En effet, Joalland parle d'une vieille sorcière, qui leur aurait envoyé un message et qu'il va falloir mater pour l'exemple. Ces renseignements sur Saraouniya avaient probablement été pris auprès d'informateurs originaires de la région qui savaient que Mangou était d'un âge assez avancé, puisque les deux capitaines ne l'avaient pas encore vue et ne la verront d'ailleurs pas. Par conséquent cette image d'une Mangou toute jeune est complètement invraisemblable.

Une autre erreur concernant Saraouniya Mangou, qui se lit en filigrane chez Mamani et qui fut reprise grossièrement par Med Hondo, est le fait de présenter le musicien Goge comme étant son amant. Med Hondo est même allé faire de son chef d'état-major Baka [à Lougou on dirait Maiyaki] un prétendant à l'amour de Saraouniya, qui brise son arc pour prendre le chemin de l'exil uniquement parce que cette dernière lui a préféré le musicien. Or, Saraouniya n'a pas de vie sexuelle. Elle n'a pas d'attachement sentimental. On ne peut d'ailleurs lui parler qu'en présence d'intermédiaires. Seule la gent féminine et enfantine de Lougou fréquente librement Saraouniya.

Lougou et Saraouniya

Contrairement à ce qu'affirme Mamani, Mangou n'a pas pris le trône après un roi, son père, mais a régné à la suite d'une dizaine d'autres Saraouniya qui se succédaient depuis plusieurs siècles.

Une autre erreur fréquente, est de faire passer Saraouniya Mangou pour une ba'ara [féminin singulier d'arawa], alors qu'elle est une baguba [féminin singulier de gubawa].

Pour accréditer l'idée qu'elle est ba'ara, on va jusqu'à marquer le visage de toutes celles qui l'ont incarnée de fausses scarifications arauci¹. Les jeunes filles de Dan Gudaw que nous avons cité ci-dessus disent dans leur chanson :

*"Mangou Saraouniya de Lougou,
Mangou Saraouniya.
Mangou Saraouniya de Lougou,
Mangou l'héroïne.
Mangou Saraouniya de Lougou,
Tu es la ba'ara, tu es une lionne... "*

Or, on peut catégoriquement affirmer que Mangou était une baguba. En effet, ne devient Saraouniya à Lougou qu'une femme originaire de cette cité et qui de surcroît doit être une dan namiji (enfant d'homme), c'est-à-dire une fille appartenant à la lignée masculine de Lougou, qui est à l'origine des gubawa.

Il est donc clair qu'elle ne peut être une ba'ara, contrairement à l'opinion communément répandue chez les nigériens. A moins que l'on ne considère, étant mal informé, que les arawa et les gubawa à cause de la ressemblance de leurs scarifications et du territoire commun qu'ils partagent, sont tous des arawa.

Il faut d'ailleurs reconnaître que cette erreur n'est pas due à Mamani. Lui-même ne dit pas que Mangou est une ba'ara. Il s'était rendu à Lougou et ce fait ne lui avait pas échappé. Lorsqu'il parle

1. Adjectif signifiant des arawa.

de l'acte d'allégeance du Sarkin Arawa vis-à-vis de la mission Voulet-Chanoine, il met dans la bouche de Saraouniya un regret sur le fait que cet arrière-petit-fils de guerriers kanuri¹ ait courbé l'échine devant les envahisseurs. Il fait donc une distinction nette entre les azna représentés par Lougou et les arawa représentés par Matankari.

Cette erreur historique est importante à rectifier car lors de la mission Voulet-Chanoine, le Sarkin Arawa Bagage, basé à Matankari, s'était allié aux blancs alors que Saraouniya Mangou avait choisi de leur résister avec les azna.

Enfin, dans toutes les représentations de Saraouniya Mangou, celle-ci est peinte comme une guerrière, accompagnée d'amazones, elle-même habillée en amazone et armée jusqu'aux dents. Elle est présentée comme belliqueuse. Le film de Med Hondo montre même que Mangou était au devant de ses guerriers et qu'elle portait un arc et un sabre. Cette image de Mangou et de ses troupes est tout à fait fantaisiste. Il n'y avait point d'amazone: les combattants étaient uniquement des hommes et Mangou ne maniait pas les armes.

Saraouniya Aljimma nous a affirmé que Saraouniya Mangou s'était placée entre les guerriers et le village au moment de la bataille de Lougou et qu'elle priait, comme toutes celles qui l'avaient précédée le faisaient dans ce genre de situation. Son âge ne lui permettait d'ailleurs pas de prendre part aux combats. Elle n'a dû son salut, lors de l'occupation du village, qu'au fait qu'elle ait été emportée de force par ses guerriers.

Les azna ne sont pas un peuple de conquérants. Les Saraouniya sont pacifistes, elles ne rassemblent leurs vaillants combattants que pour défendre leur communauté, si elles y sont forcées. Il ne peut pas en être autrement dans un univers où tout est bâti sur la notion cardinale de tolérance.

1. Population du Niger.

La redécouverte de la Saraouniya de Lougou

Saraouniya Mangou est, comme on l'a vu, une véritable héroïne nationale du Niger depuis les années 1980. Sa popularité demeure très forte: lycée, station de radio, restaurant, mutuelle féminine, de plus en plus nombreux, portent le nom de Saraouniya. Cela ne signifie pas que la réalité historique et culturelle de Saraouniya est bien connue. Beaucoup de nigériens pensent encore qu'il n'y a eu qu'une seule Saraouniya à Lougou, Saraouniya Mangou, du temps de Voulet et Chanoine.

Il y a pourtant des documents basés sur des recherches sérieuses qui sont disponibles: l'étude de Boubé Gado pour l'IRSH, basée sur des entretiens avec Saraouniya Gado et son entourage en 1981, publiée en 1986¹ et celle de Nicole Moulin pour son DEA, qui a eu lieu en 1984, au début du règne de Sarouniya Aljimma². Restés confidentiels, ils semblent avoir eu peu d'influence.

Mais, depuis quelques années, les signes qui mettent en évidence une meilleure connaissance de Lougou se multiplient. Les sentiments profonds d'attachement du peuple maouri à Lougou et sa Saraouniya motivent le choix par Tarbiyya Tatali du développement d'un partenariat privilégié avec Lougou. De leur côté, des universitaires s'intéressent à Saraouniya dans le cadre du Groupe de recherche "Littérature, genre et développement : visions et perspectives nigériennes"³. Ils utilisent parmi leurs sources le travail de Nicole Moulin et aussi celui de Boubé Gado, dont une entrevue très intéressante est incluse dans un mémoire de maîtrise de philosophie récent consacré à Saraouniya, dans le cadre de ce groupe de recherche.⁴

1. Boubé Gado *Les traditions de Lougou, de Birnin Lokoyo et de Massalata* [4].

2. Nicole Moulin *Saraounia en pays Maouri* [12].

3. Voir Gado Yahaya Amadou: *Sarraounia, le mythe, le pouvoir politique et la question de la responsabilité féminine* [2], et le travail d'Antoinette Tidjani-Alou [25,26,27,28].

4. Boubé Gado, Entretien dans [2].

Saraouniya, mouvement des femmes et conscience nigérienne

Les femmes de l'Arewa pour leur part ont choisi de se réunir à Lougou le 13 mai 2005. Le 13 mai est le jour de la femme nigérienne, depuis 1991. Le 13 mai 1991, les femmes nigériennes montrent leur désapprobation face à une discrimination criante à leur égard : à la Commission Nationale Préparatoire de la Conférence Nationale Souveraine, il n'y a qu'une seule femme au sein du comité, qui est composé de quarante personnes, alors que les femmes représentent 52% de la population. Les femmes nigériennes, toutes tendances confondues, ont décidé de faire une marche pour manifester leur mécontentement. Elles se sont rendues au ministère des affaires étrangères, où se tenaient les assises de cette commission. Ce fût un grand succès: les hommes ont porté le nombre de femmes de une à cinq. De plus, l'état nigérien a proclamé la journée du 13 Mai comme "Journée Nationale de la Femme Nigérienne".

Depuis, cette journée constitue l'occasion pour les femmes nigériennes de faire le point sur les avancées et les insuffisances en matière de condition des femmes au Niger. Ainsi, chaque année le Ministère de la Promotion de la femme et de la protection de l'enfant choisit un thème, et les différentes structures féminines s'investissent pour donner un cachet particulier à l'évènement, à travers notamment des activités de mobilisation, de réjouissances, de plaidoyer et de solidarité. Les manifestations sont échelonnées sur plusieurs jours, afin de permettre à toutes les structures d'organiser leurs manifestations. Une caravane de sensibilisation sur différents thèmes est organisée en concert avec le Ministère en charge de la femme à travers toutes les régions. En 2006, par exemple, les thèmes étaient les suivants: droits de la femme, scolarisation de la jeune fille, mariages et grossesses précoces, VIH/SIDA.

L'initiative des femmes de l'Arewa de se réunir à Lougou le 13 Mai 2005 a été un grand succès et a donné lieu à un reportage à

Lougou et Saraouniya

la télévision. Une des deux épouses du Président Mahamadou Tandja s'est rendue sur place et a laissé de l'argent aux femmes du village, qui ont décidé de se le partager. Le sentiment qui prédomine à Lougou est celui de la fierté d'avoir été au cœur de l'actualité. Mais des éléments négatifs sont à signaler. La nombreuse délégation accompagnant les officiels a créé une pénurie en eau dans le village, vu le peu de rendement du puits.

Tarbiyya Tatali a publié un petit livret sur Lougou à cette occasion¹, qui contient en germe les idées développées dans cet ouvrage. Ce livret a été distribué sur place à Lougou le 13 Mai ainsi qu'aux cérémonies tenues à Niamey le même jour, et y a eu un grand impact. Nous y affirmons en conclusion : *"Nous voulons insister en ce jour de fête des femmes nigériennes sur le rôle historique majeur des femmes de l'Arewa dans l'histoire de la région, et tout particulièrement la Saraouniya de Lougou. Il faut méditer le lien entre l'absence de l'esclavage, l'esprit de tolérance, d'ouverture et d'accueil de Lougou, et la présence de Saraouniya, femme dévouée à sa communauté, exerçant le pouvoir et organisant la société. La connaissance du passé peut nous guider pour l'avenir!"*

A l'occasion des Jeux de la Francophonie, qui ont eu lieu fin 2005, l'association des femmes de l'Arewa eut l'idée d'une marche de femmes qui partirait de la montagne de Dogondoutchi.

Tarbiyya Tatali a suggéré l'idée que le point de départ se fasse à Lougou, dans la continuation de la Journée de la Femme du 13 Mai 2005.

L'idée fut retenue et six femmes de Lougou furent choisies parmi les volontaires pour représenter chaque quartier de Lougou, Darei Gugi le village fondé par le Magaji Gugi, et le hameau où réside le chef de village. Il y a 333 km de Lougou à

1. Tarbiyya Tatali, Lougou et sa Saraouniya, 13 mai 2005 [23]

Saraouniya, mouvement des femmes et conscience nigérienne

Niamey. Le départ de la marche fut donné, par ces six femmes, à Lougou en direction de Dogondoutchi. Elles décidèrent que la marche symboliserait la migration de la première Saraouniya, Yar Kasa, du royaume de Daura jusqu'à la région de Lougou. Quelques hommes représenteraient le premier Magaji et les guerriers de la reine. Les femmes et le Magaji étaient habillés de pagnes de coton blanc et les guerriers de leur costume traditionnel.

Tarbiyya Tatali et le service social de Dogondoutchi étaient prêts à soutenir l'organisation de la marche. Devant le manque de moyens financiers et de coordination, et vu l'urgence, une femme de Niamey a contacté un journaliste de la capitale, qui conseilla de demander des fonds aux ambassades et aux ministères. Une association "Saraouniya" fut créée, une semaine avant le début de la marche. La présidente de l'association est l'ancien ministre du développement social et de la condition féminine. Ni Tarbiyya Tatali, ni le service social de Dogondoutchi n'en furent informés.

La marche a eu lieu du 25 novembre au 5 décembre 2005 et fut un succès indiscutable, malgré son manque d'organisation, le manque de clarté de ses objectifs, et son défaut de visée pédagogique.

Les femmes de Lougou participant à la marche ne savaient pas qui l'avait organisée. Elles pensaient que l'Etat en était l'organisateur et qu'elle était spécialement dédiée à Lougou. On ne sait pas non plus si la demande, faite par le service social de Dogondoutchi, de distribuer au président et à ses proches les livrets fait sur Lougou et la Saraouniya par Tarbiyya Tatali a été mise en œuvre.

L'occasion exceptionnelle de communication et d'information sur la royauté d'une femme, Saraouniya, que présentait cette marche dans les villages étapes des marcheuses semble ne pas avoir

Lougou et Saraouniya

été mise à profit. Les femmes disent avoir été questionnées surtout aux étapes autour de Dogondoutchi. Les échanges ont beaucoup tourné autour de souhaits et prières à transmettre à la Saraouniya, et non sur ce que représentent la Saraouniya et Lougou.

Une des conséquences de ce manque d'organisation et de transparence fut le discours prononcé par l'association "Saraouniya" à l'arrivée des marcheuses, qui fut un discours tronqué par rapport aux desiderata des femmes de Lougou. Furent évoqués: la réhabilitation de Lougou, la revalorisation des sites historiques du village, le financement de la piste reliant celui-ci à la route goudronnée, le financement d'un château d'eau et d'une voiture de liaison Lougou – Dogondoutchi, demandes qui avaient déjà été portées à l'Etat nigérien lors de la journée de la Femme. Certains éléments très importants, c'est-à-dire la reconnaissance officielle de la chefferie de Saraouniya au même titre que les autres chefferies traditionnelles, toutes tenues par des hommes, est restée tue, ainsi que la demande du classement de Lougou dans le patrimoine culturel mondial de l'UNESCO.

Malgré ces insuffisances, la marche a été très bien perçue dans les villages autour de Lougou, et Saraouniya et tout le village se sont réjouis de cette occasion que Lougou a ainsi eu de se faire connaître.

Depuis plusieurs émissions télévisées et publications témoignent de ce regain d'intérêt pour Lougou. En France, un téléfilm de Serge Moati, "Capitaine des ténèbres", retrace l'équipée sanglante de Voulet et Chanoine et fait une allusion rapide à Lougou. Un documentaire de Manuel Gasquet, "Blancs de mémoire", diffusé sur la Cinq à l'occasion de la sortie de "Capitaine des ténèbres", comprend un reportage à Lougou même. En avril 2006 la télévision nigérienne diffuse un reportage sur "Lougou, mythe et réalité". Le 13 Mai 2006, Tarbiyya Tatali publie une nouvelle bro-

Saraouniya, mouvement des femmes et conscience nigérienne

chure "Femmes nigériennes engagées dans les actions de développement durable"¹ où l'organisation des femmes de Lougou pour le filage et le tissage du coton est un des exemples mis en avant.



1. Tarbiyya Tatali, Femmes nigériennes engagées dans les actions de développement durable, 13 mai 2006 [24].

Les leçons de Lougou¹

Responsabilité féminine

La première leçon de Lougou porte sur le rôle des femmes. On parle beaucoup de nos jours d'intégration de la femme au développement, mais l'histoire et la culture du Niger nous montrent à l'évidence qu'il y a une riche tradition à étudier dans la culture locale.

En montrant que, loin dans l'histoire, des femmes ont été, dans un esprit de tolérance et d'hospitalité, la conscience de tout leur peuple et l'âme de sa résistance, la connaissance de la Saraouniya de Lougou peut renforcer dans la réalité quotidienne les femmes nigériennes qui luttent pour un partage équitable des responsabilités tant politiques qu'administratives. La femme est un être de raison, capable du sacrifice suprême pour le bien de son peuple, et pas seulement un être de sentiment et de passion, dont les intérêts et les activités sont limités à son propre foyer. La femme est capable de courage, d'autorité et de rigueur, la différence de sexe n'étant en rien un critère de compétence. Les idées de responsabilisation des femmes, de participation au développement, ne sont pas imposées de l'extérieur par des programmes de développement pilotés par l'Occident, mais sont au cœur même de la culture et de l'histoire nigérienne. Quand on met en parallèle la responsabilité exercée par la Saraouniya en pays maouri et le rôle trop marginal que les femmes occupent dans la société nigérienne, on prend conscience du chemin à parcourir.

1. Ce chapitre doit beaucoup à Gado Yahaya Amadou [2].

Au delà de la question fondamentale de la responsabilité féminine et du rôle des femmes dans le développement, il y a beaucoup d'autres choses à apprendre de Lougou.

Accueil, tolérance et diversité culturelle

Saraouniya fait preuve de générosité et d'ouverture d'esprit en accueillant différents groupes puis Baura et en partageant le pouvoir religieux avec lui. Elle accepte par la suite l'avènement des arawa. Ceci montre que deux groupes différents du point de vue de leur conception du monde et de leurs croyances peuvent cohabiter ensemble et se comprendre si chacun respecte son prochain. Beaucoup de problèmes de mésentente dans le monde peuvent être évités par la culture de la tolérance.

Honnêteté, vérité et droiture

Dans la société africaine traditionnelle, la parole donnée compte, et les promesses non tenues entraînent une sanction immédiate et concrète. Pas de paradis ou d'enfer après la mort où sera tiré le bilan d'une vie. Les actes bons ou mauvais sont sanctionnés ici et maintenant. Comme signale Boubé Gado¹ : *"Dans la religion actuelle que nous pratiquons, c'est-à-dire l'islam, la punition ou la sanction n'est appliquée que si on va de l'autre côté c'est-à-dire après la mort. Dans le passé, si tu devais contrecarrer les décisions religieuses, l'effet est immédiat. Je crois que c'est pourquoi dans ces régions notamment l'Arewa ou le Kurfey, on s'est rapidement converti à l'islam parce que c'est plus facile de pratiquer des actes répréhensibles qui ne sont punis qu'après. Si tu fais tes prières personne ne te dira quoi que ce soit tandis que dans le cadre traditionnel si tu enfreins les règles tu es puni immédiatement. Si on dit que la Saraouniya ne doit pas se marier ou ne doit pas être mariée, elle ne doit pas l'être, si on dit qu'elle ne doit pas avoir de rapports*

1. Boubé Gado, Entretien dans [2].

sexuels, elle ne doit pas les avoir, si elle le fait il y a certainement quelque chose qui lui arriverait immédiatement. Que cela soit prévu par la société ou que ça soit prévu par les divinités. [...] On s'est tous convertis à l'islam mais la moralité n'a pas suivi si on compare nos attitudes par rapport aux exigences de propreté et de probité. Ainsi dans l'Arewa personne ne s'amuserait avec les Doguwa et autres esprits. Avant les gens savaient ce qu'ils disaient [...] Or aujourd'hui si tu regardes la télévision, les gens disent n'importe quoi, parfois même contre l'intérêt commun et tu te demandes ce qui arrive? C'est parce qu'ils ne savent pas? Mais hélas le plus souvent ce sont des gens qui savent ou qui sont censés savoir qui font ces conneries."

Humilité du pouvoir et bien-être pour tous

Dans la culture azna la collectivité est au centre. Le bien-être de tous, la prospérité du village et du peuple, doivent être recherchés par tous.

Les conditions sociales et politiques qui prévalaient avant la colonisation jouaient un grand rôle dans cette réalité. Dans le passé, si l'individu cherche à quitter sa région d'origine, d'après Boubé Gado¹ *"il risquerait rapidement d'être réduit en esclavage. C'est pourquoi dans le passé, les liens étaient forts et obligatoires avec la communauté. Parce que si tu quittes ta communauté, tu es à la merci de tous les dangers, donc l'individu n'est quelque chose qu'au sein de cette communauté."*

A Lougou, le pouvoir politique n'est pas la force qui brise, qui s'impose, parfois contre la volonté générale, mais la force qui en toute responsabilité se met au service du peuple pour assurer son bien-être et sa possibilité de bonheur. Toute entière dévouée à son peuple, Saraouniya nous montre que la gestion des affaires publi-

1. Boubé Gado, Entretien dans [2].

ques demande le don de soi, le sacrifice de sa personne, de ses loisirs et de son temps.

Message d'espoir

Reconnaissance de l'apport des femmes à l'organisation sociale et au développement, tolérance et accueil, diversité culturelle et religieuse, honnêteté et droiture, humilité du pouvoir, dévouement à la collectivité, autant de valeurs toutes liées entre elles, qu'il est important d'instaurer ou de restaurer, au Niger comme ailleurs.

Les leçons de Lougou sont importantes pour le peuple nigérien, elles sont importantes aussi pour le peuple français, pour l'humanité qui cherche à apprendre à vivre ensemble.



Glossaire azna

Abzin : nord, désigne la région d'Agadez.

Aljimma : Saraouniya actuelle, depuis 1983.

Allah : nom de Dieu chez les musulmans. Son messager est le prophète Mohamed.

Akazama : fondateur de la dynastie des Sarkin Arawa, fils de Fadu, fille de Baura, et d'Ari, fils du chef du Bornu.

Animisme : religion pratiquant une communication profonde avec les forces de la nature, basée sur la croyance de l'existence en chaque accident naturel (rocher, grotte, arbre) d'un principe qui lui est propre et avec lequel on est obligé de compter, car il est capable d'avoir une action bonne ou mauvaise suivant qu'on aura su ou non le rendre propice.

Arawa : descendants d'Ari, fils du chef du Bornu, et d'une fille de Baura. Ils portent de longues scarifications spécifiques.

Arewa : région du Niger située entre le Dallol Bosso et le Dallol Maouri qui se joint au Dallol Fogha pour déboucher dans le fleuve Niger. Ces trois Dallols sont les lits des anciens affluents du Niger, maintenant devenus souterrains. L'Arewa s'étend du sud depuis Zabori au nord jusqu'à Kiria, de l'est vers Koni à l'ouest jusqu'au pays zarma et le Kurfey.

Ari : mari de la fille de Baura, père des premiers arawa.

Azna : (sing. azne, fém. azniya), animistes de l'Arewa, descendants des premiers habitants.

Ba'are : (fém. ba'ara, plur. arawa), descendant d'Ari, fils du chef du Bornu, et d'une fille de Baura.

Bagage : Sarkin Arawa au temps de la mission Voulet-Chanoine.

Bagaji : lieu de résidence du Baura.

Bagube : (plur. gubawa), descendant des premiers habitants du pays maouri.

Bambara : peuple du Mali, présents dans les troupes de la mission Voulet et Chanoine.

Banco : brique de terre mélangée à la paille de mil, séchée au soleil.

Basuwa : gubawa parmi les premiers arrivés à Lougou, inventeurs de la Tarkama, aussi appelés gint'sawa.

Baura : bagube, chef de Bagaji et grand prêtre du culte azna.

Bismarck Otto : homme politique allemand, né en 1815, mort en 1898. Chancelier du royaume de Prusse, il unifia l'Allemagne par une série de guerres et devint le premier chancelier de l'Empire allemand.

Bori : littéralement ébullition, culte de possession avec transes.

Bornu : région du Nigeria actuel.

Chanoine Julien : capitaine français, adjoint de Paul Voulet qui dirige la mission Afrique Centrale, souvent appelée mission Voulet-Chanoine. Son père, antidreyfusard, était ministre de la guerre lorsque la mission Afrique Centrale fut formée.

Clémenceau Georges : journaliste et homme politique français, né en 1841, mort en 1929. Elu député en 1876, chef de l'opposition d'extrême gauche, il lutte pour l'amnistie pour les participants à la Commune de Paris, pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat,

s'oppose à la colonisation et s'engage du côté des dreyfusards qui luttent contre l'antisémitisme. Pendant la Première Guerre mondiale, en 1917, il est nommé à la tête du gouvernement. Il pourchasse les pacifistes, mate toute tentative de révolte, de mutinerie ou de grève dans les usines, et conduit une politique de salut public jusqu'à la victoire contre l'Allemagne en 1918.

Dabi : lieu de culte recouvert d'un toit fait de paille assez grosse, où on prononce aussi les mariages.

Daka : piler (le mil).

Dakan dabi : sacrifice en l'honneur des morts.

Dallol : vallée.

Dangi : groupe composé de ceux qui ont un ancêtre commun.

Dan mace : (plur. diya mata), enfant de femme un enfant d'une sœur de son père. Entre un individu et ses diya mata s'instaure une relation de supériorité sur le mode de la plaisanterie.

Dan namiji : (plur. diya maza), enfant d'homme, un enfant d'un frère de sa mère. Entre un individu et ses diya maza s'instaure une relation d'infériorité sur le mode de la plaisanterie.

Dan uba : (plur. diya uba), enfant de père, enfant d'un des frères du père, ou enfant du père avec une autre épouse que la mère.

Dan uwa : (plur. diya uwa), enfant de mère autre enfant de la mère, ou enfant d'une des sœurs de la mère. Par extension, parent.

Daura : région située à l'Est de l'Arewa, d'où viendrait la première Saraouniya.

Darei : village proche de Lougou où est parti s'installer le premier Magaji Gugi (ou son descendant).

Diya mata : (sing. dan mace), enfants de femme. Dans un dangi, composé des descendants d'un ancêtre commun, il s'agit de

l'ensemble des individus dont la mère appartient au dangi. Dans un village il s'agit de l'ensemble des individus dont la mère appartient au village.

Diya maza : (sing. dan namiji), enfants d'homme. Dans un dangi, composé des descendants d'un ancêtre commun, il s'agit de l'ensemble des individus dont le père appartient au dangi. Dans un village il s'agit de l'ensemble des individus dont le père appartient au village.

Dogo : personnage de Lougou, Maitunguma, Maidabi et Maiyaki, décédé en 1989.

Dogondoutchi : chef-lieu du canton de l'Arewa et du département de Dogondoutchi.

Doguwa : la longue en langue haoussa. Ce sont des génies locaux dans l'Arewa.

Dubu : mille bottes de mil.

Fadu : fille de Baura. Son mariage avec Ari fils du chef du Bornu est à l'origine des arawa.

Ferry Jules : homme politique français, né en 1832, mort en 1893. Ministre de l'Instruction publique, il attache son nom aux lois scolaires: obligation de scolarité, laïcité, lutte contre l'enseignement privé confessionnel, gratuité de l'enseignement primaire, extension aux jeunes filles de l'enseignement secondaire et des concours d'enseignement. Il se montre aussi un partisan actif de l'expansion coloniale française.

Fura : boule de mil cuite et délayée dans de l'eau.

Lougou et Saraouniya

Gado : Saraouniya précédant Aljimma, décédée en 1983.

Ganci : frère jumeau d'Akazama, mort à la suite d'un accident causé par le Baura.

Génie : esprit, divinité (on dit aussi fétiche).

Ginst'sawa : autre nom des basuwa.

Gida : famille élargie.

Gije : un des premiers habitants de Lougou, frère de Saraouniya et aîné de Goje.

Goge : sorte de violons.

Goje : un des premiers habitants de Lougou, frère de la Saraouniya et cadet de Gije.

Gubawa : (sing. bagube), descendants des premiers habitants de l'Arewa.

Gumba : boule de mil non cuite délayée avec de l'eau à laquelle on peut éventuellement ajouter du miel.

Haoussa : langue principale dans l'Arewa.

Hivernage : saison des pluies. Dans l'Arewa il n'y a aucune pluie de novembre à mai. L'hivernage dure de juin à octobre.

Inuwa saraouniya ou inuwa : nom du hangar rituel situé près de la case de Saraouniya. Inuwa signifie ombre ou hangar.

Kai! : Tiens !

Ke! : Eh !

Kanuri : population du Niger.

Karhi : force.

Klobb Jean-François : né en 1857, mort le 14 juillet 1899 à Dankori. Colonel de l'armée française, il a été tué par balle alors

qu'il rejoint la mission Voulet-Chanoine, sur ordre du gouvernement français, dans le but d'enlever leur commandement aux capitaines Voulet et Chanoine, à la suite de leurs exactions.

Kola : noix au goût amer, qu'on croque, don traditionnel aux chefs ou lors des cérémonies, c'est l'offrande typique marquant le respect et les intentions amicales. On parle aussi de donner la kola pour des dons en argent.

Kumya : honte, réserve, interdits.

Lahiya : paix, santé prospérité, bien-être. Salutation omniprésente à Lougou : "*Kwana lahiya, tashi lahiya, dors en paix, réveille toi avec la santé*".

Lougou : village où réside Saraouniya, centre de la civilisation azna dans l'Arewa. Lougou [Lugu] est un mot haoussa signifiant coin.

Magaji : prêtre azna, sacrificateur principal.

Maidabi : responsable du dabi, lieu de sacrifice, où on attache les mariages.

Maigari : chef de village.

Maitunguma : officiant chargé de la cérémonie de Tunguma.

Maiyaki : responsable de la guerre.

Mangou : Saraouniya du temps de Voulet et Chanoine, qui anima la résistance contre eux.

Matankari : lieu de résidence du Sarkin Arawa.

Maouri : population de l'Arewa, composée de gubawa et arawa.

Mission Afrique Centrale, souvent appelée mission Voulet-Chanoine : expédition militaire française dont le but est de faire la jonction entre les colonies françaises de l'Ouest et de l'Est de

Lougou et Saraouniya

l'Afrique dans le contexte de la rivalité entre la France et l'Angleterre, arrivée au Niger début 1899.

Mossi : peuple du Burkina Faso dont la colonne Voulet Chanoine était majoritairement composée.

Na Allah : Magaji de Lougou entre 1981 et 1989.

Peuls : peuple, originellement nomade, de l'Afrique de l'Ouest.

Potions : préparations à base de plantes nécessaires à certains rituels ou destinées à la thérapie de troubles somatiques. On dit encore médicament.

Roko : requête, demande, prière. A distinguer de la prière musulmane appelée salla.

Salla : prière musulmane. Il y en a cinq chaque jour.

Saraouniya : reine. Celle de l'Arewa est basée à Lougou. Liste des Saraouniya de Lougou: Yar Kasa (XVI^e ou XVII^e siècle), Tafada, Ammaa, Guzuri, Dalada, Leyma, Tawayniya, Annaw, Mangou (1865-1908), Tabay (1908-1915), Kunnaw (1915-1924), Intaya (1924-1932), Akarkame (1932-1937), Tallokoyo (1937-1946), Gado (1946-1983), Aljemma (depuis 1983). On dit qu'il y a eu dix-sept Saraouniya à Lougou, mais notre liste n'en comporte que seize.

Sara-Sara : nom donné dans l'Arewa à Voulet et Chanoine et aux blancs venus avec eux.

Sarki : roi, chef.

Sarkin Arawa : souverain ou chef des arawa, descendants d'Ari.

Sarkin Arewa : souverain ou chef de l'Arewa, depuis la colonisation.

Scarifications, on dit aussi balafres, cicatrices, en haoussa tsage : marques sur le visage faites quelques jours après la naissance et qui permettent d'identifier l'appartenance à un sous-groupe. Elles sont appliquées aux hommes et aux femmes. On fait en principe les scarifications correspondant au côté paternel, mais il y a des exceptions. Les kanuri ont neuf scarifications : deux grandes des tempes au menton de chaque côté, deux autres plus courtes sous les yeux, également de chaque côté. et une du front et qui descend sur le nez. Les gubawa en ont deux de chaque côté allant de la bouche et s'arrêtant au milieu de la joue et une petite en plus près du nez, à gauche. Les arawa en ont deux de chaque côté allant de la bouche aux oreilles et un trait au coin du nez "*deux ici jusqu'aux oreilles (à droite), deux aussi jusqu'aux oreilles (à gauche) et un shaatani, un trait au coin du nez. En tout ça fait cinq.*"

Seko : sorte de couverture de paille, composée de brins parallèles attachés entre eux.

Shigaban Tarkama : responsable de la Tarkama de Saraouniya, appelé encore Maigatari car il a une hache [gatari].

Tarkama : procédé qui désigne, par le cadavre du défunt (ou d'un animal) l'individu qui prendra sa relève dans ses fonctions: chefferie, prêtrise. Ce mode de désignation est en particulier utilisé pour la Saraouniya et le Baura.

To! : Eh bien!

Touareg : peuple originellement nomade de l'Afrique de l'Ouest.

Tunguma : pierre de justice et de divination qui a conduit la première Saraouniya à Lougou.

Tururuwa : fourmis.

Lougou et Saraouniya

Vigné d'Octon Paul : médecin, homme politique, anti-colonialiste, né en 1859, mort en 1943.

Voulet Paul : capitaine français qui dirige la mission Afrique Centrale, souvent appelée mission Voulet-Chanoine.

Wolof : peuple du Sénégal.

Yan bori : littéralement ceux du bori, adeptes du culte de la possession.

Yan kasa : ceux du terroir, les premiers à s'être installés dans la région, prêtres traditionnels de la religion azna qui s'adonnent au culte des génies locaux.

Yan tunguma : ceux de Tunguma, ceux qui sont venus consulter Tunguma.

Yar Kasa : première Saraouniya.

Yarawa : chasseurs de lions, parmi les premiers arrivés à Lougou.

Zakuda : ancien quartier de Lougou, où demeurent les yarawa.

Zarma : peuple du Niger.



Bibliographie

- [1] *A la recherche de Voulet, sur les traces sanglantes de la mission Afrique Centrale*. Cosmopole, 2001.
- [2] Gado Yahaya Amadou : *Sarraounia, le mythe, le pouvoir politique et la question de la responsabilité féminine*, Mémoire de Maîtrise en Philosophie, Université de Niamey, 2005
- [3] Eliane de Latour. *Les noces du pouvoir : la royauté en pays mawri 1986*. Source : Africa. - Roma., vol. 41, no. 4 ; p. 560-580, 1986.
- [4] Boubé Gado, *Les traditions de Lougou, de Birnin Lokoyo et de Massalata : waka a bakin mai ita*, IRSH, juin 1986.
- [5] Hélène Hamdane, *Sarraounia, la reine magicienne du Niger*, illustré par Isabelle Calin, Cauris Editions, 2004.
- [6] INDRAP, *Histoire et géographie CMI*, Niamey, 1994.
- [7] Général Joalland. *Le drame de Dankori*. Nouvelles éditions Argo.
- [8] *Journal de marche de la mission Voulet-Chanoine depuis Tombouctou*, archives.
- [9] Adeline Masquelier, *Prayer has spoiled everything, Possession, Power and Identity in an Islamic Town in Niger*, Duke United Press, 2001.
- [10] Abdoulaye Mamani, *Sarraounia. Le drame de la reine magicienne*. Paris, Harmattan, 1980.

Lougou et Saraouniya

[11] Muriel Mathieu, *La mission Afrique Centrale*, thèse dactylographiée, Université de Toulouse, 1975.

[12] Nicole Moulin, *Saraounia en pays Maouri*, DEA, 1984.

[13] Nicole Moulin, notes, décembre 2005.

[14] Boubé Namaïwa, communication.

[15] Boubé Namaïwa, Marie-Françoise Roy, Bori Zamo, notes, septembre 2003.

[16] Guy Nicolas, *Dynamique sociale et appréhension du monde au sein d'une société hausa*, Paris, Institut d'ethnologie, 1975.

[17] Paul Vigné d'Octon, *La Gloire du Sabre*, Flammarion, Paris, 1900.

[18] Marc-Henri Piault, *Histoire mawri. Introduction à l'Étude des processus constitutifs d'un État*, Paris, Éditions du C N R S, 1970.

[19] Jean-Dominique Penel, *Entretiens avec Mamani Abdoulaye*, in *Rencontre*, Vol. 1, 1990, Niamey, Edition du Tenere, pp. 47-80.

[20] Jacques-Francis Rolland, *Le Grand Capitaine*, Paris, Grasset 1976.

[21] André Salifou, *Histoire du Niger*, Nathan, 1989.

[22] Tarbiyya Tatali, documents internes.

[23] Tarbiyya Tatali, *Lougou et sa Saraouniya*, brochure, 13 mai 2005.

[24] Tarbiyya Tatali, *Femmes nigériennes engagées dans les actions de développement durable*, brochure, 13 mai 2006.

Bibliographie

[25] Antoinette Tidjani-Alou, *Chants de gloire pour une femme de pouvoir: Sarraounia dans le texte*. Dans Danielle Buschinger et François Suard (eds.) *Epopées et identités : rois, peuples, héros, divinités*. Actes du colloque de Niamey, 25-27 janvier 2005, *Revue Médiévale*, n° 38, Presses du Centre d'Etudes Médiévales, Amiens 2005, pp. 116-131.

[26] Antoinette Tidjani-Alou, *Du texte au terrain : L'oraliture comparée à travers des mythes (et contre-mythes) de fondation des villages "historiques" de Lougou et Bagaji, à l'est du Niger*, en préparation.

[27] Antoinette Tidjani-Alou, *Politique, histoire et mémoire. Un "Terrain" de l'oraliture comparée à partir des villages de Lougou et Bagaji, à l'est du Niger*, en préparation.

[28] Antoinette Tidjani-Alou, *Rapport du "Terrain d'enquête sur la Sarraounia" mené à Lougou et à Bagaji, du 21 au 28 janvier 2004*. Publication interne de recherche sur *"Littérature, Genre et Développement, Visions et Perspectives Nigériennes"*, Faculté des lettres et des sciences humaines de l'Université de Niamey, juin 2004.

[29] Idi Issa Tondi, Yvon Logéat, Bori Zamo, notes, octobre 2002.

[30] Bori Zamo, communication.



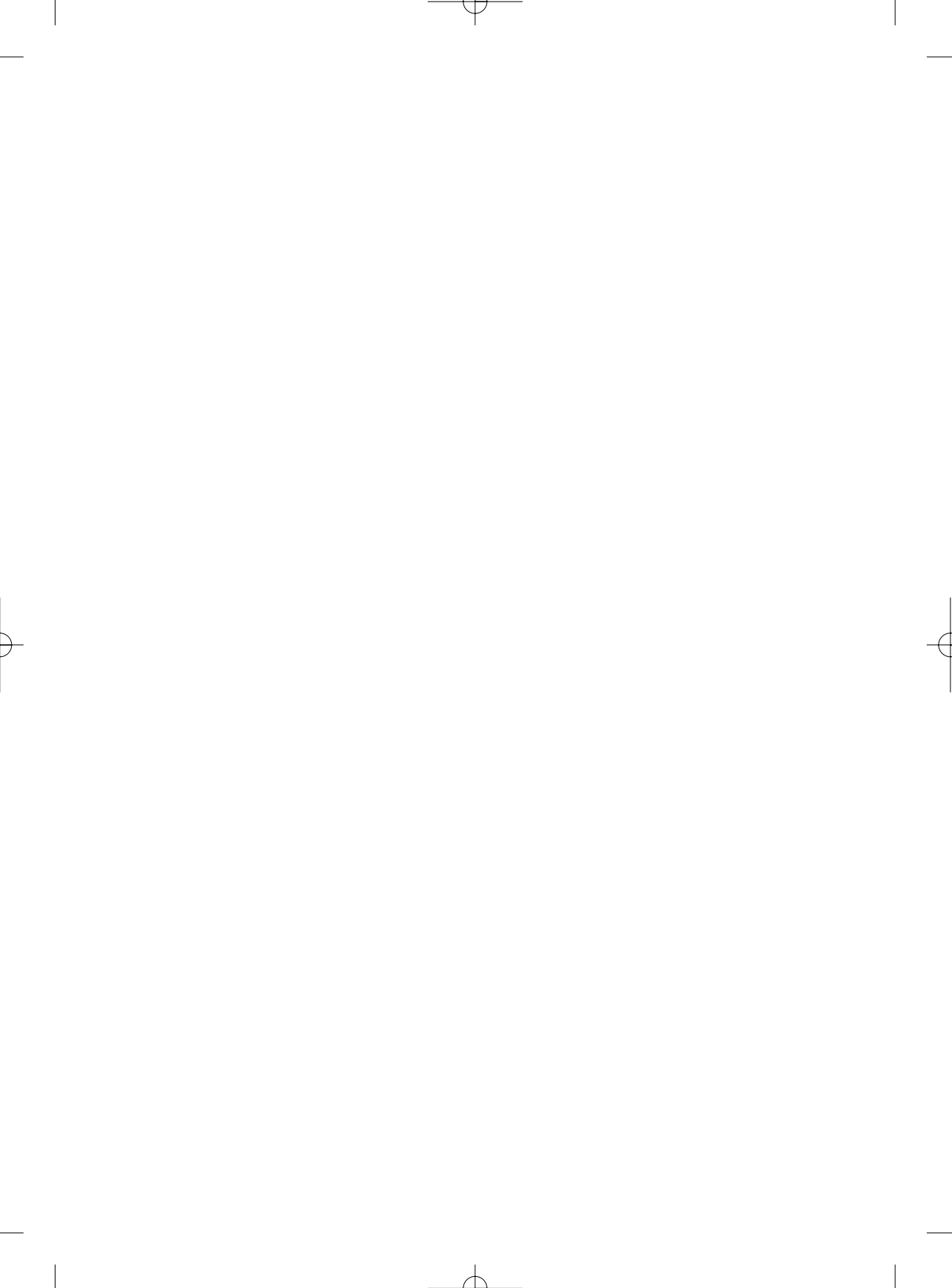


Table des matières

Tarbiyya Tatali	4
Préface d'Yvon Logéat	9
Conventions de transcription	12
1. Itinéraires vers Lougou	13
2. Introduction à la pensée Azna	30
3. Histoire de Lougou	40
4. Traditions culturelles de Lougou	103
5. Auto-développement à Lougou	145
6. Saraouniya, mouvement des femmes et conscience nigérienne	162
7. Les leçons de Lougou	174
8. Glossaire azna	178
9. Bibliographie	187

Dépot légal Mai 2007
Achevé d'imprimé le 2 mai 2007
Imprimé en France par
Imprimerie Barnéoud, Paris.

Le village de Lougou, situé au Niger, est un haut lieu culturel et historique. Il est le centre de la culture azna, une communauté animiste, et la résidence de Saraouniya, reine dont le pouvoir perdure depuis des siècles.

A la suite d'un conflit avec ses frères, guidée par la pierre Tunguma, Saraouniya Yar Kasa, s'est en effet installée dans une contrée alors inhabitée, qu'on appelle maintenant l'Arewa, en y fondant son village, Lougou.

Les Saraouniya de Lougou ont incarné le pouvoir politique et l'autorité religieuse jusqu'à l'arrivée de l'expédition coloniale française de Voulet et de Chanoine en 1899 : le village fut détruit à la suite d'une grande bataille et Saraouniya Mangou, dut s'enfuir.

Autrefois groupe de villages prospères, Lougou est maintenant appauvri et dépeuplé. Saraouniya Aljimma vit, comme l'exige la tradition, dans l'isolement de sa case. Sans pouvoir politique, elle demeure cependant une autorité religieuse reconnue dans la région et au delà.

Depuis 2001 des actions de solidarité et d'auto-développement se multiplient à Lougou. L'espoir renaît, et l'audience de Lougou et de Saraouniya s'étend encore avec le développement de la société civile et le mouvement d'émancipation des femmes.

TarBiyya
Tatali

AECIN

Association d'échanges Culturels Ille et Vilaine - Niger

RAEDD

Réseau d'actions Éducatives pour un Développement Durable

Ce livre est vendu au profit
de l'association Tarbiyya Tatali,
pour financer les actions de développement
de la communauté de Lougou

10€

ISBN : 978-2-9523276-1-9



9 782952 327619